This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

UNS. 105 f. 27

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 OCT 1949
OF OXFORD

A V I S.

MESSIEURS les Souscripteurs qui n'ont pas encore renouvellé leur abonnement pour 787, sont priés de le faire, le plutôt possible, afin que l'on fasse imprimer leurs noms et leurs adresses, et qu'ils n'éprouvent aucun retard dans les livraisons.

Le n°. 12 de cette troisieme année paroîtra incessamment; mais des raisons particulieres nous forcent à ne faire paroître le n°. 13, troisieme volume des *Essais historiques sur l'Art Dramatique* &c. que dans le courant de 1787. On n'en donnera pas moins le nombre de volumes de cet Ouvrage séparé, selon que le plan en a été conçu; et ils seront délivrés à des époques non fixées, selon que le travail qu'ils exigeront le permettra.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

BRUEYS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

DAVID AUGUSTIN
BRUEYS

Né à Aix en Provence en 1640.
Mort à Montpellier en 1728.

VIE
DE BRUEYS.

DAVID-AUGUSTIN DE BRUEYS, originaire d'une ancienne famille du Diocèse d'Uzès, en Languedoc, annoblie par Louis XI, en 1481, naquit à Aix, en Provence, en 1640.

Son pere, qui avoit été Directeur de la Monnoie à Grenoble, en Dauphiné, revenu en Provence, l'éleva dans le Calvinisme où il avoit été élevé lui-même, et il le fit étudier et recevoir Avocat à Aix.

Une inclination amoureuse engagea BRUEYS à se marier fort jeune. Il eut plusieurs enfans de sa femme; mais l'inconstance naturelle à son caractere le fit bientôt négliger la Jurisprudence pour se livrer à la Théologie. Il se jetta dans la controverse, et devint, en peu de tems, l'une des plus fermes colonnes du Consistoire de Montpellier. Il publia des *Entretiens sur l'Eucha-*

ristie, et attaqua la *présence réelle*. Il se chargea de répondre au livre de l'*Exposition de la Doctrine de l'Eglise*, que Bossuet, étant encore Évêque de Condom, avoit fait paroître. Bossuet ne répliqua point à BRUEYS : il entreprit de le convertir ; et, après un très-petit nombre de conférences, il y parvint complettement. BRUEYS abjura le Calvinisme en 1682, et il consacra dès-lors sa plume à la défense de la Religion qu'il venoit d'embrasser. Son premier Ouvrage dans cette circonstance fut un *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des Protestans*. On l'engagea à l'aller présenter au Roi ; et s'il s'y détermina, ce ne fut point dans la vue de profiter des bienfaits accordés aux nouveaux convertis, car il pria Bossuet de ne rien demander pour lui, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât de s'être réuni à l'Église Romaine par quelque motif d'intérêt, ou d'ambition. Il voulut même aussi-tôt retourner dans sa Province ; mais Louis XIV, qui avoit jetté les yeux sur lui pour l'opposer aux Protestans, et qui desiroit qu'il tâchât à les instruire autant par son exemple que par ses écrits, l'engagea à rester à Paris, et lui

dit : « Vous me ferez plaisir de vous y employer, » car ayant été dans leurs sentimens, vous savez » mieux qu'un autre ce qu'il faut leur dire. »

BRUEYS ne songea donc plus qu'à remplir sa nouvelle mission. Il renonça, tout-à-fait, à la profession d'Avocat, et se fixa à Paris. La mort de sa femme lui laissa la liberté de prendre l'habit Ecclésiastique, convenable aux occupations que le Roi venoit de lui prescrire, et il reçut, en 1685, la tonsure des mains de Bossuet, devenu Évêque de Meaux.

Depuis cette époque, BRUEYS publia plusieurs Ouvrages en faveur de la Religion Romaine, dont les principaux furent une *Défense du culte extérieur de l'Eglise*, une *Réponse aux plaintes des Protestans contre les moyens qu'on a employés pour leur réunion*, &c., un *Traité de l'Eucharistie*, un *Traité de l'Eglise*, un *Traité de la Messe*, une *Histoire du fanatisme du tems*, un *Traité de l'obéissance des Chrétiens aux Puissances temporelles*, un *Traité du légitime usage de la raison, sur les objets de la foi*, et plusieurs *Répliques* aux *Réponses* faites par Bayle, Jurieu,

Claude, L'Enfant et La Roque, à ses divers écrits controversistes.

Tous ces Ouvrages lui attirerent la reconnoissance du Clergé, qui lui fit une pension; et, en 1700, Louis XIV y en ajouta une de cinq cents livres, dont le Brevet portoit, entr'autres termes honorables, qu'elle lui étoit accordée « en considération des Ouvrages qu'il avoit faits » pour la défense de la Religion Catholique » contre les Protestans. »

BRUEYS cultiva aussi d'autres branches de Littérature. Il donna une Paraphrase, en prose, de l'*Art Poëtique* d'Horace, et il la dédia au Duc du Maine, en 1684.

Pendant son séjour à Paris, BRUEYS fréquenta beaucoup le Théatre François. Soit que son esprit fût naturellement porté à ce genre d'amusement, et qu'il cédât, avec facilité, au penchant de son esprit, ou que, comme Théologien, il ne jugeât pas si séverement l'Art Dramatique que l'ont fait la plupart des Théologiens, il se livra à son goût pour cet Art. Cependant, n'osant pas d'abord donner sous son pro-

pre nom ses essais dans ce genre, il s'associa un de ses amis, qui avoit le même goût que lui pour le Théatre. Cet ami étoit Palaprat. Nés tous les deux sous le même Ciel, il n'est pas étonnant qu'ils eussent, à-peu-près, les mêmes affections.

Palaprat nous apprend, dans son Discours sur la petite Comédie du *Concert ridicule*, que cette Piece fut l'origine de la société Théatrale que BRUEYS fit avec lui. Ce fut Palaprat qui songea le premier des deux à travailler pour le Théatre. Il fit, d'abord, seul, le *Concert ridicule*, et sans en prévenir son ami; mais il le lui alla montrer, dès qu'il l'eut achevé, et il le pria de le retoucher et d'en faire disparoître tous les défauts qu'il y trouveroit. BRUEYS répondit à l'intention et à la confiance de Palaprat. La Piece revue et corrigée, Palaprat fut chargé de la présenter, sous son nom, aux Comédiens. Il en fut de même des Pieces que BRUEYS composa ensuite, d'après ses idées; mais quelquefois aussi avant qu'elles fussent en état d'obtenir des succès, le véritable Auteur se vit obligé à profiter des conseils de son ami, l'Auteur supposé, et même à adopter les

changemens qu'il lui proposoit. Cette considération engagea BRUEYS à partager le plus souvent le travail avec Palaprat ; et de cette société sont nées plusieurs bonnes Comédies, telles que *Le Muet* et *Le Grondeur*, qui ont été comparées à quelques égards, aux Pieces du pere de notre Théatre Comique, l'inimitable Moliere.

Palaprat nous dit encore, dans le Discours déja cité, que BRUEYS et lui n'eurent d'autres vues dans leurs premiers travaux Dramatiques, que d'obtenir leurs entrées au Théatre François, où ils alloient tous les jours, l'un et l'autre. Que ce soit, en effet, ce motif, ou leur propre penchant pour ce genre d'ouvrage qui les ait déterminés à composer leurs premieres Pieces, nous ne leur en sommes pas moins redevables de quelques-unes que l'on reverra toujours avec plaisir.

BRUEYS entreprit et acheva seul, d'après une ancienne *Farce*, très-célebre, sa Comédie de *L'Avocat Patelin*, dans le dessein d'être agréable à Louis XIV, qui desiroit une Piece d'un genre différent de celui des Comédies qu'il avoit vues jusqu'alors. Ce Prince ne crut pas que le même homme qui avoit travaillé, par ses ordres, à dé-

truire des erreurs, en matiere de Religion, ne dût point s'occuper à corriger les vices, et à poursuivre les ridicules qui infectent la société. Il apprit, au contraire, avec satisfaction, que BRUEYS, jaloux de lui plaire à plus d'un titre, avoit fait, pour lui, de la *Farce de Patelin* une charmante Comédie, qui ne cesseroit point d'amuser les siecles futurs, et qui perpétueroit en épithete ridicule le nom du principal personnage de cette Piece.

BRUEYS se plaignit quelquefois, et même avec beaucoup de chaleur, de ce qu'il regardoit comme des mutilations faites à ses Pieces par son ami Palaprat; mais ces plaintes qui partoient d'un esprit vif, né sous un Ciel ardent, n'altérerent jamais l'imperturbable amitié qui les unissoit.

Pendant quelques voyages que les affaires de BRUEYS le forçoient à faire dans sa Province, il laissoit ses Pieces entre les mains de Palaprat, qui se voyoit, le plus souvent, contraint, par les Comédiens, à des coupures de scenes, et quelquefois d'actes entiers. Les succès durables de ces Pieces ont prouvé que le goût avoit présidé

aux changemens qu'elles ont subis; mais il en est trop souvent d'un Auteur comme d'un pere, qui voit avec une égale prédilection tous ses enfans, sans vouloir reconnoître en eux le moindre défaut. C'est-là ce qui rendoit, quelques momens, BRUEYS injuste envers Palaprat, sans qu'il cessât pourtant de l'aimer et de l'estimer.

Leur association de travaux Dramatiques, qui dura plus de dix ans, n'auroit vraisemblablement pas cessé, sans la résolution que prit enfin BRUEYS de se retirer à Montpellier, en 1720. Il s'y livra, de nouveau, à la controverse, continua ceux des Ouvrages de ce genre qu'il avoit commencés, et en composa d'autres, en entier. Il ne renonça pourtant point encore aux Ouvrages de Théatre. Plusieurs Comédies, et même quelques Tragédies furent les fruits de ses derniers loisirs; et, comme il les conçut et les enfanta absolument seul, il ne dut accuser que lui de l'excessive foiblesse dans laqnelle il les laissa. Ces dernieres productions, en effet, se ressentent beaucoup de l'extrême vieillesse de leur Auteur, qui n'eut pas le tems de les rendre meilleures, comme il le desiroit, car la mort vint le surpren-

dre, au moment où il s'en occupoit encore, le 25 Novembre 1723, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

« Il laissa ses enfans dans une médiocrité de fortune que sa probité et son désintéressement ne lui avoient jamais permis de chercher à augmenter, » dit le Pere Niceron, dans ses *Mémoires des Hommes illustres de la Littérature.*

BRUEYS mérita et sut conserver la bienveillance des Grands et celle des Gens-de-Lettres. Les Noailles, les Basville, les Roquelaure se faisoient un plaisir et un honneur d'être comptés au nombre de ses amis; et il fut généralement regretté de tous ceux qui l'avoient connu. Il sut aussi se concillier, à la fois, l'estime des Docteurs Catholiques et celle des Ministres Protestans. Lorsqu'il combattit ces derniers, ils ne lui refuserent jamais la justice que méritoient la pureté de son intention et l'honnêteté de ses écrits.

Titon du Tillet, dans son *Parnasse François*, dit que « BRUEYS étoit un homme tout-à-fait agréable dans le commerce de la vie; sachant se proportionner aux personnes de toutes sortes d'états, et amuser jusqu'aux enfans. »

« Comme il avoit la vue extrêmement basse, il portoit presque toujours des lunettes, et même jusques dans les repas. »

« Louis XIV, qui avoit des bontés pour lui, s'informant un jour comment il se trouvoit de ses yeux, qu'il savoit l'incommoder beaucoup, BRUEYS lui répondit : *Sire, Sidobre, mon neveu et mon Médecin, dit que j'y vois un peu mieux.* »

« Son ami Palaprat, avec lequel il a demeuré quelques années au Temple, chez le grand Prieur de Vendôme, n'avoit la vue gueres plus étendue que lui. On dit que comme ils prenoient ensemble du thé tous les matins, ils étoient obligés d'attendre sur l'escalier que quelqu'un passât, pour le prier de voir si l'eau qu'ils avoient mise devant le feu bouilloit, afin d'y mettre le thé. »

« Ces deux amis joignoient à une naïveté des plus aimables les saillies les plus brillantes, » ajoute Titon du Tillet.

BRUEYS s'amusoit souvent à jouer sur les mots, à faire ce que nous appelons aujourd'hui des *calembourgs*. Un jour que quelqu'un lui parloit de Baron et de Madame Champmêlé, et

que

que l'on lui demandoit ce qu'il pensoit de ces deux personnes-là : *Elles ont fait passer plus de mauvaises Pieces que tous les faux-monnoyeurs du Royaume*, répondit-il.

Selon une note du Comédien Grandval, le pere, rapportée par les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, « BRUEYS étoit grand, et assez bel homme. Il avoit la voix extrêmement claire : il portoit toujours une lorgnette à la main, et en faisoit usage à tout moment. »

Cette remarque prouveroit, en quelque sorte, que les Gens-de-Lettres du siecle dernier avoient de meilleurs yeux que ceux d'aujourd'hui. Leur vue, à presque tous, est si foible, ou si courte, que l'on n'en connoît plus gueres qui ne soient obligés à l'aider d'un verre; et maintenant on y est si accoutumé que l'on ne s'occupe plus à en faire l'observation. Il seroit pourtant assez curieux de savoir si cette foiblesse de vue, si commune parmi les Gens-de-Lettres de nos jours, ne viendroit pas de ce qu'ils travaillent plus que ceux des siecles passés, ou si, en général, l'espece humaine n'est pas un peu dégénérée, depuis

quelques siecles, et moins susceptible de supporter les influences des corps élémentaires et les variations des tems et des saisons.

L'Auteur du *Nouveau Dictionnaire historique des Hommes Illustres*, s'exprime ainsi sur BRUEYS; « Cet Auteur aimable imita, tour-à-tour, Bellarmin et Moliere, et se mit quelquefois à côté de ses modeles. »

Bellarmin fut un des plus éloquens et des plus célebres controversistes du seizieme siecle, et il fut fait Archevêque et Cardinal, pour prix de ses travaux Apostoliques.

Ce rapprochement de Bellarmin et de Moliere en la seule personne de BRUEYS, nous semble le plus beau et le plus complet de tous les éloges que l'on puisse faire de lui; et il nous fournit l'idée de ces vers, que l'on pourroit graver sur sa tombe, ou au bas de son portrait.

Aux vices, à l'erreur, BRUEYS fit la guerre.
Sur les traces de Bellarmin
Il combattit trente ans la secte de Calvin;
Et pour bannir les vices de la terre
Il emprunta les armes de Moliere.

CATALOGUE DES PIECES DE BRUEYS.

LE Concert ridicule, Comédie en un acte en prose; représentée au Théatre François, le 14 Septembre 1689; imprimée, à Paris, la même année, *in*-12, et, depuis, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*.

« Voici une bagatelle qui eut une réussite bien au-dessus de mes espérances, dit Palaprat, dans le Discours qu'il a placé au-devant de cette Piece, en faisant l'édition de celles de Brueys et de lui réunies. Après quelques représentations qui avoient toujours, de plus en plus, le bonheur de plaire, elle eut cela de particulier qu'on la joua sept jours de suite, et sans alternative, pour profiter de l'engouement du Public, parce que les Comédiens étoient obligés à aller à Fontainebleau. Elle fut reprise à leur retour, et l'on y couroit avec tant de fureur, qu'elle fut jouée bien au-delà du tems ordinaire aux petites Pieces nouvelles. Je

crois qu'outre la mode et la nouveauté du badinage sur l'absence des Officiers, sa simplicité, sur-tout, fit son succès. Ce n'est qu'un rien. La premiere idée m'en vint dans une compagnie, fort enjouée, avec laquelle je vis le feu d'artifice de la Saint-Jean, devant l'Hôtel de Ville. Voilà où j'établis, dès-lors, le lieu de ma scene, qui me fournissoit quelques traits, et pourquoi il est parlé de feu d'artifice et d'autres choses, qui devinrent presque hors d'œuvre, par les changemens qui furent faits à mon premier dessein.... Quand j'eus broché cette Piece à ma façon, qui vraisemblablement n'étoit d'abord qu'un petit monstre pour le Théatre, je la portai, même sans me donner la patience de la relire, à mon ami, l'Abbé de Brueys, qui en savoit plus que moi. Nous résolûmes de la refaire ensemble, et, par considération pour son mérite et son ancienneté d'Écrivain sur moi, je lui déférai la plume, sûr que, bien loin d'affoiblir la premiere vivacité de mes traits, il laisseroit dans tout leur naïf ceux qui le mériteroient, et qu'il perfectionneroit ceux qu'il ne trouveroit pas assez bien rendus Le *Concert ridicule* fut donc l'origine de la société comique et théatrale que nous fîmes dès-lors ensemble, ce savant ami et moi. Nous n'eûmes d'abord d'autre objet que l'entrée du Théatre, chose très-commode à des gens qui l'aiment et qui y vont tous les jours, comme nous y allions en ce tems-là. En effet, nous n'y étions gueres moins assidus que les Acteurs mêmes, et, le spectacle fini, nous passions une bonne partie de nos jours avec quelques-uns de ces Messieurs

qui étoient d'une très-bonne compagnie, et dont les maisons avoient beaucoup d'agrémens. »

« Palaprat a raison d'appeler la Comédie du *Concert ridicule* une bagatelle, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François :* ce n'est pas autre chose ; mais elle est vivement et plaisamment écrite. Voilà tout son mérite, qui lui a fait avoir vingt et une représentations de suite, dans sa nouveauté, et qui l'a conservée au Théatre, où elle paroît encore de tems en tems. »

Voici le sujet de cette Piece.

Madame de Pontéran, veuve d'un Colonel, a une fille, nommée Mariamne, qui est aimée de Clitandre, jeune Militaire, qu'elle aime ; mais à qui, n'étant pas très-riche, on la voit préférer pour gendre un M. Courtinet, Avocat, et fils d'un Procureur opulent. Clitandre est parti pour l'armée, et Madame de Pontéran profite de son absence pour terminer le mariage de sa fille. La maison qu'elles habitent à Paris, est voisine de l'Hôtel de Ville, et l'on doit tirer un feu d'artifice sous leurs fenêtres, à l'occasion de la fête de Saint-Jean. C'est ce jour même que l'on a choisi pour la signature du contrat, après le feu d'artifice ; et Madame de Pontéran, voulant rendre la fête plus complette, a demandé un concert, que doit lui faire exécuter un Musicien, nommé Martinet, qui loge au-dessus de chez elle. Pendant tous ces préparatifs, qui désolent Mariamne, Clitandre, desirant acheter un Régiment, vaquant depuis peu, revient pour en obtenir l'agré-

ment, et, en arrivant, il envoie son valet, Lépine, chez Mariamne, pour lui apprendre son retour précipité. Clitandre reparoît bientôt lui-même, à la faveur de quelques courses que Madame de Pontéran est allée faire au-dehors. Sa suivante Javotte, qui aime Lépine et en est aimée, s'intéresse trop à Clitandre pour ne pas tâcher à rompre les nouveaux projets de Madame de Pontéran, et elle instruit Lépine des caracteres de MM. Courtinet, pere et fils. Entre diverses ruses que Lépine veut employer pour les éloigner, il s'arrête à celle dont le concert lui fournit l'idée. Il connoît beaucoup M. Martinet, qui est l'ami d'un certain La Motte, sergent recruteur de Clitandre, et, de plus, Poëte. Lépine et La Motte, habillés en femme, par Madame Martinet, et passant pour deux chanteuses, prêtes à débuter à l'Opéra, viennent former le *Concert ridicule*, qui donne son nom à la Piece, et où La Motte, chantant la *disette des chapeaux*, que la guerre éloigne de Paris, fronde les Robins qui veulent remplacer les Officiers auprès des femmes. La Motte parodie la premiere scene du troisieme acte de l'Opéra des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, de Quinault et Lully, et MM. Courtinet, pere et fils, se reconnoissent dans les vers de cette Parodie. Ils se fâchent de cette insulte, à laquelle Madame de Pontéran leur déclare n'avoir aucune part; mais, ne pouvant le leur persuader, et se trouvant par-là éclairée elle-même sur leur caractere, elle les laisse aller, en renonçant à l'allianre projettée, et elle veut seulement s'assurer des deux prétendues chanteuses, et

les faire punir de leur insolence. Clitandre vient s'accuser du tour joué aux Robins, et se livrer au ressentiment de Madame de Pontéran. Le Notaire chargé du contrat préparé, reconnoît dans Clitandre le neveu du Comte d'Orsan, mort à l'instant, et qui a testé entre ses mains en faveur de ce neveu. Cette circonstance détermine Madame de Pontéran à accorder enfin Mariamne à Clitandre, et Lépine obtient Javotte pour prix de son industrie.

Palaprat nous apprend, dans le Discours cité, qu'un événement arrivé lors de la derniere répétition de cette Piece, « promise et affichée pour le soir du même jour, obligea Brueys et lui à en retrancher, adoucir et changer beaucoup de traits. »

« Nos armes, dit-il, étoient victorieuses en Allemagne, comme elles l'étoient par-tout. On admiroit l'opiniâtre défense de Mayence. La plupart des fanfaronnades, ou, si l'on veut, des gasconnades de Lépine, (arrivant de l'armée, à la quatrieme scene et aux suivantes) faisoient des allusions à cette courageuse défense. Nous apprîmes pendant cette derniere répétition la reddition de cette place, quelque bien qu'elle eût été défendue. La sensibilité françoise étoit vive sur les pertes. Nous étions bien loin d'y être accoutumés; et le Public auroit mal reçu l'après-dîné des plaisanteries à contre-tems. Il fallut prendre le parti de couper, changer, raturer. Cela ne se put faire sans que la Piece y perdît des agrémens. Il est bien dangereux de faire tort à la beauté d'un arbre, quand on est contraint à l'élaguer avec précipitation! «

Palaprat avoit fait la Parodie de la premiere scene du troisieme acte des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, et qu'il appelle, dans son Discours, *La disette des chapeaux*, à l'occasion de l'absence des Officiers, avant qu'il songeât à l'insérer dans une Comédie. Ce fut dans cette même société avec laquelle il dit qu'il vit le feu d'artifice de la Saint-Jean, qu'il composa cette Parodie, qui parut très-plaisante; ce qui l'engagea à la mettre en scene dans une petite Comédie. C'est de-là qu'est né le canevas du *Concert ridicule*, et que Brueys remplit en grande partie.

Le Secret révélé, Comédie en un acte, en prose; représentée, au Théatre François, le 13 Septembre 1690; imprimée, la même année, à Paris, *in*-12, et, depuis, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

« Voici ce qui donna occasion à cette Piece. (Discours de Palaprat, sur le *Secret révélé*) L'incomparable Acteur (Raisin le cadet) avec lequel nous passions notre vie, Brueys et moi, et qui contoit dans le particulier aussi gracieusement qu'il jouoit en public, nous fit un jour le conte d'un chartier qui conduisoit une voiture de vin de grand prix. Les cerceaux d'un de ses tonneaux casserent. Le vin s'enfuyoit de toutes parts. Il y porta d'abord avec empressement tous les remedes dont il put s'aviser; déchira son mouchoir et sa cravatte pour boucher les fentes du tonneau, le vin ne cessoit point de s'enfuir, quelque grand mouve-

ment qu'il se donnât. L'agitation cause la soif. Il s'en sentit pressé; et, pendant qu'il avoit envoyé un garçon chercher du secours, il s'avisa de profiter, au moins, de son malheur pour se désaltérer. Il commença par nécessité: il continua par plaisir. Il y prit goût, et tant procéda qu'il en prit trop. Or, cet excellent Acteur le rendoit avec une grace infinie, dans tous les dégrés de l'éloignement de sa raison: commençant à être en pointe de vin, affligé de la perte qu'il faisoit, et réjoui par la liqueur qu'il avoit avalée; pleurant et riant à la fois; chantant et s'arrachant les cheveux, en même tems. Brueys trouva que cela pouvoit fournir une scene plaisante au Théâtre. Je ne fus pas de son avis. La proposition m'effraya. Il s'en aperçut, et, se moquant de moi: *Vous êtes un poltron*, me dit-il. *Tout se peut mettre à la scene, pourvu qu'on n'y veuille pas travailler, comme la plupart des gens, en courant la poste; et, si je l'entreprenois, je mettrois les Tours de Notre-Dame sur le Théâtre.* L'expression étoit du pays; nous en rîmes: il se piqua, et à quelques jours de là, il me montra le plan de cette petite Comédie, à laquelle nous donnâmes le titre de *Secret révélé*, sur ce passage d'Horace. *Quid non ebrietas designat? Operta recludit.* Je trouvai ce plan fort à mon gré. Il avoit même enchéri sur le conte, en jettant l'effet du vin sur Colin et sur Thibault; ce qui en faisoit voir les suites plaisantes et dangereuses dans deux personnages différens. La scene étoit parfaitement bien intéressée. Les deux Acteurs (Raisin le cadet et de Villiers) qui la devoient jouer, en rendoient le succès infaillible, et il ne man-

quoit que d'y pouvoir arriver agréablement. Nous la fondîmes et refondîmes, à plus d'une reprise, et nous l'égayâmes, dès son but, le plus qu'il nous fût possible. »

« Voilà l'histoire de cette Comédie. Cette bagatelle ne pouvoit manquer d'avoir le succès qu'elle eut, de la maniere surprenante et agréable dont le rôle de Thibault fut caractérisé. Nous en fûmes étonnés Brueys et moi. L'Acteur (Raisin le cadet) y ajouta des graces auxquelles nous n'avions jamais pensé, et fit de cette espece de manant, mais rusé, malin et goguenard, à sa maniere, et s'étant érigé en homme qui fait le plaisant et le bon compagnon, par le commerce que son métier de jardinier lui a donné avec le monde; il en fit, dis-je, un ridicule excellent et original, qui pouvoit convenir à des personnes de toutes sortes de conditions, et qui, depuis, m'a fait rire souvent en des gens de qualité, même dans l'épée, à quoi je n'aurois peut-être pas fait réflexion si le caractere de ce Thibault ne m'étoit repassé dans l'esprit. Ce sont de ces discurs des choses du monde les plus plates, qu'ils vous débitent avec l'étalage d'un visage épanoui, en s'applaudissant les premiers par des risées qu'on pourroit noter, et dont on est forcé à rire, non par la bonté des choses, mais par la sottise qu'ils ont de les croire bonnes. De Villiers, qui avoit, de sa part, la réputation de jouer les rôles d'ivrognes du dernier bien, redoubla encore d'art et de finesse dans celui de Colin, piqué de l'émulation de combattre aux côtés du grand maître, et de jouer un

de ces rôles en même tems que lui et en sa présence. »

« Palaprat avoit raison de craindre l'événement de l'entreprise de Brueys, disent les freres Parfaict. (*Histoire du Théatre François.*) Le conte de Raisin le cadet est plaisant, et l'on peut dire que les Auteurs qui l'ont employé l'ont bien comiquement rendu; mais l'intrigue et les scenes qui conduisent à celle du *Secret révélé*, tout en est froid et mal arrangé. En un mot, sans le jeu des grands Acteurs qui représenterent Thibault et Colin, la Piece seroit peut-être tombée à la premiere représentation; mais, grace à eux, elle en eut douze. »

Voici comment ces deux Auteurs ont traité ce sujet.

Angélique est aimée de Léandre qu'elle paye de retour, et ils desirent également tous les deux d'être unis l'un à l'autre; mais Orphise, tante d'Angélique, veut la donner à Oronte, un de ses vieux amis, chez lequel elle demeure, à Paris, avec Angélique. Pour que ce mariage se fasse secrétement, et ne soit point troublé par Léandre, Oronte imagine de prétexter un voyage en quelque lieu éloigné, et il va réellement se cacher à une petite maison, qu'il a dans un fauxbourg. Orphise engage Angélique à accompagner Oronte, dans sa voiture, jusqu'à une petite distance, comme partie de promenade, d'où elles reviendront aussi-tôt, dans la voiture d'Orphise, ordonnée, par elle, en apparence, à cet effet. Angélique se laisse emmener, et est véritablement conduite à la petite maison d'Oronte, qui a mis son jardinier, Thibault, dans son secret, pour qu'il transporte à la petite maison un quartaut de vin d'Es-

pagne, nécessaire au festin du mariage projetté. Thibault a été obligé à faire part de ce secret à sa femme, Margot, dont il craint beaucoup l'indiscrétion, et à son valet, Colin, qui doit l'aider au transport du quartaut. Léandre, son Valet, la Rose, et Toinon, suivante d'Angélique, soupçonnent quelque trahison d'Orphise et d'Oronte; mais ils ne peuvent deviner où ils se sont retirés avec Angélique. Léandre a mis dans ses intérêts Damis, tuteur d'Angélique, et il est sûr de l'épouser s'il peut découvrir sa retraite à tems. Il met vainement tout en usage pour arracher volontairement ce secret à Thibault; mais le hasard le sert mieux que tous ses efforts, réunis à ceux de Damis, de la Rose et de Toinon. Thibault et Colin ont chargé le quartaut sur une brouette. Ce dernier se mettant en devoir de le rouler vers la petite maison, laisse rudement tomber la brouette; les cerceaux se brisent et le vin s'enfuit. Thibault se désole d'abord, se croyant menacé de payer le prix du vin. Il emploie, ainsi que Colin, tous les moyens possibles pour en arrêter la perte; mais, n'y pouvant parvenir, ils se mettent, chacun de son côté et tout en pleurant, à en boire dans leurs chapeaux. Le plaisir qu'ils éprouvent leur fait bientôt oublier l'accident dont ils sont la cause; et Léandre et la Rose, profitant de l'ivresse où ils tombent, en apprennent le secret qu'ils desiroient savoir. Léandre vole à la petite maison, armé du pouvoir de Damis; Orphise est obligée à consentir au mariage des deux amans, et Oronte, enrageant de la perte de son vin d'Espagne et de l'indiscrétion

discrétion que l'ivresse causée par ce vin a occasionnée, se voit contraint à céder l'objet de ses vœux à son rival.

* Le Grondeur, Comédie en trois actes en prose, précédée d'un Prologue en vers libres, intitulé, *Les Sifflets ;* représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Février 1691 ; imprimée, avec une Préface, à Paris, en 1693, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, depuis, avec un Discours préliminaire, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

* Le Muet, Comédie en cinq actes, en prose ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 22 Juin 1691 ; imprimée à Paris, en 1693, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, depuis, avec un Discours préliminaire, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

Le Sot toujours Sot, ou Le Baron Paysan, Comédie en un acte, en prose ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Juillet 1693 ; refaite en cinq actes, puis en trois, et remise au Théatre François, en cinq actes et en vers, par Dancourt, sous le titre de *La*

Belle-Mere, et au Théatre Italien, en trois actes en prose, par un ami de Brueys, sous le titre de *La force du Sang*, ou *Le Sot toujours Sot*, le même jour, 21 Avril 1725 ; imprimée, sous ce dernier titre, avec un Discours préliminaire, à Paris, la même année, chez Pierre Prault, *in*-12, et, depuis, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

« Le sujet de cette Piece, et une grande partie de l'intrigue, ne doivent pas avoir beaucoup coûté à l'imagination de l'Abbé de Brueys, disent les freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) puisque ce n'est qu'une copie de *Crispin Gentilhomme*, Comédie en vers et en cinq actes de Montfleury, à l'exception d'un rôle d'intriguant, assez mal amené, qui, par hasard, découvre la fourberie du Paysan, qui a substitué son fils à la place de celui du Gentilhomme. »

Voici pour ce qui regarde *Le Sot toujours Sot*, ou *Le Baron Paysan*, de Brueys, joué, en un acte, en 1693, au Théatre François, et qui eut dix représentations, avec « un grand succès, » si l'on en croit l'*Histoire abrégée de ce Théatre*, par le Chevalier de Mouhy Quant à *La Belle-Mere* et à *La force du Sang*, voici ce que dit au-devant de cette Piece, l'Éditeur des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*, Paris, Briasson, 1756, cinq volumes *in*-12.

« Cette Piece fut composée par Brueys, depuis sa

retraite à Montpellier. (C'est-à-dire, refaite, en trois actes, car il l'avoit composée en un, à Paris, sept à huit ans auparavant.) Dès qu'il l'eût finie, il l'envoya à son ami Palaprat, afin qu'il l'examinât et la présentât aux Comédiens; mais soit négligençe de la part de Palaprat, soit que la Piece ne lui parût pas en état d'être donnée au Théatre, il la garda dans son cabinet, sans en faire usage. Brueys, qui a conservé jusqu'à la fin un feu et une vivacité peu ordinaires aux gens de son âge, écrivit à son ami plusieurs fois à ce sujet; et quoique la vieillesse et les infirmités de Palaprat ne lui permissent pas d'agir suivant les intentions de Brueys, il se préparoit néanmoins à faire tous ses efforts pour satisfaire à ce que son ami craignoit de lui, lorsque la mort l'enleva. Brueys, après avoir pleuré la perte qu'il venoit de faire, pensa aux intérêts de sa Muse, et craignant que la copie du *Sot toujours Sot*, qu'il avoit envoyée à Palaprat, ne fût perdue, ou ne passât en des mains étrangeres, il en envoya une autre à un autre ami, dont il avoit fait la connoissance à Montpellier, et qui étoit venu depuis à Paris. Cet ami, imaginant, sans doute, que cette Piece auroit un succès plus favorable chez les Italiens, par la nouveauté de leur Théatre, que chez les François, se détermina pour les premiers. Il la leur présenta; on la lut; et elle ne fut reçue qu'à condition d'y faire quelques changemens. Le nouvel ami de Brueys, qui sentit qu'avec un Auteur de soixante-dix-huit ans il n'y avoit point de tems à perdre, et que c'étoit risquer de ne plus revoir la Piece que de la renvoyer à

Brueys, pria les Comédiens d'y faire eux-mêmes les corrections qu'ils jugeroient nécessaires, en les assurant de l'aveu de l'Auteur à cet égard. Comme elles étoient de peu de conséquence, la Piece fut bientôt en état d'être représentée, et lorsque l'on fut, suivant l'usage, en demander la permission au Lieutenant de Police, on apprit que les Comédiens François avoient reçu la même Piece sous le titre de *La force du Sang*, ou de *La Belle-Mere*, et qu'ils avoient même la permission de la jouer. On confronta les deux Pieces, et l'on connut que c'étoit la même. L'ami de Brueys prouvoit ses pouvoirs par des lettres d'autorisation, et Madame Palaprat, qui avoit fait donner cette Piece au Théatre François, sous le nom de son mari, avoit aussi des titres pour soutenir ses droits. Chacun des deux partis, cependant, ne vouloit point de concurrent. Le cas étoit nouveau; et il falloit, pour les mettre d'accord, rendre un jugement convenable à la singularité du fait. Le Lieuteuant de Police trouva moyen de décider cette affaire d'une maniere qui ne mécontenteroit personne, en ordonnant que les deux Pieces seroient jouées le même jour sur les deux Théatres; que celle des deux qui auroit le plus de représentations resteroit au Théatre qui l'auroit représentée, et que l'autre seroit supprimée. Ce jugement fut exécuté le 21 Avril 1725; et le Théatre des Italiens eut l'avantage sur celui des François. »

L'Abbé de la Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, présente celle-ci d'une autre maniere, d'après la *Biblio-*

theque du Théatre François, du Duc de Valliere. « *Le Sot toujours Sot*, ou *Le Baron Paysan*, de Brueys ayant eu le plus grand succès, ses amis trouverent qu'il y avoit assez de sujet dans cet acte pour en faire une Piece en cinq. Ils lui conseillerent de la retirer; ce qu'il fit. Des occupations plus sérieuses l'empêcherent long-tems d'y travailler. Enfin, dans un moment de loisir, il la mit en cinq actes, sous le titre de *La Belle-Mere*, et l'envoya à son ami Palaprat pour la donner aux Comédiens, qui la refuserent. Palaprat la lui renvoya, et lui conseilla de la réduire à trois actes; ce qu'il fit. Il changea encore le titre, en celui de *La force du Sang*, ou *Le Sot toujours Sot*, et il la lui renvoya en cet état. Palaprat la reporta aux mêmes Comédiens, qui demanderent encore quelques corrections. Cela rebuta l'Auteur et son ami, qui garda ce dernier exemplaire que Brueys lui avoit envoyé. Peu de tems après, il mourut; et sa femme qui trouva cette Piece dans ses papiers, la fit donner aux Comédiens François, sous le nom de son mari. Ils la reçurent, &c »

Quant au reste, cette Anecdote est absolument conforme à ce que nous avons rapporté d'abord sur cette Piece.

En voici le sujet, tel, à-peu-près, que le donnent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*

« Almédor, bon Gentilhomme; mais faisant un très-gros commerce maritime, étant obligé à passer dans l'Inde, a confié à Thibault, fermier d'une de

ses Terres, en Brie, un fils âgé de six mois, qu'il a eu d'un mariage secret, en lui recommandant de s'en faire croire le pere. Thibault avoit un fils du même âge, et par une tendresse coupable, il a projetté de le faire passer pour le fils d'Almédor, et de le lui donner à son retour de l'Inde. Le fils d'Almédor, élevé sous le nom de Clitandre, a quité la ferme de Thibault, dès l'âge de quinze ans, s'est fait soldat, et s'étant avancé au service, par sa conduite et sa valeur, est parvenu de grade en grade, jusqu'à celui de Major. Il est même près d'obtenir la Lieutenance Colonelle, s'il peut donner quatre cents pistoles à celui qui en est pourvu, et qui pour la lui céder exige cette somme. Clitandre vient voir Thibault, qu'il croit toujours son pere, et lui demander deux cents pistoles pour terminer cette affaire, espérant trouver les deux autres cents en réformant une partie de son équipage. Almédor, après vingt ans d'absence, est aussi revenu à Paris, et est prêt à marier Arlequin, fils de Thibault, et qu'il a reçu pour le sien, sous le nom du Vicomte Almédor, avec Angélique, fille d'un de ses anciens amis, nommé Accurse, Docteur en Droit et fort riche. Almédor rencontre Clitandre, qui est venu chez lui, à Paris, pour y chercher Thibault. Almédor voit dans Clitandre un jeune homme bien différent d'Arlequin, dont les inclinations sont basses comme sa véritable origine, et qui, malgré deux fourbes, apostés par Thibault pour lui servir d'instituteurs, fait sans cesse des balourdises révoltantes. Almédor s'intéresse vivement à Clitandre, et

lui donne les quatre cents pistoles qui lui sont nécessaires, et dont Thibault lui refuse la moitié qu'il lui demandoit seulement. Mais Clitandre qui a vu Angélique, en est devenu éperduement amoureux, et lui a inspiré la même passion pour lui. Lisette, suivante d'Angélique, et qui a été aimée d'Arlequin, avant que l'on songeât à lui faire épouser Angélique, met tout en usage pour servir les amours de sa maîtresse et de Clitandre, espérant parvenir à épouser Arlequin, qu'elle aime aussi. Elle suppose à Arlequin et à Clitandre un rival aimé, dont elle joue elle-même le rôle, sous un habit de Robin, pour dégoûter Almédor de l'alliance d'Accurse. Almédor y renonce, en effet, et veut envoyer le prétendu Vicomte dans ses habitations de l'Inde, afin de s'en débarrasser. Prenant toujours le plus vif intérêt à Clitandre, il fait chercher une jeune personne, que, sous le nom de Géronte qu'il portoit autrefois, il a nommée au baptême, et qu'il veut lui faire épouser, en la dotant richement. Lisette se trouve être cette filleule d'Almédor. Arlequin, ne voulant point aller dans l'Inde, trahit le secret de la supposition de Thibault, qui, avec sa femme, déclare à Almédor que Clitandre est son fils. On unit Clitandre et Angélique, et Almédor donne Lisette à Arlequin, avec la ferme de Brie pour dot. »

« Cette Piece offre plusieurs scenes divertissantes; mais qu'il faut voir jouer plutôt que lire, » ajoutent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Pour donner à ce sujet le titre de *La Belle-Mere*, il a

fallu que Brueys fît de grands changemens au fonds. Comme c'est d'après ces changemens que Dancourt remit ce sujet en vers et en cinq actes, nous ferons connoître plus particuliérement cette Comédie de *La Belle-Mere*, dans le Catalogue des Pieces de Dancourt.

Il y a eu aux divers Théâtres, et de divers Auteurs, d'autres Pieces sous le titre de *La force du Sang*, et sous celui de *La Belle-Mere ;* mais dont les sujets ne ressemblent en aucune maniere à celui de cette Piece-ci.

L'Important, Comédie en cinq actes, en prose ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Décembre 1693 ; imprimée avec un Discours préliminaire, à Paris, l'année suivante, *in-12*, et, depuis, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

« Quoique je ne sois pas l'Auteur de cette Comédie, dit Palaprat, dans le Discours qu'il a placé au-devant, j'en sais les particularités aussi bien, et, peut-être, mieux que Brueys qui l'a faite. »

« L'excellent comique (Raisin, le cadet) qui brilloit dans ce tems-là, et avec qui nous avions un continuel commerce, nous donna la premiere idée de *L'Important.* Ce grand Comédien étoit un homme d'une profonde réflexion sur son métier, et qui rêvoit avec application aux caracteres qu'il devoit représenter. Il avoit imaginé pour celui-ci un sérieux comique, une sotte gravité dans un fat, une maniere de grandeur affectée et artifi-

tielle, pour ainsi dire, dans un impertinent, qui, à coup sûr, auroit fait mourir de rire. Un jour, qu'il soupoit avec nous, (car la table étoit presque toujours le bureau de nos conférences) il nous dit et joua mille choses merveilleuses dans ce caractere, et nous exhorta fort à y travailler. »

« Ce caractere me plaisoit infiniment à traiter. Je voyois tant d'originaux de notre *Important* dans le monde, où j'étois fort répandu, que je n'ai jamais tant souhaité de m'associer à un Ouvrage qu'à celui-ci, où j'espérois pouvoir fournir des traits naïfs et d'après nature ; mais je devois partir, en très-peu de jours, pour suivre les Princes de Vendôme à l'armée du Piémont. J'abandonnai donc à Brueys toutes mes flatteuses espérances sur cette Piece ; et il la fit tout seul. Je n'y eus d'autre part que, peut-être, quelques idées que je pus lui donner dans plusieurs repas, qu'avant mon départ nous fîmes encore ensemble avec l'excellent Acteur dont j'ai parlé. »

« Il y avoit long-tems que je ne recevois plus, en Piémont, de nouvelles de *L'Important*, quand son Auteur me consulta enfin sur la distribution de ses rôles, avant que je susse qu'il fut achevé. Le célebre Acteur, qui avoit donné la premiere idée de ce caractere, et qui le devoit jouer, venoit de mourir. Grande question à qui le donner. Je ne balançai pas à mander à mon ami que c'étoit à de Villiers, qui jouoit les ivrognes, les Gascons, les fats, (non que je regarde ces deux derniers comme synonimes, à Dieu ne plaise!) et,

enfin, les *Marquis ridicules*, parce que tout *Marquis ridicule* est un fat, et que généralement l'idée que chacun se fera d'un *Important* sera l'idée d'un fat. Il me crut. Le rôle fut bien joué, et si bien reçu qu'il réussit beaucoup. J'en fus très-satisfait quand je le vis à mon retour. Mais mon avis sur le choix du principal Acteur de cette Piece devint funeste à Brueys. J'ignorois que Beaubour qui jouoit avec applaudissement les grands rôles tragiques eût le même succès dans le comique, où je ne l'avois jamais vu; et la préférence donnée à de Villiers dans cette occasion, excita le ressentiment de Beaubour et de sa belle-mere, Mademoiselle Beauval, lesquels, peu de tems après, refuserent de jouer les premiers rôles dans la Tragédie de *Gabinie*, que donna Brueys. J'avoue, depuis que je connois mieux Beaubour, qu'il auroit joué l'*Important* avec beaucoup plus de noblesse que de Villiers, et que, par-là, il auroit fait encore plus de plaisir; car, enfin, il n'y a rien, à mon gré, de plus divertissant que la gravité, l'affectation, l'impertinence et l'*importance*; en un mot, ou, pour mieux dire, ces airs d'un *important*, d'un pied plat, d'un vrai Chevalier de l'industrie, tels que ceux du héros de cette Piece. Rien ne me paroît plus risible que de voir trancher du petit Ministre, un colifichet, un embrion, un avorton de commis, par exemple, sans un poil au menton, sans un brin de jugement en tête, et qu'on n'aura mis dans un bureau que pour le balayer, ou, tout au plus, pour faire des liasses des papiers les moins nécessaires; ou tel autre, que quel-

que petite relation qu'il aura eue, par hasard, à la Cour, a enflé comme un balon; ou, sans aller à la Cour, et tout au beau milieu de la plus franche bourgeoisie, un glorieux, qui se croira homme de conséquence, parce qu'il sera applaudi dans sa famille, car chaque famille a son idole. Or, je me représente le ridicule d'un homme sot et vain, (l'un suit l'autre) qui préside dans une assemblée de sots à ses gages, parmi lesquels se mêlent d'autres francs sots de bonne foi, qui ne lui coûtent rien, et auxquels il débite également toutes les sottises qu'il dit comme autant d'oracles. Je soutiens donc que plus on jettera du sérieux, de la noblesse et du clincan d'une fausse majesté (si j'ose prostituer ici l'expression de majesté, même fausse) dans les caracteres de tous ces fats, plus on en relevera le ridicule; et voilà ce que Beaubour auroit fait dans la perfection.»

«J'aurois ici un beau champ pour dire du bien de cette Comédie, avec d'autant plus de liberté que je n'y ai point de part, et qu'il y a beaucoup de bien à en dire. J'aurois de quoi m'étendre sur les regles du Théatre, sur les finesses de son art. Je pourrois faire voir la différence qu'il y a entre les Pieces seulement d'intrigue et les Pieces de caractere, qui ont un double mérite, en ce qu'elles ne doivent être gueres moins intriguées, et que c'est sur le caractere que toute l'intrigue, tous les incidens doivent rouler. Je pourrois faire voir avec qu'elle exactitude ce principe a été observé dans *L'Important*, la nouveauté de ce caractere, la constitu-

tion de la fable, sa conduite, ses mœurs, ses tours de scenes, son plaisant, sa sagesse, sa chasteté, &c.»

« Je sais que bien des gens ont fait la guerre à mon ami de ce qu'il n'a pas traité *L'Important* suivant leur idée. Je leur répondrois volontiers, pour lui, qu'il a mis sur le Théatre son *Important*, et non le leur, si c'étoit une réponse valable, et s'il ne falloit pas représenter les caracteres selon l'idée générale qu'on en a dans le monde. C'est pour cela que j'ai pris la liberté, sans lui en avoir demandé la permission, d'intituler sa Comédie, *L'Important*, tout court, et non *L'Important de Cour*, qui étoit dans les premieres éditions; addition non-seulement inutile, mais préjudiciable à la Piece. Cette addition *de Cour* me déplut, dès que je la vis. Je trouvois qu'elle faisoit tort à l'Ouvrage, parce qu'en effet *L'Important* qui y regne, et qui est un petit hobereau de province, qui se donne pour un Comte qualifié, n'est, à proprement parler, qu'un coquin, sans honneur et sans mœurs; et on peut avoir des mœurs et être fort ridicule. Je dirai plus : c'est le véritable ridicule qui doit être reçu sur le Théatre; témoin le *Misantrope*, qui est le plus vertueux des hommes, et ne laisse pas d'être fort ridicule. J'aurois bien souhaité que mon ami n'eût pas fait un coquin et un fripon de son *Important* : il n'en auroit été que plus risible; car la friponnerie n'est pas risible : elle est odieuse, parce qu'elle est criminelle. »

« Mon ami bâtit cette Piece en trop peu de tems; et si Moliere ne nous avoit pas accoutumés à ne point excuser

cuser un Auteur par-là, c'est par-là que je le trouverois excusable. D'ailleurs, la multitude infinie qu'il y a d'especes d'*importans*, rendit son sujet plus difficile à traiter. Il n'y a point, à mon sens, de caractere, en ridicule, plus général que celui de *L'Important*. La raison en est, ce me semble, parce que la simplicité n'est gueres moins facile à être blessée que la pudicité: or, blesser la simplicité, c'est-à-dire sortir de ses bornes, c'est viser à l'importance. Faisons-nous le procès sincérement: nous sommes presque tous un peu *importans*, et ce n'est que selon l'esprit que nous avons, en sentant ce ridicule dans les autres, que nous en profitons pour nous en corriger; mais il n'y a pas, peut-être, de plus de différentes especes de poissons dans la mer, qu'il y a de diverses sortes d'*importans* sur la terre. Il est surprenant qu'un caractere si familier et si commun ait échappé à tant d'Auteurs avant mon ami. Nous lui en avons d'autant plus d'obligation; mais la matiere est si féconde qu'on pourroit faire une Comédie toute nouvelle sur ce sujet, sans prendre un seul trait de celle-ci. Cet *Important* n'est pas dans la bonne-foi comme je voudrois qu'il fût. C'est un escroc, qui se connoît pour ce qu'il est, et ne se masque que pour attraper des dupes. En un mot, c'est en homme, par ses tours, ce qu'est *La Femme d'intrigues*, de Dancourt; à cela près que celle ci ne fait point l'*importante*, et qu'il y a une variété infinie dans ses souplesses et dans ses artifices. C'est dans la nature: sur cette matiere une femme en sait toujours plus qu'un homme.»

« Je sens bien que je serois mieux diverti d'un bon franc et loyal *important*, qui, se trompant lui seul sur son crédit, sur son mérite, sur ses amis, ne cherche à tromper personne que du seul côté de l'orgueil, qui se croit effectivement un homme d'une grande conséquence, de beaucoup d'autorité et un personnage considérable, et fait tout ce qu'il peut pour qu'on le croie encore davantage. Dans cette derniere sorte d'*importans* les especes sont aussi très-nombreuses. Combien j'en envisage, depuis les gros, les *importans* du premier ordre, jusqu'à des faquins qui plus importuns et moins nécessaires que ces grosses mouches qu'on appelle taons, pour faire comme elles quelques tours et bourdonner un peu sur les chevaux d'un coche, sont assez fats pour se vanter qu'ils ont seuls toute la peine de le faire rouler! Je ne vois autre chose tous les jours que de pareils fats qui ont la bétise de venir me conter à moi-même qu'ils font tout dans des affaires où ils ne peuvent ignorer que je ne sache bien qu'ils ne sont pas seulement appelés. »

« Le sentiment de vérité qui a forcé Palaprat à convenir que le caractere de l'*important*, tel que l'a traité l'Abbé de Brueys, est celui d'un fripon et d'un voleur, devoit lui faire ajouter que ce personnage a encore deux autres défauts presqu'aussi essentiels, la lâcheté et le manque d'esprit; et, de plus, que le rôle de la Marquise est celui d'une folle qui approche beaucoup de l'imbécilité, et que le personnage de M. Cornichon est très-peu nécessaire à la Piece, qui, au reste, est assez bien écrite et conduite avec assez d'art; mais dont le dénoue-

ment n'est pas vraisemblable et trop précipité, » disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.*

C'est aussi, à-peu-près, le jugement que portent de cette Piece le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire de ce Théatre*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Ces derniers trouvent dans *L'Important* « de l'invention, du feu, de l'action et du comique. »

En voici le sujet.

M. de Clincan, fils d'un vitrier de Nevers, et qui fait précéder son nom, qu'il tire d'une très-médiocre terre du Nivernois, par le titre de Comte, n'ayant qu'un modique revenu, joue à Paris le rôle d'un homme de qualité, opulent, fort en crédit à la cour et à la ville. Il s'est introduit chez une riche Marquise, veuve, suivant un procès considérable, en lui offrant ses bons offices auprès du Rapporteur de ce procès, et en lui promettant de faire avancer ses enfans au service. La Marquise est à la veille de marier sa fille, Mariamne, avec Dorante, fils de M. de Vieusancour, Résidant auprès d'un Prince d'Italie. Mariamne et Dorante s'aiment; et la Marquise qui avoit promis Mariamne à un certain Cléonte, a bien voulu rompre cet engagement pour consentir à l'union des deux amans. Mais le fracas imposant que Clincan fait chez la Marquise, où il loge à dessein d'obtenir Mariamne, l'engage à la lui proposer de même, et à manquer de parole à Dorante. Elle est encore excitée à ce changement par Marton, sa suivante, qui espere épouser La Branche, valet de Clincan, et qu'il fait passer pour un Gentilhomme, son

Écuyer, à qui il doit donner dix mille francs pour ce mariage. Un faux acte, portant l'obligation de cette somme, et que La Branche a mis entre les mains de Marton, la fait entrer dans les intérêts du prétendu Comte, et détruire tous les rapports d'une petite sœur de Mariamne, nommée Ninon, qui s'aperçoit de l'intelligence qu'il y a entre Marton et La Branche pour empêcher le mariage de Mariamne avec Dorante. Marton trouve le moyen de brouiller les deux amans, en donnant à Dorante un billet de congé, que Mariamne, par l'ordre de sa mere, écrit à Cléonte; et M. de Vieusancour, arrivant d'Italie, et venant presser le mariage de Dorante avec Mariamne, se trouve sollicité par Dorante même à rendre la parole de la Marquise. Un M. Cornichon, oncle de Clincan, vient de Nevers pour voir son neveu. Il est rencontré par La Branche, qui lui apprend les projets de son maître, en le priant de n'y pas nuire par son indiscrétion, et il le fait passer chez la Marquise pour son oncle à lui-même. Cependant Clincan revêt d'habits magnifiques M. Cornichon, qui, endoctriné par La Branche, fait à la Marquise la demande de la main de Mariamne pour le prétendu Comte. Mais Dorante, rencontrant l'occasion de s'expliquer avec Mariamne, reconnoît l'erreur où il a été un moment, et revient avec son pere prier la Marquise de renouer leur alliance projetée. Ils lui font voir toutes les impostures de Clincan; et le Banquier de la Marquise, auquel Clincan doit beaucoup d'argent, achève de la désabuser sur cet aventurier, qui est forcé à se

retirer et à renoncer à Mariamne, comme La Branche à Marton, et la Marquise donne enfin sa fille à Dorante.

Les Empiriques, Comédie en trois actes, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 4 Juin 1697; imprimée, à Paris, la même année, *in* 12; et, depuis, précédée d'une Lettre de Palaprat, adressée à M. Boudin, premier Médecin de la Dauphine, et d'un Avis sur cette Lettre, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

« Si le Public étoit d'humeur à joindre la réflexion au plaisir, quand il voit dans une Comédie un ridicule qui le divertit, on n'auroit gueres donné de Pieces de Théatre plus utile que celle-ci, dit Palaprat, dans sa Lettre au Docteur Boudin. Cette Comédie joue le plus dangereux de tous les ridicules, le ridicule qui n'expose pas à moins qu'à perdre la vie; en un mot, le ridicule et le fol entêtement qu'ont aujourd'hui mille personnes de se servir des Empiriques préférablement aux Médecins. Voilà le ridicule que mon ami Brueys joue dans cette Comédie, d'une maniere tout-à-fait agréable. La raison trouva en lui de grandes dispositions à prendre le parti de la Médecine, dont il est proche allié. Beau-frere du célebre Barbeyrac, oncle de MM. Sidobre et Carquet, tous les trois de

la Faculté de Montpellier, il a, pour le moins, autant de Médecins dans sa famille que Despréaux a pris soin d'apprendre à la plus reculée postérité qu'il y a d'illustres Greffiers dans la sienne »

« Mille gens, qui ne se donnent gueres la peine d'approfondir le sens des plaisanteries, ont cru qu'il étoit du bel esprit de se moquer de la Médecine, parce que Moliere a joué les Médecins Qui raisonne de la sorte conclud que Moliere a déclaré la guerre à toutes les personnes de condition et à tous les gens de bien, parce qu'il a joué les Marquis ridicules et les hypocrites. Il n'est point de plus grand panégyrique pour la vertu que de démasquer ceux qui la falsifient; et rien ne releve davantage l'excellence d'un Art, aussi nécessaire que celui de la conservation des hommes, que d'exposer à la risée publique l'impudence des ignorans qui en abusent Moliere n'a joué ni la Médecine, ni les Médecins; c'est-à-dire, ceux qui méritent de porter ce beau nom : il n'a joué que les ânes bâtés qui embrassent cette profession, sans connoissances et sans lumieres. Malheureux qui s'adresse à ceux-là, dans une ville comme Paris, où il y en a tant d'autres à choisir ! »

« Je ne saurois me vanter d'avoir quelque part dans cette Comédie, pas même celle que je me suis donnée dans *L'Important*, en vertu de la maxime de droit civil : *Si quis in alieno solo*, &c. Mon ami ne logeoit plus chez moi, au Temple, quand il la composa : il étoit à Montpellier; et il me la montra quand je passai en Lan-

guedoc, en 1697, pour suivre le grand Prieur de Vendôme en Catalogne. Elle eut le succès qu'elle méritoit ; c'est-à-dire qu'elle réussit fort. Toutes les apparences sont qu'elle ne réussiroit pas moins aujourd'hui, si on daignoit la jouer quelquefois ; mais la scene est si féconde en excellentes nouveautés, qu'elle peut négliger les petits profits qui pourroient lui revenir par la reprise de vieilles Pieces, qui, quelque bien reçues qu'elles aient été de leur tems, paroîtroient en celui-ci fort médiocres, comparées aux bonnes choses qu'on nous donne tous les jours. (Cette Lettre fut écrite en 1711.) Je regarde cette Piece comme une bataille gagnée sur les ennemis de la Médecine. »

« En examinant avec quelqu'attention la Comédie des *Empiriques*, on ne peut assez s'étonner des éloges que Palaprat lui donne, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Cette Piece est peu de chose pour le fonds, extrêmement foible par la conduite, et les caracteres des personnages sont ou mal imaginés, ou ressemblans à d'autres déja mis au Théatre, et le tout très-foiblement écrit. »

En voici le sujet, tel, à-peu-près, que le rapportent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Un Baron, qui se croit malade, s'est mis entre les mains d'un Empirique, nommé de Romarin, espece d'Alchimiste, en qui il a tant de confiance et qu'il estime tant qu'il lui a donné un logement dans sa maison, pour être plus à portée de faire usage de ses remedes. Le Baron à une fille, nommée Marianne,

qui est aimée d'un jeune Officier, nommé Éraste, qu'elle paye de retour, et à qui le Baron a promis de l'unir, dès qu'il se croira en bonne santé. Mais Éraste, contraint à partir pour l'armée, voudroit terminer ce mariage avant de s'éloigner. Un second Charlatan, sous le nom de Paquinoy, s'introduit encore dans cette maison, et la facilité avec laquelle le Baron accueille de tels aventuriers, fournit à Éraste l'idée de faire passer son valet, Pasquin, pour un Empirique, qui, en changeant le régime du Baron, et en lui faisant prendre les choses les plus simples, auxquelles il doit donner des noms étrangers, remettra sa santé en bon état. Ariste, frere du Baron, est informé de ce projet; et le desir qu'il a de le voir guéri de sa prévention pour les Empiriques, autant que l'envie de contribuer à l'union de Mariamne avec Éraste, l'engage à seconder cette entreprise, à laquelle Mariamne et sa suivante, Marton, se pretent aussi. La recette de Pasquin consiste, tout uniment, en un très-bon potage et en une grande dose d'excellent vin, dont l'effet égaye tellement le Baron, qu'on lui persuade qu'il se porte bien; et sa mémoire devient si confuse qu'on le fait convenir qu'il a mandé le notaire pour le contrat de mariage de sa fille et d'Éraste, et il se décide à le signer. Quant à de Romarin, une alarme d'incendie donnée dans la maison, et qu'on dit être causé par ses fournaux alchimiques, le fait fuir à toutes jambes, sur-tout lorsqu'on lui fait entendre que le Commissaire venu pour maintenir le bon ordre

pendant ce désastre, s'est emparé d'une cassette qui contient tous ses prétendus secrets. et Paquinoy est chassé; avec menaces de bastonnades, par le suisse de la maison, qui le reconnoît pour avoir fait mourir une Comtesse du voisinage. »

« Cette Comédie rentre dans le fonds du sujet du *Malade imaginaire* de Moliere; mais lui est bien inférieure, » ajoutent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Gabinie, Tragédie Chrétienne, en cinq actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théâtre François, le 14 Mars 1699; dédiee au Comte d'Ayen, et imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in-12*, et, depuis, dans les éditions des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*.

« Je dois avertir que j'ai tiré le sujet de cette Piece d'une Tragédie Latine, intitulée *Susanna*, faite par Adrian Jourdain, Jésuite, et imprimée à Paris, chez Mábre Cramoisy, en 1654, » dit Brueys dans sa Préface.

« J'ai cru qu'il me pouvoit être permis de me servir d'un Ouvrage Latin fait depuis près de cinquante ans, comme on se sert de ceux des anciens quand on veut les mettre sur notre Théâtre; c'est-à-dire que je l'ai traité autrement, que même mon dessein est différent de celui de cet Auteur, car il

ne s'attache qu'au martyre de Susanne, et je me suis principalement proposé de représenter dans ma Tragédie la Religion Chrétienne s'établissant miraculeusement, sans aucun secours humain, malgré les efforts et la rage de Dioclétien, que tout le monde sait avoir été le plus grand persécuteur des Chrétiens. Ainsi, quoique j'aie imitié les endroits qui m'ont paru les plus beaux dans cette Piece, en leur donnant un autre tour, j'en ai retranché plusieurs personnages et beaucoup de choses qui ne me paroissoient pas convenir à nos Spectacles, et j'en ai ajouté d'autres qui convenoient à mon dessein, et qui m'ont fourni de nouvelles situations et une catastrophe différente. Au reste, je n'expose aux yeux des Spectateurs que ce que la Religion Chrétienne a de grand et de merveilleux, fondé sur des faits certains, connus de tout le monde, et dont les Historiens, même profanes, font mention. »

« J'ai donné à mon héroïne le nom de Gabinie, que j'ai tiré de celui de son pere, parce qu'il m'a semblé que celui de Susanne, que l'Histoire des Martyrs lui donne, n'avoit pas assez de noblesse pour le Théatre. »

« J'ai suivi l'Histoire sainte et profane avec assez de fidélité. Il est certain que Galérius fut associé à l'Empire par Dioclétien, que Séréna, femme de Dioclétien, étoit secrétement Chrétienne; qne Galérius fut amoureux de la fille de Gabinius, laquelle étoit Chrétienne et mourut Martyre à Rome; que la légion Thébaine se

convertit à la foi, avec Maurice, qui en étoit le chef; que cette légion souffrit le martyre et y fut exhortée par le Pape Saint-Marcellin; que Dioclétien, après vingt ans de regne, abandonna l'Empire et se retira à Salone, en Dalmatie, environ l'an 296, à cause, dit Zonare, que le Christianisme qui s'établissoit malgré lui, lui suscitoit trop d'affaires. Enfin il est certain que ce fut peu de tems après que le grand Constantin, qui avoit appris le métier de la guerre sous Galérius, fut le premier Empereur Chrétien sous qui l'Église jouit d'une grande tranquilité, et commença à établir à Rome, avec éclat, le siége de l'Empire de Jésus-Christ, Constantin ayant donné au Pape Saint-Melchiade, pour sa demeure, une maison Impériale, qui s'appeloit le Palais de Latran, avec un domaine et des revenus convenables pour soutenir honorablement la suprême dignité de chef de l'Église. »

« Je n'ai pris d'autre licence que de rapprocher un peu de l'action théatrale certains événemens mémorables qui sont pourtant arrivés sous le regne de Dioclétien, et presqu'au tems que la fille de Gabinus souffrit le martyre. »

Voici le sujet de cettre Tragédie.

Galérius, que Dioclétien vient de s'associer à l'Empire de Rome, est près d'épouser Camille, sœur de l'Impératrice Séréna, épouse de Dioclétien; mais Séréna, qui, en secret, protége autant les Chrétiens que l'Empereur est ouvertement acharné à leur poursuite, a

découvert que Gabinie, fille de Gabinus, l'un des chefs de l'armée, est Chrétienne, et que Galérius l'aime, et elle engage Dioclétien à rompre le mariage projetté entre Camille et Galérius, et à unir ce nouveau César à Gabinie. Dioclétien y consent; mais Camille éprouvant le plus violent amour pour Galérius, est au désespoir de s'en voir abandonnée, et apprenant que sa rivale est Chrétienne, elle en instruit Dioclétien, qui exige de Galérius qu'il la fera renoncer à cette religion avant de l'épouser. Galérius ignoroit la croyance de Gabinie, et il tente vainement tout ce que son amour peut lui suggérer pour l'y faire renoncer. Gabinie lui avoue qu'elle l'aime plus que tout au monde, mais elle reste ferme dans sa foi, qu'elle préfere à la main de son amant et au trône où l'on veut la placer. Le Peuple, le Sénat, excités par la vengeance de Camille, demandent la mort de Gabinie. Dioclétien charge Galérius de la condamner au supplice, ou de renoncer à sa part à l'Empire, et il envoie contre les Chrétiens la légion Thébaine qui est au service de Rome, avec ordre de les massacrer tous. Camille prévient l'arrêt qu'on attend contre sa rivale: elle paye des gens pour l'assassiner, et, allant se repaître de ce meurtre cruel, elle se sent changer, tout à-coup, et devient Chrétienne. La légion Thébaine, toute entiere, suit cet exemple. Séréna et Camille viennent elles-mêmes l'apprendre à Dioclétien, en lui déclarant qu'elles abjurent ses Dieux et qu'elles se livrent à sa vengeance. Dioclétien, abandonné de

tous

tous les siens, renonce enfin à poursuivre les Chrétiens, cede l'Empire en entier à Galérius, et se retire à Salone, lieu de sa naissance.

« Les personnages, les caracteres, les incidens de cette Piece sont réels et n'ont rien de romanesque. Ils y représentent conformément à leurs passions, à leurs intérêts particuliers. Ils y sont peints d'après l'Histoire, sans avoir de ces grands coups de force, familiers aux Sophocles de la France, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Cette Tragédie a des situations touchantes et de véritables beautés. La plus tragique est celle où Galérius doit prononcer l'arrêt de mort de sa maîtresse, ou renoncer à l'Empire et se perdre avec elle. Que de craintes, que d'espoir, que ne fait-il point pour la fléchir! »

Gabinie eut dix représentations de suite dans sa nouveauté; mais elle fut reprise en 1708, et n'en n'eut que trois.

« Lorsque l'Auteur présenta cette Tragédie aux Comédiens, ils la reçurent avec applaudissement, dit l'Éditeur des Œuvres Dramatiques de Brueys. Il fut question de la distribution des rôles. Celui de Séréna avoit été fait pour la Demoiselle Beauval, et lorsque Brueys voulut l'en charger, il reçut un refus sec et obstiné, dont il ne fut pas possible de la faire revenir. Il se ressouvint alors de la distribution du rôle de *L'Important*, (dont nous avons parlé plus haut) qu'il avoit donné à de Villiers, tandis que Beaubourg desiroit de l'avoir, et la Demoiselle Beauval, belle-

mere de Beaubourg, avoit tellement pris part à la querelle de son gendre, que, selon les expressions de Palaprat, dans son Discours sur *L'Important*, *elle porta ce ressentiment jusqu'à refuser un Empire. Mon pauvre ami*, dit-il, *eut beau la prier, à genoux, de vouloir bien être l'épouse de Dioclétien dans sa Tragédie, il ne trouva point de moyen de la fléchir. Elle traita, dans cette occasion, le titre d'Impératrice avec le même mépris que les Romains avoient jadis pour le nom de Roi.* Brueys, obligé de se rendre à l'opiniâtreté de cette Actrice, donna le rôle de Séréna à la Demoiselle Duclos, qui le joua avec les talens et la noblesse qui ont toujours accompagné les graces de sa personne, ainsi l'exécution de la Tragédie en souffrit peu, et elle eut le succès qu'elle mérite. »

« Il y auroit un peu trop de sévérité à placer *Gabinie* dans le rang des plus froides Tragédies, selon le jugement des freres Parfaict dans leur *Histoire du Théatre François.* Cependant, sans entrer dans l'examen de cette Piece, après avoir dit que sa conduite est assez exacte, et que la versification en est coulante, on peut ajouter que cette versification est peu élevée et souvent prosaïque ; que les caracteres des principaux personnages sont mal peints et encore plus mal soutenus, et qu'enfin le prétendu succès de ce Poëme Dramatique, lorsqu'il parut pour la premiere fois au Théatre, est moins dû à l'Auteur qu'à l'art des Acteurs qui rendirent parfaitement quelques scenes pathétiques, non par la façon dont elles sont traitées,

mais par le fonds et l'ordonnance du sujet ; prestige qui cesse à la lecture de cette Tragédie, laquelle se présente alors telle qu'elle est, c'est-à-dire médiocre et peu intéressante. »

Lors de la nouveauté de cette Tragédie, Palaprat fit ces vers, louangeurs pour son ami Brueys, et épigrammatiques pour quelques-uns des détracteurs de l'Auteur de *Gabinie.*

« Peut-on faire une Tragédie,
» Qui, sans aucune exception,
» Soit de tout le monde applaudie ?
» Non, il n'est pas possible, non. —
» Vous vous trompez. On dit que *Gabinie*
» Plaît généralement à tous les Spectateurs. —
» Eh ! non, elle déplaît à deux ou trois Auteurs. »

* L'Avocat Patelin, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue et trois Intermedes, mêlés de déclamation, de chants et de danse ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, sans Prologue et sans Intermedes, le 4 Juin 1706 ; imprimée dans les *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

L'Opiniâtre, Comédie en trois actes, en vers ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 19 Mai 1722 ; imprimée,

à Paris, en 1725, chez Pierre Prault, *in*-12, et, depuis, dans les *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*.

« La Comédie de *L'Opiniâtre*, composée d'abord en cinq actes, puis remise en trois, et ainsi représentée, eut un succès assez favorable, dit l'Éditeur des Œuvres de Brueys et Palaprat, dans des Remarques placées au-devant de cette Piece. On prétendit cependant que l'Auteur n'avoit pas tiré tout le parti qu'il auroit pu du caractere qu'il traitoit et des situations que ce caractere lui pouvoit fournir On remarqua que ses trois principaux traits d'opiniâtreté n'étoient pas assez marqués, ou assez comiques »

Voici le sujet de cette Piece.

Éraste, fils d'un Baron, est accordé avec Dorise, fille d'une Marquise, qui habite une de ses Terres auprès de Toulon, et se croit veuve, parce que le bruit a couru que le Marquis, son époux, avoir été tué dans un combat en Asie. Dorise avoit été précédemment promise, par le Marquis, à Clitandre, qu'elle aime et dont elle est aimée; et elle en avoit reçu une bague, que la Marquise a voulu qu'elle donnât à Éraste Dorise, ne voulant point faire ce sacrifice, mais n'osant désobéir à sa mere, a fait faire une bague semblable et l'a donnée à Éraste, qui, par inadvertance et sans s'en souvenir, l'a cachée dans sa bourse, et soutient opiniâtrement que Dorise la lui a reprise Toinon, suivante de Dorise, a vu mettre la bague dans la bourse,

et contraint Éraste à l'y chercher. Il la trouve ; mais ne se corrige pas pour cela de son opiniâtreté, car perdant, ensuite, une partie d'hombre contre Dorise, il ne veut pas convenir d'avoir perdu, quoiqu'il soit condamné par la Marquise, le Baron et Clitandre, qui ont vu le coup. Cependant, Dorise et Clitandre sont désolés d'être forcés à renoncer l'un à l'autre. Toinon leur conseille de se servir d'un Turc, nommé Ibraïm, nouvellement arrivé dans le village et logé dans l'hôtellerie d'un certain La Ramée, ancien fermier du Marquis ; lequel Ibraïm démentira le bruit de la mort du Marquis, et annoncera son prochain retour : ce qui fera différer, et, peut-être, empêchera le mariage projetté par la Marquise. Ce stratagême réussit d'autant mieux que le Turc prétendu n'est autre que le Marquis lui-même, de retour de son long voyage, pendant lequel il a en effet manqué de périr dans un naufrage. En arrivant dans sa Terre, sous des habits turcs, il ne s'est d'abord fait reconnoître que de La Ramée, de qui il a appris ce qui se passoit dans son Château ; et il se prête volontiers aux vues de sa fille et de Clitandre. Éraste ne veut non-seulement point croire à la nouvelle de l'arrivée prochaine du Marquis ; mais quand celui-ci paroît, sous ses propres habits, que La Ramée a su lui procurer du Château, il soutient que ce ne peut être le Marquis, même après qu'il a été reconnu par la Marquise, par Dorise, Clitandre, le Baron, Toinon, La Ramée ; et par tout le village. Tant d'opiniâtreté suffiroit pour

éloigner le Marquis de l'alliance d'Éraste, quand il n'auroit pas promis de donner sa fille à Clitandre. Cette promesse est réalisée, au grand contentement des deux amans. Le Marquis fait voir un testament, dont il étoit dépositaire, dès avant son départ, et par lequel Clitandre hérite de tous les biens d'un de ses oncles, intime ami du Marquis, et Éraste se retire, sans paroître encore persuadé d'avoir été, contre toute raison, opiniâtrement opposé à l'avis de tout le monde, et même à l'évidence.

« Il y a dans cette Comédie un rôle de complaisant, sous le nom de Damis, qui sert à faire ressortir celui de l'opiniâtre ; mais qui n'est complaisant que pour Éraste, » remarquent fort bien les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, et qui, de plus, n'est d'aucune autre utilité à la Piece.

Le Chevalier de Mouhy dit, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, que, « le tumulte fut si grand à la premiere représentation de cette Piece qu'à peine fut-elle écoutée ; et qu'elle fut cependant jouée huit fois de suite. » Et l'Auteur du *Mercure*, second volume de Mai 1722, nous apprend que « le principal personnage en fut parfaitement joué par Quinault, et que l'intrigue, qui en parut imaginée avec art, fit beaucoup de plaisir. »

Palaprat venoit de mourir, depuis peu, lorsqu'on donna *L'Opiniâtre*, et cette Comédie ayant été annoncée comme étant de l'Auteur du *Grondeur*, un neveu de Palaprat fit insérer au volume suivant du *Mer-*

cure, un fragment de Lettre, adressé à un ami de Province, dans lequel il proposa comme un problême cette question.

« On demande si l'Abbé de Brueys, qui a fait présenter *L'Opiniâtre* aux Comédiens comme de lui, a eu dessein de faire entendre au Public que Palaprat en a partagé le travail, ou s'il veut s'arroger la gloire d'avoir fait seul le *Grondeur* ? »

« On répond à ceux qui soutiennent le premier de ces sentimens, qu'il n'est pas naturel de croire que cet Abbé ait voulu partager avec quelqu'un la réputation qu'il espéroit de cet Ouvrage, puisqu'il n'a pris aucunes mesures pour en partager le bénéfice avec les héritiers de Palaprat; et à ceux qui soutiennent le second sentiment, que ce seroit faire injure à Brueys que de le soupçonner de vouloir flétrir la mémoire de son ancien associé; que la bonté de son cœur lui auroit fait absolument abandonner un tel projet, ou les lumieres de son esprit choisir un tems moins suspect, par exemple, celui où il donna *Les Empiriques*, Palaprat vivant alors auroit repousé vivement la calomnie, ou souscrit modestement à la vérité. Voilà ce qui se dit dans le monde, &c.... »

Brueys répondit, dans le *Mercure* suivant, en s'adressant à un ami de Paris.

« Je ne sais de quoi s'avise l'héritier de notre cher ami. Il est vrai que nous avons été autrefois associés; mais il y a plus de quarante ans que notre société est finie, et, depuis ce tems-là, Palaprat et moi

avons donné des Pieces de Théatre pour notre compte particulier et sans partage, lesquelles nous nous communiquions l'un à l'autre, comme amis qui se consultent; et c'est ainsi que je puis avoir envoyé à Paris, il y a quinze ou seize ans, un canevas de *L'Opiniâtre* en cinq actes, qu'on peut avoir trouvé parmi les papiers de ce cher ami; mais il n'a jamais ni travaillé, ni prétendu, ni pu prétendre aucune part au produit de cette Piece qui, de son vivant, et sans sa participation, a été présentée par vous aux Comédiens. »

« Je ne suis pas moins surpris de ce que cet héritier trouve mauvais qu'on ait annoncé *L'Opiniâtre* de l'Auteur du *Grondeur*. Les Comédiens et tout Paris ne savent-ils pas que j'en suis véritablement le pere, quoique Palaprat l'ait produit dans le monde, l'ait enrichi de ses biens, et m'ait fait l'honneur de l'adopter, ainsi que je le lui écrivis à lui-même, il y a huit à dix ans; ce qu'il ne désavoua point par la réponse qu'il me fit, que j'ai heureusement conservée, et que je fis voir au Duc de Roquelaure, parce qu'il s'étoit élevé chez lui sur ce sujet une querelle de Parnasse, qui fut décidée par-là ? Palaprat lui-même ne laissa-t-il pas annoncer la Tragédie de *Gabinie*, de l'Auteur du *Grondeur*, quoiqu'elle fût imprimée sous mon nom, et dédiée au Comte d'Ayen, devenu Duc de Noailles ? *Les Empiriques* et *Patelin* n'ont-ils pas été annoncés de même du vivant et au su de Palaprat, sans qu'il ait tiré aucune part de ces Pieces, ni qu'il m'ait cherché aucune chicane sur l'annonce ? Que veut

donc dire le ridicule problême de cet héritier? Je ne veux ni partager avec lui le produit d'une Piece qui est de moi seul, ni flétrir la mémoire de mon cher ami, en le privant de la gloire d'avoir quelque part à la production du *Grondeur*. Je veux même, par le respect que j'ai pour sa mémoire, avoir assez de considération pour son neveu, pour ne pas dire tout ce que je pense sur un procédé si extraordinaire, &c.... »

L'Auteur du *Mercure* ajoute à la fin de cette querelle de paternité Littéraire. « Brueys est encore l'Auteur de la Tragédie d'*Asba*, qui doit être représentée cette année. On ne peut trop admirer la fécondité de son génie, qui à quatre-vingt-quatre ans, a la même vivacité, la même solidité, la même netteté et le même feu qu'il avoit dans sa jeunesse. Il n'est pas surprenant qu'un homme dont le mérite se soutient si bien, malgré le poids des années, ne veuille céder, ni partager sa gloire avec personne. »

Asba, Tragédie en cinq actes, en vers, non représentée; imprimée avec un Avertissement de l'Auteur, dans les *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*, et avec des Remarques de l'Éditeur de ces Œuvres.

« J'ai eu dessein, dit Brueys, dans l'Avertissement, de représenter dans ce Poëme la juste punition d'un fameux scélérat, qui après avoir commis mille crimes

et une infinité d'assassinats, porta enfin le poignard dans le sein de son fils unique, sans le connoître; et, s'abandonnant ensuite au désespoir, se livra lui-même à la justice. »

« J'ai tiré ce sujet d'un histoire véritable, dont une piramide, que l'on voit encore dans la ville de Poitiers, consacre la mémoire; mais pour le rendre plus propre au Théatre et conserver à la Tragédie la noblesse et la dignité qui lui conviennent, j'ai feint que ce qui s'est passé réellement dans une ville de ce Royaume, entre des personnes de condition privée, se passe en Tartarie, entre des Rois et des Princes : ainsi les noms des personnages sont de mon invention. L'amour d'Ondate, de Thalmis et de Palmire, le siége de la ville d'Azac, et la bataille qui se donne sous ses murs, sont pareillement des fictions et des épisodes que j'ai liés et intéressés au sujet principal. »

Voici comment Brueys a traité ce sujet.

Asba, Prince Tartare, a été privé du trône de Tartarie, qui lui appartenoit, par son frere puîné, qui, au moment de la mort de leur pere, a trouvé moyen de se faire reconnoître Souverain. Asba, forcé à fuir, a perdu son fils Ondate, qu'il croit au pouvoir de ses ennemis. Mais Ondate est passé en Circassie, où il a rendu de tels services au Souverain de ce Royaume, en commandant ses armées et en formant le Prince Thalmis, son neveu et l'héritier de son sceptre, que ce Roi oublie ce qu'il doit à Thalmis, et nomme pour son successeur cet Ondate, dont

Il ignore la naissance, en ordonnant à la Princesse Palmire, sa fille, de lui donner la main et de régner avec lui. Ondate a pris de l'amour pour Palmire; mais elle aime Thalmis, de qui elle est aimée aussi. Cependant, Asba, privé des États qui devoient lui appartenir, a porté le ravage dans tous les lieux où il a passé. Il est en guerre avec les Circassiens; et, dans une escarmourche, il a fait enlever Palmire, qu'il sait être promise à leur Général Ondate. Il apprend ensuite que cet Ondate est son fils, et Thalmis, qui commande en chef, lui fait proposer de le lui rendre, avec la paix, s'il veut lui renvoyer Palmire. Asba fait arrêter l'Ambassadeur chargé de cette négociation. Cependant, la nouvelle de la mort du Roi de Circassie est apportée à Palmire et à Thalmis. Les dernieres volontés de ce Roi ont toujours été qu'Ondate lui succédât et épousât Palmire, parce qu'il est mort sans savoir qu'il fût le fils d'Asba; mais les États assemblés et qui en sont instruits, donnent le trône et la Princesse à Thalmis. Les deux partis combattent sous les murs d'Azac, ville de la petite Tartarie, et qu'a choisie Asba pour sa résidence. Asba menace les jours de Palmire, qui est restée en sa puissance, si Thalmis ne fait cesser le carnage; mais Ondate est fait prisonnier, et Thalmis a le même sujet de crainte à offrir à Asba pour les jours de son fils que celui qu'il en reçoit pour ceux de la Princesse qu'il aime. On propose une trêve de trois jours, pour convenir du parti que l'on prendra, de part et d'autre. Thalmis et

Asba l'acceptent. Ce dernier fait plus ; il rend Palmire au rival de son fils. Thalmis, qui ne sait pas encore s'il est aimé de la Princesse, promet de la laisser libre de son choix entre Ondate et lui. Mais le perfide Asba, au moment de la trêve, offre d'assurer à Ondate Palmire et le trône de Circassie, médite la perte de Thalmis, et veut l'immoler lui-même. Dans ce dessein, il s'introduit, en secret, chez la Princesse, y attend Thalmis, et, trompé par l'obscurité, il enfonce un poignard dans le sein d'Ondate qu'il prend pour son rival. Éclairé bientôt par son fils même, sur son parricide, il se donne la mort, et le nouveau Roi de Circassie emmêne Palmire partager son trône avec lui.

« Brueys composa cette Tragédie à Montpellier, où il avoit fixé son séjour, depuis l'année 1720, dit l'Éditeur de ses Œuvres, réunies à celles de Palaprat, dans les Remarques placées au-devant de cette Piece. En 1722 son âge ne lui permettant pas d'entreprendre le voyage de Languedoc à Paris, il envoya cette Tragédie à un de ses amis, pour la présenter aux Comédiens, qui la reçurent, à condition de faire quelques changemens dans la conduite et de retoucher la versification. La Piece fut renvoyée à Brueys, qui sentît la justice des observations que l'on avoit faites, et la nécessité des corrections qu'il convenoit de faire. Il y travailla aussitôt. L'âge n'avoit point refroidi son génie. Il connoissoit le Théatre, et son goût naturel le portoit par préférence, et, pour ainsi dire, malgré lui, à ce genre de travail; ainsi il n'eût pas de peine à corriger les défauts

qu'il

qu'il reconnut lui-même dans le plan, et il l'a mise dans l'état ou l'on la voit imprimée aujourd'hui. Il se préparoit à jeter plus de noblesse dans la versification lorsque la mort l'enleva, et l'empêcha de donner la derniere main à cet ouvrage. L'estime que la famille de Brueys a pour sa mémoire lui a fait desirer que cette Piece fut représentée, et les Comédiens l'ont jugée capable de plaire au public. On se flatte qu'il y trouvera une action soutenue, des incidens naissans naturellement du sujet, l'intérêt suspendu jusqu'à la fin, et un dénouement, qui, sans être précipité, surprend et satisfait le Spectateur, par la mort de celui qui, jusqu'à ce moment, a été l'objet de son attention et de sa haine. »

« A l'égard de la versification, on pourroit la justifier par l'exemple de plusieurs ouvrages, qui, dans le cas où elle est, n'ont pas laissé de plaire au public ; mais on sait que ces exemples ne sont point des regles pour lui. »

Malgré tous ces éloges, et même malgré l'acceptation des Comédiens, depuis plus de soixante ans, ils n'ont pas encore été tentés de jouer cette Tragédie. Il y a beaucoup d'apparence actuellement qu'elle n'aura jamais les honneurs de la représentation.

Lisimacus, Tragédie en cinq actes, en vers, non représentée ; imprimée, avec une Préface de l'Auteur, dans les *Œuvres réunies de Brueys et*

Palaprat, et avec des Remarques de l'Éditeur de ces Œuvres.

« Le sujet de cette Tragédie est tiré de Justin, de Pline et de Sénéque, dit Brueys dans sa Préface. On y expose la constance de Lisimacus, qui, malgré les promesses et les menaces d'Alexandre le Grand, refuse de lui rendre les honneurs divins et surmonte tous les périls où l'on l'expose; ce qui oblige Alexandre à revenir de cet entêtement, et l'engage à combler Lisimacus de ses bienfaits. »

« Arsinoé, (Princesse d'Epire) femme de Lisimacus, lui est ici donnée pour maîtresse, (et est aussi aimée d'Alexandre.) Ptolomée, (l'un des principaux chefs de l'armée d'Alexandre, ainsi que Lisimacus,) frere de cette Princesse et ami de Lisimacus, s'intéresse pour eux; et Cléon, l'un des flatteurs de la cour d'Alexandre, et à qui il avoit conseillé de se faire adorer, veut perdre Lisimacus, afin de se défaire d'un concurrent en faveur. Ainsi la constance de Lisimacus, l'entêtement d'Alexandre, l'impiété et la fureur de Cléon, l'amitié de Ptolomée, l'amour et les larmes d'Arsinoé produisent les passions qui animent l'action théatrale. »

« On a mis la scene au pied de ce rocher affreux, (d'Aorne, au bord de l'Indus) qui, selon Quinte-Curce, arrêta pendant treize jours l'armée d'Alexandre, lorsqu'il vouloit entrer dans les Indes; et cela pour deux raisons : la premiere, parce que ce fut précisément là qu'il voulut passer pour fils de Jupiter et se

faire adorer; la seconde, parce que ce lieu et l'action qui s'y passe fournissent et des incidens intéressés au sujet principal et des épisodes propres au Poëme Dramatique. Le sujet principal qu'on y traite est très-convenable au tems et au goût d'aujourd'hui. On y voit un héros qui, tout payen qu'il est, ne laisse pas de fournir un bel exemple de vertu et de piété, et de donner de secrettes leçons aux libertins et aux simples.... Si dans cette Tragédie Lisimacus surpasse Alexandre en vertu, c'est seulement en piété envers les Dieux, et cela ne choque nullement l'idée qu'on a d'Alexandre, parce que ce sont deux choses très-différentes, et qu'il y a des héros de plus d'un caractere ... Alexandre tient dans cette Piece le premier rang pour la valeur Il le garde jusqu'à la fin par ses actions et par ses sentimens; et l'on s'est si fort attaché à conserver l'idée qu'on a de lui à cet égard que s'il paroît avec l'entêtement de vouloir être adoré, on voit d'abord qu'il n'y est tombé que par un excès d'élévation où sa valeur l'a porté.... Pour ménager même sa gloire, on donne à la foiblesse qu'il a eue des raisons tirées de l'histoire. Les flatteurs de sa cour le lui ont inspiré; sa mere Olympie avoit dit en accouchant de lui qu'il étoit fils de Jupiter, et l'oracle de Jupiter Ammon l'a déclaré. Il n'a pourtant pas la foiblesse de le croire; mais, à l'imitation de tous les vainqueurs d'Orient, il veut se prévaloir de ce bruit, pour régir en paix l'univers, qu'il a presque vaincu. Il ne prétend pas même s'exempter par là des travaux et des

périls de la guerre. On voit enfin que si Lisimacus par sa constance fait revenir Alexandre de son entêtement, ce n'est pas proprement à Lisimacus qu'il céde, mais aux Dieux. En un mot, Alexandre a eu la foiblesse de vouloir être adoré; c'est un fait d'histoire constant et qui ne surprend personne, parce que ce fait est connu de tous ceux qui ont oui parler de ce héros.... »

Brueys prévient encore dans cette préface l'objection qu'on peut lui faire d'avoir donné à son Lisimacus, un caractere aussi grand que celui d'Alexandre, dans le moment où il les met tous les deux en scene, en s'autorisant d'un précepte d'Horace et d'un de Saint-Évremont, et, sur-tout, de l'exemple de Racine, à qui l'on a fait le même reproche, à l'égard du personnage de Porus, dans sa Tragédie d'*Alexandre*; et quand à la foiblesse momentannée de ce héros, si différent du reste de sa vie, Brueys cite le Néron de la Tragédie de *Britannicus*, ressemblant si peu dans sa jeunesse, où Racine la peint, au Néron plus âgé, dont la mémoire est devenue si odieuse.

Ce que nous venons de rapporter de la Préface de cette Tragédie de *Lisimacus*, en fait assez connoître le plan pour que nous soyions dispensés de le détailler davantage. Nous dirons seulement qu'outre que Lisimacus refuse l'encens à Alexandre, il envoie du poison au vieillard Calisthène, son ami, afin de le soustraire au supplice infâme qui lui est préparé pour la même offense; qu'il se bat contre Cléon, et le tue, pour se venger des calomnies dont ce lâche

Courtisan a cherché à le noircir auprès d'Alexandre; que ce Prince, outré de tant d'audace, ordonne la punition exemplaire de Lisimacus; mais qu'ensuite, craignant que l'armée qui chérit ce chef, par la valeur duquel elle vient encore de remporter une victoire signalée, ne s'oppose à sa mort, il décide qu'on l'expose, en secret, à la fureur d'un lion; que Lisimacus terrasse le premier qu'on lâche contre lui, tout formidable qu'il est; qu'une lionne, lâchée ensuite, recule d'horreur à la vue du lion abbattu, et refuse de combattre; qu'Alexandre averti de ce double prodige et le regardant comme un avis des Dieux, renonce enfin aux honneurs qui ne sont dus qu'à eux seuls; qu'il pardonne à Lisimacus le refus qu'il a fait de les lui décerner, le nomme Roi de Pont et des peuples de Thrace, que lui-même lui avoit soumis, et qu'il lui fait encore le sacrifice de son amour pour Arsinoé, en lui permettant de l'épouser.

« Quoique Brueys eût composé la Tragédie de *Lisimacus* peu de tems après celle de *Gabinie*, et peu avant celle d'*Asba*, il n'a cependant jamais témoigné avoir dessein de la faire représenter, dit l'Éditeur de ses Œuvres réunies à celles de Palaprat, dans les Remarques qui précedent cette Piece. Soit qu'il n'en fût pas assez content, soit que, suivant le précepte d'Horace, il eût voulu, pour ainsi dire, l'oublier, afin d'être plus en état par la suite d'en découvrir les défauts, il n'en avoit fait aucune destination, et il l'avoit même mise à part, avec plusieurs autres Ouvra-

ges que l'on a trouvés après sa mort, et auxquels il n'avoit pu mettre la derniere main. Il y a tout lieu de présumer qu'à l'égard de *Lisimacus*, Brueys, épris de son sujet, des situations et des personnages, a moins pensé à former un plan régulier qu'à rendre et à soutenir ses caracteres. Les personnages d'Alexandre et de Lisimacus l'ont ébloui sur tout le reste. Il n'a pensé qu'à les faire parler; et lorsque sa Piece a été finie, tems auquel peut-être il a commencé à la faire connoître l'âge qu'il avoit ne lui permettoit plus de perdre le fruit d'un long travail, en composant un nouveau plan, et, par conséquent, une nouvelle Piece. Ses amis, par cette même raison, et dans la crainte de lui ôter la seule satisfaction qu'il avoit alors, ont pu louer et approuver son Ouvrage, en lui conseillant seulement, pour occuper sa vieillesse, d'en travailler les détails et la versification. Mais si cette Tragédie n'est pas en état de soutenir la représentation, la lecture, du moins, en fera connoître les beautés. On verra qu'en conservant à Alexandre son caractere fier et ambitieux, il en a écarté la dureté et l'inhumanité, en rejettant sur les pernicieux conseils d'un Courtisan en faveur ce qui empêcheroit ce héros d'être vraiement grand. On sentira que la foiblesse qu'il a d'être adoré est, pour ainsi dire, si bien fondée qu'il devient presqu'excusable de se livrer à cette manie. On le plaint d'y être entraîné, comme malgré lui, et l'on ressent une double satisfaction de le voir à la fin revenir de son erreur. On verra Lisimacus soutenir avec fermeté le

culte des Dieux, mais sans petitesse, sans fanatisme, et sans cesser d'avoir pour son Roi le respect et l'obéissance que rien ne doit altérer dans le cœur d'un sujet fidele; et sa constance, que son Prince couronne d'une façon si glorieuse à l'un et à l'autre, est, comme dit Brueys, dans sa Préface, une leçon pour les libertins et pour les prétendus esprits forts. »

Il y a une autre Tragédie du même titre, Ouvrage posthume de M. de Caux, qui fut achevée par son fils, donnée au Théatre François, le 11 Décembre 1737, et imprimée à Paris, l'année suivante, *in*-12. Elle n'eut que quatre représentations, sans succès; et, quoique le principal personnage soit le même que dans celle de Brueys, il est pris dans un autre moment, et le sujet en est tout-à-fait différent. Le Pere La Rue a fait aussi une Tragédie Latine et une Françoise, sous ce même titre. Elles furent jouées dans des Colléges, et n'ont point été imprimées. Nous ne savons pas si elles sont sur le même sujet que celle de Brueys, ou que celle de M. de Caux.

Les Quiproquo, Comédie en un acte, en prose, non représentée; imprimée dans les *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*, avec un Avertissement de l'Éditeur de ces Œuvres.

« Cette Piece n'est pas du ton des autres Comédies du même Auteur qui la précedent, dit l'Éditeur, dans l'Avertissement. Le fonds du comique de celle-ci est bien moins noble et les expressions bien plus dans le genre de la Farce : aussi ne la donne-t-on que sur

ce pied-là ; et, vraisemblablement, Brueys n'avoit pas eu d'autre intention en la composant. Il avoit imaginé ces *Quiproquo* sur une aventure, à-peu-près, pareille, arrivée dans sa Province. »

Voici le sujet de cette Comédie.

« Un certain Éraste, qui a fait autrefois une promesse de mariage à une Présidente de Balivaux, est devenu amoureux de la fille de son hôtellier, Du Manoir, tenant l'hôtellerie du grand Turc, dans un fauxbourg d'Orléans. Mariamne, fille de Du Manoir, partage la tendresse d'Éraste ; mais le pere l'a promise au Baron de la Jobliniere, Gentilhomme de Beauce. La Présidente, logée près du grand Turc, apprend l'infidélité d'Éraste. Elle prend des habits d'homme, et va le trouver pour lui en demander raison. Elle se fait accompagner par des gens, couverts de manteaux gris, auxquels elle ordonne de l'enlever, et de l'emmener chez elle. De son côté, Éraste pour s'opposer au mariage du Baron, engage Mariamne à se laisser enlever, lui fait endosser un de ses habits, et charge des gens, couverts de manteaux rouges, de l'accompagner dans une voiture qu'il a fait disposer à ce dessein. Dans l'obscurité, les gens de la Présidente s'emparent de Mariamne, qu'ils prennent pour Eraste, et ceux d'Éraste enlevent la Présidente qu'ils croient être Mariamne. Mariamne, enfermée chez la Présidente, et celle-ci conduite à la voiture d'Éraste, font des cris affreux, qui attirent au secours un Commissaire, des Commis aux aides et les domestiques de l'hôtellerie. Tout se vérifie et s'éclaircit. Le Baron renonce,

sans peine, à une fille qui se laissoit enlever par un autre que lui. La Présidente, voulant produire la promesse de mariage d'Éraste, ne trouve dans le paquet qu'elle croyoit la renfermer, qu'une chanson contre le mariage, et qu'il a eu l'adresse d'y faire substituer, en la lui envoyant par son valet Lavigne. Elle se retire furieuse, et Du Manoir unit Mariamne à Éraste.

Les Embarras du derriere du Théatre, Comédie en un acte, en prose, non représentée; imprimée dans les *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat.*

L'Éditeur de ces Œuvres Dramatiques dit, dans l'Avertissement qu'il a placé au-devant des *Quiproquo*, pour servir à cette Comédie et à celle des *Embarras du derriere du Théatre*, que cette derniere n'est qu'une idée de Piece, ou un nombre de scenes détachées qu'il a rassemblées sous un même titre, et dont il avoit eu dessein de faire quelque chose de mieux. »

Voici quel en est le sujet.

La scene se passe derriere le Théatre de la Comédie de Lyon. Une Madame Luce, veuve d'un Échevin, et qui a la manie de faire de mauvaises Pieces de Théatre, avec un Poëte ridicule, nommé Ménandre, en a lu une aux Comédiens, qui l'ont refusée; comme remplie d'inconvenances. Elle a un fils, qui à une autre manie, c'est celle de se faire passer pour un Baron. Malgré cela, il aime une Comédienne, nommée Mademoiselle Beauregard, qu'il veut épou-

ser, et avec laquelle il veut jouer la Comédie. Madame Luce avoit consenti à ce mariage; mais le refus de sa Piece l'indispose tellement contre les Comédiens, qu'elle cherche Mademoiselle Beauregard pour lui signifier qu'elle ne sera pas sa bru. On joue la Tragédie de *Bérénice*, et les Comédiens se chamaillent sur la distribution des rôles, qui ne conviennent point à ceux qui en ont été chargés par le Directeur de la Troupe, et auxquels le Public l'a manifesté, dès qu'ils ont paru devant lui. Le derriere du Théatre est occupé par tous ces Acteurs et Actrices, qui repassent à haute voix ces rôles, et quelques autres de différentes Pieces; par le Poëte M. Ménandre, qui compose, tout haut aussi, des vers d'une Comédie nouvelle; par Madame Luce et sa servante, Marotte; par le prétendu Baron, et un autre fat, de ses amis, qui se fait appeller Marquis, quoiqu'il ne soit qu'un simple Bourgeois; lesquels débitent des fadeurs aux Actrices et des fadaises aux Acteurs. Mademoiselle Beauregard, qui doit jouer Bérénice, n'ose sortir de sa loge, dans la crainte d'être querellée par Madame Luce, et le moment de son entrée en scene est près d'arriver. On est obligé de prendre la médiation de Marotte, entre Madame Luce et les Comédiens, et de promettre de jouer la Piece refusée pour calmer les esprits, et Madame Luce consent, de nouveau, au mariage de son fils avec Mademoiselle Beauregard, qui, en attendant, va, sous le nom de Bérénice, se faire renvoyer de Rome par l'Empereur Titus, auquel les Romains ne permettent pas de l'épouser.

L'AVOCAT
PATELIN,
COMÉDIE

COMPOSÉE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Avec un Prologue et trois Intermedes, mêlés de déclamation, de chants et de danses,

PAR BRUEYS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

PRÉFACE.

J'ai tiré le sujet de cette Comédie d'une ancienne Piece comique, intitulé, *Les tromperies, finesses, et subtilités de Maître Pierre Patelin, Avocat à Paris*; imprimée à Rouen, chez Jacques Cailloué, en 1656, sur la copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette Piece Pasquier dans ses *Recherches sur la France*, chapître 55, livre 7. « Ne vous souvient-il point de la réponse que fit » Virgile à ceux qui lui impropéroient l'étude » qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand » il leur dit qu'en ce faisant il avoit appris à » tirer l'or d'un fumier? Le semblable m'est arrivé n'agueres aux champs, où étant, destitué » de compagnie, j'ai trouvé, sans y penser, la » Farce de *Maître Pierre Patelin*, que je lus et » relus avec tel contentement, que j'oppose » maintenant cet échantillon à toutes les Comé» dies Grecques, Latines et Italiennes. » Puis

après avoir donné le sujet de cette Piece, et en avoir rapporté quelques-uns des meilleurs endroits, il continue ainsi : « Ne pensez pas que, » par une opinion particuliere, je sois le seul auquel ait plu ce petit Ouvrage ; car, au contraire, nos ancêtres trouverent ce Maître Pierre » Patelin avoir si bien représenté le personnage, » pour lequel il étoit introduit, qu'ils mirent en » usage ce mot *Patelin*, pour signifier celui qui » par beaux semblans enjauloit, et de lui firent » uns *Patelineur* et *Patelinage* pour même sujet. » Et quand il advient qu'en communs devis, » quelqu'un extravage de son premier propos, » celui qui le veut remettre sur ces premieres brisées, lui dit : *Revenez à vos moutons*, et autres » proverbes que nous avons puisés de la fontaine » de Patelin. »

« Davantage (dit-il dans le même chapitre), » je recueille quelques anciennetés, qui ne doivent pas être négligées ; car quand vous voyez » le Drapier vendre ses six aunes de drap neuf » francs, et qu'à l'instant même il dit que ce » sont six écus, il faut nécessairement conclure, » qu'en ce tems-là, l'écu ne valoit que trente sols.

» Mais comme accorderons-nous les passages, en
» ce que, en tous les endroits où il est parlé du
» prix de chaque aune, il n'est parlé que de
» vingt-quatre sols; ce qui n'est pas somme suffi-
» sante pour faire revenir les six aunes à neuf
» francs, ains à sept livres quatre sols seulement?
» C'est encore une autre ancienneté digne d'être
» considérée, qui nous enseigne qu'en la ville
» de Paris, où cette Farce fut faite, et, par
» aventure, représentée sur l'échaffault, quand
» on parloit du sol simplement, on l'entendoit
» *parisi*, quinze deniers tournois, (car ainsi
» étoit-il de notre ville de Paris) et à tant que les
» vingt-quatre sols faisoient les trente sols tour-
» nois. »

L'estime que Pasquier fait de cette Comédie, est ce qui me l'a fait faire, ou pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler, et mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne suis pas cependant tout-à-fait de l'avis de Pasquier; mais il est vrai que cette Piece est un fumier, dont on peut tirer de l'or. Je ne sais pas si je l'ai fait; mais je sais bien que je me suis extrêmement diverti en y travaillant. J'en ai conservé autant que j'ai pu les

jeux de Théatre que j'y ai trouvés, en les intéressant dans une seule action, qu'il m'a fallu inventer, afin de garder, à-peu-près, les regles qu'on observe aujourd'hui, et qu'on ne connoissoit gueres en France au tems où cette Piece fut faite; ce qui m'a obligé à y ajouter les personnages de Valere, d'Henriette, et de Colette, et à en changer entierement l'économie et le dénouement.

Cette Comédie avoit été faite en l'année 1700, pour être représentée devant le Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour, dans l'appartement de Madame de Maintenon; mais la guerre qui survint à l'occasion de la mort du Roi d'Espagne, en empêcha l'exécution, et six ans après elle fut jouée sur le Théatre François, sans Prologue et sans Intermedes, par les soins de Palaprat, comme les autres Pieces de Théatre que j'avois composées en différens tems.

SUJET
DE L'AVOCAT PATELIN.

DANS le Prologue, Mercure rassemble Apollon, Vulcain, Pluton, Minos, la Muse Thalie, les trois Graces et un chœur d'autres Divinités des Cieux et de la Terre, pour représenter devant Jupiter la Comédie de *L'Avocat Patelin*, et divertir par cette Piece le souverain des Dieux. Les trois Intermedes sont consacrés à la suite de cette allégorie, qui n'est autre chose qu'un éloge prolongé de Louis XIV.

Patelin, Avocat, retiré, avec sa femme et sa fille, dans un village des environs de Paris, voudroit marier cette fille, nommée Henriette; mais il fait si peu d'affaires et gagne si peu, qu'il est très-pauvre et paroît toujours vêtu de haillons, ce qui éloigne tous ceux qui pourroient avoir dessein d'épouser Henriette. Madame Patelin lui en fait sans cesse le reproche, et il se déter-

mine enfin à se procurer un habit, de quelque maniere que ce soit, pourvu qu'il ne lui coûte rien, puisqu'il n'a pas de quoi le payer. Il a pour voisin un Marchand Drapier, nommé M. Guillaume : il l'aborde, à la chûte du jour, le complimente sur tout ce qui peut l'intéresser, et, sur-tout, sur la beauté d'un drap maron, dont il voit un reste de piece étalé à la porte de la boutique. Il lui fait un conte d'une prétendue dette de feu son pere, qu'il veut acquitter envers lui, et parvient à se faire confier le drap qu'il faut pour l'habiller, en promettant d'en donner le prix le lendemain, avec celui de la dette supposée, et en invitant M. Guillaume à manger chez lui sa part d'une oie, envoyée par un de ses cliens. M. Guillaume, le lendemain matin, ne voyant point arriver l'argent, va chez Patelin, qui contrefait le malade, et bat la campagne, sans répondre à aucune des questions relatives au drap, à la dette et à l'invitation du dîner. M. Guillaume est furieux. Mais il a intenté un procès criminel au berger Agnelet, qui garde les moutons dont la laine sert à faire ses draps, et qu'il accuse de les tuer, sous prétexte qu'ils sont malades, tandis qu'il les vend à un bou-

cher, d'accord avec Valere, fils de M. Guillaume, et avec lequel Valere, Agnelet partage le prix de la vente, pour subvenir à la dépense de ce fils de l'avare Drapier. Agnelet s'adresse à Patelin, afin qu'il le défende, devant le Juge du lieu, contre M. Guillaume, qui l'a battu et veut encore le faire punir. Patelin engage le berger à jouer l'insensé, par la suite des coups qu'il a reçus à la tête, et conclut en des dommages et intérêts contre le maître, pour prétendus frais de trépan et de guérison. Mais Valere est amoureux d'Henriette, et M. Guillaume ne veut pas qu'il l'épouse, parce que son pere est trop pauvre et qu'il lui en veut de lui avoir dérobé son drap. Il le reconnoît même à l'audience du Juge Bartolin, et mêle la plainte de son vol de drap à celle du vol de moutons du berger. Cependant, Colette, servante de Patelin et fiancée avec Agnelet, imagine de faire passer celui-ci pour mort, dans l'opération du trépan, et menace de poursuivre M. Guillaume, comme ayant tué son fiancé, à moins qu'il ne veuille bien consentir au mariage de Valere avec Henriette. Le Juge conseille ce parti au Drapier, qui n'a pas plutôt signé

le contrat qu'Agnelet reparoît, en bonne santé, pour épouser Colette; et M. Guillaume en est pour son drap, qui sert de présent de noces; pour la prétendue dette contractée envers son pere par celui de Patelin, et pour ses moutons, dans le vol desquels Valere lui avoue avoir été de moitié. La Piece finit par ſe double mariage d'Henriette et de Valere, de Colette et d'Agnelet.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
L'AVOCAT PATELIN.

« PAR les remarques de Pasquier, que Brueys a insérées dans sa Préface, on peut conclure que la Farce originale de *Pierre Patelin*, Avocat, a été faite, à Paris, vers l'an 1740, puisque Le Blanc, dans son *Traité des Monnoies*, observe que les écus d'or vieux, ou à la couronne, hausserent de prix en 1473, et furent mis à trente sols, dit l'Éditeur des *Œuvres réunies de Brueys et Palaprat*, dans les Remarques historiques qu'il a placées au-devant de cette Comédie. »

« Cette Farce fut imprimée, pour la premiere fois, à Paris, chez Simon Vostre, *in*-8°., sans date. Peu de tems après, il en parut une traduction latine, faite par Reuchlin, sous le nom d'*Alexander connibertus*. Comme cette édition

étoit pleine de fautes, le neveu du Traducteur en publia une seconde gothique, en petit *in*-12, sur vélin, imprimée chez Guillaume Eustache, avec Privilége de Louis XII, daté du 6 Septembre 1512. Simon Colinet la réimprima, *in*-8°., en 1543 (Voyez les notes de Duchat sur Rabelais, livre premier, chapître 20); et en 1723, Urbain Coustelier en donna une édition exacte et faite avec soin, à laquelle il joignit *Le Testament de Patelin*.... &c. »

« Les différentes éditions ou traductions qu'on a faites du Patelin peuvent faire présumer avec raison qu'il a eu un grand succès dans son origine, et qu'il a conservé long-tems l'estime qu'il s'étoit acquise. En effet, on trouve dans cette Comédie le simple, le naturel et le comique, né du fonds de l'action, ou de la situation, et non du mot; il ne paroît pas que l'original ait dégénéré dans la copie de Brueys, si cependant l'on peut appeler copie un Ouvrage dont le fonds, à la vérité, n'appartient pas à son Auteur; mais que néanmoins cet Auteur a su travailler avec tant d'art, soit dans la conduite, soit dans les détails, qu'il lui a donné l'air d'originalité

ginalité et la grace de la nouveauté. Brueys a conservé de l'ancien Patelin les principales scenes de l'Avocat et de M. Guillaume, le personnage de la femme de Patelin et celui d'Agnelet, parce que ce sont des scenes et des personnages pris dans la nature, et qui ne peuvent jamais rien perdre de leur mérite. Quant au fonds, comme la nature ne change point, ses vrais mouvemens ne cessent point d'être les mêmes ; et quelques anciens qu'ils soient, ils sont toujours bons à présenter aux hommes : ainsi ce n'est plus pour celui qui se charge de les remettre au jour qu'une affaire de style ; mais qui cependant ne diminue rien du génie qu'il faut avoir pour réussir dans ce genre d'Ouvrage. »

« Personne, je crois, ne fera le reproche à Moliere d'avoir emprunté de Plaute le sujet d'*Amphitrion*, celui du *Festin de Pierre*, de Caldéron, et d'avoir pris dans les anciennes Farces Italiennes une partie de ses sujets et de ses scenes comiques. Dès que l'on conviendra qu'il est devenu original dans la façon dont il a traité ce qu'il a emprunté d'autrui, on ne pourra lui refuser la justice et les louanges qu'il mérite.

Qu'importe, après tout, que ce qu'on nous présente sur le Théatre soit original ou non, pourvu qu'il en ait le caractere ? et ne vaudroit-il pas mieux reprendre de bons sujets, oubliés depuis un ou deux siecles, que d'en imaginer de nouveaux, en courant le risque de la réussite ? Il est vrai que ces anciens sujets ne demandent ni saillies d'esprit, ni bons mots, ni équivoques ; mais y auroit-il grand mal de ramener sur le Théatre la franchise et le naturel de Guillaume, de Chrisalde, et le beau simple d'Harpagon, d'Arnolphe et de Sganarelle. On objectera peut-être que le fonds de ces anciennes Pieces n'est pas noble, et souvent même dans le bas ; mais il est aisé de répondre à cela que si ce même fonds produit des situations vraies, naturelles et comiques, il n'est pas difficile de l'anoblir, et de le rendre convenable aux mœurs du tems où l'on écrit. D'ailleurs, une action théatrale ne doit-elle se passer qu'entre des petits-maîtres, des financiers, ou des coquettes du grand monde ? et ne peut-on, à l'exemple de Moliere, mettre sur la scene les bourgeois et les gens du tiers état ? Ils ont leurs ridicules aussi-bien que les

Marquis et les femmes du bel air ; mais avec cette différence, que les ridicules des bourgeois sont vrais et dans la nature, et que ceux des petits-maîtres ne sont, en quelque façon, que des contorsions ou des affetteries. Le succès qu'a eu le *Patelin* moderne, et le plaisir qu'il fait encore aujourd'hui dans ses représentations, est une preuve que l'action bourgeoise seroit susceptible, sur le Théatre, d'autant, ou peut-être de plus de comique que l'action noble, si depuis trente ans les mœurs n'avoient pas changé, et si le bourgeois, qui rougit aujourd'hui de l'être, n'avoit adopté les façons de penser et d'agir des gens de qualité, et n'avoit mis le naturel et la simplicité des mœurs de nos peres au rang de leurs pourpoints et de leurs ringraves. »

Quelques recherches qui aient été faites jusqu'à présent pour découvrir quel a été l'Auteur de la Farce de *Pierre Patelin*, elles ont encore été toutes infructuenses, et l'on n'a fait sur cet objet que des conjectures, peu vraisemblables.

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres*, dit que « Pierre Blanchet, né à Poitiers, en 1459, qui composa des Satyres et des Farces,

et mourut en 1519, pourroit bien être l'Auteur de la Farce de *Patelin.* »

« Les fourberies de cet homme, nommé Patelin, étoient si publiques, du tems de Pierre Blanchet, qu'on ne fit aucune difficulté de le laisser jouer sur le Théatre, sans aucun déguisement, » ajoute Beauchamps.

Les Auteurs de l'*Histoire universelle des Théatres* rapportent cette assertion de Beauchamps, en la présentant dans un sens différent de celui que Beauchamps lui donne. Ils disent que *Beauchamps prétend que Pierre Blanchet se nommoit Patelin, et qu'il pourroit bien être l'Auteur de la Farce dont il étoit lui-même le principal personnage.* Il y a sûrement-là une faute d'impression. Quoi qu'il en soit, ces Auteurs réfutent l'assertion de Beauchamps, et ajoutent que « la Farce de *Patelin* devoit être connue du tems de Saint-Louis, (c'est-à-dire, à-peu-près, deux siecles plus tôt) et que Blanchet seroit, tout au plus, l'Auteur d'une *Traduction* qui en fut faite, en vers, à la fin du quinzieme siecle. » Apparemment la Traduction latine, attribué à Reuchlin.

Quant à la Farce intitulée *Le Testament de Pate-*

lin, elle paroît être, à-peu-près, du même tems ; mais quoiqu'elle soit la suite de la premiere, elle lui est si inférieure, pour le fonds et pour le style, que l'on ne peut croire que le même Auteur, quel qu'il fût, ait composé ces deux Ouvrages si différens.

« De tous les Ouvrages de Théatre faits avant le regne de François premier, celui qui, sans contredit eut le plus grand succès, fut la Farce de *Maître Pierre Patelin*, dit l'Abbé de la Porte dans ses *Anecdotes Dramatiques*. Elle fut reçue avec des applaudissemens incroyables, et plus de cent ans après on y battoit encore des mains. Pasquier ne craint point d'avancer que cette Piece seule *fait contre quatre aux meilleures Comédies Grecques, Latines et Italiennes*. C'est beaucoup dire ; mais on ne peut disconvenir que, si on la regarde non point comme une Comédie réguliere, mais comme une simple Farce, ainsi que son titre le porte, elle ne soit admirable pour le tems où elle a été faite. Le but de l'Auteur étoit d'exprimer par une action le sens de ce proverbe : *A trompeur, trompeur et demi.* »

« Cette Piece a été heureusement ressuscitée de nos jours, et reçoit autant d'applaudissemens

qu'elle en a eu anciennement.... Cependant, telle que l'a donnée l'Abbé de Brueys, elle fut sifflée à la premiere représentation, et ce fut un hasard qui fit remettre cette Farce naïve et charmante au Théatre, et qui l'y a fait rester. Boindin, qui se piquoit toujours d'avoir un sentiment opposé à celui du Public, trouva *L'Avocat Patelin* excellent, par la raison que le Parterre l'avoit trouvé mauvais; et il eut raison cette fois. Ce fut cet homme singulier, qui, quelque tems après la chûte de cette Piece, engagea les Comédiens à en donner une seconde représentation, un jour que la Duchesse d'Orléans; mere du Régent, avoit fait retenir deux loges à la Comédie pour elle et pour les Dames de sa Cour. Cette Princesse avoit un goût naturel et une franchise allemande, et elle rit beaucoup et s'amusa fort de cette Comédie, qui fut, en même-tems, applaudie du reste de la salle, avec fureur, et que nous voyons tous les jours avec plaisir. » *Ibidem*.

Les freres Parfaict ne sont pas tout-à-fait d'accord avec l'Abbé de la Porte sur le premier succès de cette Piece. Ils disent, dans leur *Histoire du Théatre François*, que « la Comédie de *L'Avocat Patelin* eut sept représentations de

suite, dans sa nouveauté; mais qu'elle ne rapporta à l'Auteur que soixante-quinze livres, sept sols, parce qu'elle tomba dans les regles à la cinquieme, et que les Comédiens la jouerent encore deux fois, sur leur compte. »

Voici le jugement que portent de cette Piece les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Le dialogue du premier acte, qui doit servir de modele dans ce genre, appartient au nouvel Auteur. La scene du plaidoyer, presque tirée mot à mot de l'original, est une des plus divertissantes qui soient au Théatre. Le dénouement est un peu froid; mais, en général, cette Piece offre de la simplicité, du naturel et un fonds de comique, d'autant meilleur qu'il naît de la situation même de la chose, et non du mot. »

L'Auteur du *Mercure*, 25 Février 1779, dit que « Brueys a rajeuni l'ancienne Piece des *tromperies*, *finesses et subtilités de Maître Pierre Patelin*; de maniere qu'il se l'est appropriée, sans changer presque rien au fonds de l'original; que *L'Avocat Patelin* est la meilleure de toutes les Farces que nous ayions au Théatre, comme elle est la plus ancienne, et qu'elle renferme plu-

sieurs scenes d'un comique très-vrai et très-gai, qui excitent toujours un rire universel. »

Nous avons vu jouer le rôle de Patelin et celui d'Agnelet par feu Auger et par feu Bouret, il y a quelques années, avec beaucoup de naturel, et ils y faisoient beaucoup rire et y obtenoient de grands applaudissemens.

M. Cailleau, Imprimeur de Paris, connu pour être Auteur de plusieurs Tragédies, de plusieurs Comédies, d'un grand nombre de Fables, très-agréables, et qui a eu beaucoup de part à quelques Pieces qui se jouent avec succès sur différens Théatres de Paris et de la Province, a mis en vers la Comédie de *L'Avocat Patelin*, en conservant les principales idées et les principales expressions de l'ancienne Farce, et celles que Brueys y a ajoutées. M. Cailleau a lu séparément chacun des trois actes de cette Comédie à des séances publiques du Musée de Paris, dont il est membre, et la gaieté générale que ces lectures ont excitée prouve qu'il n'a rien fait perdre à ses ingénieux originaux, qu'il a au contraire enrichis d'une versification facile et tout-à-fait convenable au sujet.

L'AVOCAT
PATELIN,
COMÉDIE

COMPOSÉE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Avec un Prologue et trois Intermedes, mêlés de déclamation, de chants et de danses,

PAR BRUEYS;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, sans Prologue et sans Intermedes, le 4 Juin 1706.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

THALIE.

MERCURE.

APOLLON.

VULCAIN.

PLUTON.

MINOS.

LES TROIS GRACES.

CHŒUR DES DIEUX.

PROLOGUE.

(*Le Théatre représente l'Olympe ; Mercure, le Messager de Jupiter, assemble tous les Dieux.*)

MERCURE.

DIVINITÉS de la terre et des Cieux,
Que de toutes parts on s'avance.
Accourez tous : le Souverain des Dieux
Vous honore de sa présence :
Hâtez-vous, hâtez-vous de paroître à ses yeux.

CHŒUR DES DIEUX, *chantant.*

Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

UN DES DIEUX.

Dans ce jour de réjouissance,
De son auguste présence,
Il daigne honorer ces lieux,
Que l'on chante, que l'on danse.

CHŒUR DES DIEUX, *chantant.*

Que l'on chante, que l'on danse ;
Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

UN DES DIEUX.

C'est ici qu'éloigné des travaux glorieux,
Qui lassent quelquefois la suprême puissance,

Il se plaît à goûter le charme précieux
Des tranquilles plaisirs que donne l'Innocence.

CHŒUR DES DIEUX, *chantant.*

Que l'on chante, que l'on danse;
Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ses yeux.

(*Les Dieux et les Déesses témoignent par leurs danses la joie de paroître devant Jupiter.*)

MERCURE, *chantant.*

Laissons aux Filles de Mémoire,
Le soin d'éterniser sa gloire;
Et, puisqu'il nous paroît daigner y consentir,
Avec le secours de Thalie,
Par quelque heureuse saillie,
Tâchons à le divertir.

THALIE.

Lorsqu'il prenoit plaisir à mes jeux innocens
La Scene pour lui plaire enfantoit des miracles;
Depuis que de sa vue il prive mes Spectacles
Ils sont devenus languissans.
Pour lui j'avois pris soin de former un Moliere;
Mais il n'est plus... c'est vous en dire assez.
Tâchons donc de trouver dans les siecles passés,
Pour les jeux d'aujourd'hui quelqu'heureuse matiere.
Dans la galante Cour d'un Monarque François
Jadis certain Auteur fit un comique ouvrage,
D'où nous vient le Patelinage;
C'est le sujet dont j'ai fait choix.

UN DES DIEUX, *chantant.*

Du fameux Patelin renouvellons l'histoire:
La France lui donna le jour.

Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour
Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la mémoire.

CHŒUR DES DIEUX, *chantant.*

Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour
Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la mémoire.

THALIE.

Vous tous, que Jupiter comble de ses bienfaits,
Et qui ne cherchez qu'à lui plaire,
Allez vous travestir ; prenez l'air et les traits
De ceux dont vous devez prendre le caractere...
(*A Mercure.*)
Vous, faites Patelin.

MERCURE.

Moi, Muse ?... nous verrons !

THALIE.

Oui, je vois que c'est votre affaire :
Vous êtes le Dieu des larrons,
Vous ne sortirez pas de votre caractere....
(*A Apollon.*)
Vous, Apollon, vous ferez Agnelet.

APOLLON.

Un Berger, moi ?

THALIE.

Point de défaite.
Ne l'avez vous pas déja fait
En gardant les troupeaux d'Admette ?...
Sur qui puis-je jeter les yeux
Pour d'un marchand dupé représenter le rôle ?...
(*A Vulcain.*)
Ah ! c'est à vous, Vulcain, qu'il conviendra le mieux.

VULCAIN.

Un Dieu Marchand ?

THALIE.

Eh ! oui, sur ma parole,
Il vous convient, en vérité !
J'ai besoin d'une dupe, et vous l'avez été...
Il me faudroit un Juge de Village....
(*A Minos.*)
A vous le dez, grave Minos,

MINOS.

Mais. Muse, vous n'êtes pas sage,
Et vous osez, mal à propos,
Du Juge des Enfers, faire un Juge de Bale.
Voulez-vous que je me ravale
A juger un procès qui n'est que fiction,
Et d'un Poëte oisif l'imagination ?

THALIE.

D'un Poëte ! Minos, est-ce vous faire injure ?
Ne leur devez-vous pas cela ?
Et de qui tenez-vous, que de ces Messieurs-là,
L'infernale Magistrature ?...
Il me reste à donner un rôle seulement...
(*A Pluton.*)
Pluton veut-il faire l'amant ?

PLUTON.

Ah ! dispensez-m'en, je vous prie :
J'en crains encore le danger.
Pour l'avoir fait une fois dans ma vie
Une mere faillit à me dévisager.

THALIE.

Quoi ! ce n'est que cela ? prenez, prenez ce rôle ;
Il n'est plus de mere si folle !

MERCURE, *aux Dieux.*

Thalie, enfin, le veut ; finissons ces débats :
Pour plaire à Jupiter, que ne feroit-on pas ?
Sa bonté nous y sollicite.
Nous avons vu, plus d'une fois,
Que de nos différens emplois
Si quelqu'un foiblement s'acquitte
Celui dont nous suivons les loix
Se contente du zele, au défaut du mérite...
(*A Thalie.*)
Mais de vos jeux, Muse, que dira-t-on ?
Eh ! quoi, pas une seule Actrice ?

THALIE.

Vous aurez pour femme Euridice.
Je sais qu'elle a suivi Pluton....
Pour femme de Théatre, au moins : autrement non,
Car prenez garde à son époux fidele,
Il ne manquera pas, par ses chants merveilleux,
De la venir réclamer en ces lieux ;
Il ne sauroit vivre sans elle :
C'est le Phœnix des bons maris....
J'ai deux rôles encor. Celui de Henriette
Sera pour la belle Cypris ;
Et pour représenter Colette,
Je vais ravir une Nymphe folette,
Pour qui le Dieu Pan est épris.
De ce Dieu, cependant, je crains la jalousie.
Les Faunes, les Sylvains, venans à son secours,

Pourroient bien de nos jeux interrompre le cours.
En tout cas de leurs chants la douce mélodie,
Leurs danses, leurs concerts, pour servir ses amours,
Feront un Intermede à notre Comédie....
Voilà tous mes rôles donnés ;
Et j'en ai fait, je pense, assez bien le partage....
Ce n'est pas encor tout... Ces murs sont trop ornés :
Pour le lieu de la Scene il me faut un Village...
Muse savante en l'art des bâtimens,
Changez cette superbe et riche architecture
En une champêtre structure,
Pour assortir mes divertissemens...
Et vous, Hébé, Déesse du bel âge,
Aux Graces, qui suivent vos pas,
Faites embellir cet ouvrage :
Il ne manquera point d'appas.
Moi, je vais cependant, pour la Piece attendue,
Faire préparer mes Acteurs...
Quoi ! vous craignez les Spectateurs,
Et n'osez, travestis, vous montrer à leur vue ?
Quand il faut divertir le plus puissant des Dieux
On peut paroître sur la Scene ;
Quelque figure qu'on y prenne,
Tout personnage est glorieux.

(*Les Dieux et les Déesses qui doivent se travestir se rendent à cette raison, et sortent avec Thalie. Pendant que l'Olympe se change en un Village, la Déesse Hébé danse et invite les Graces qui l'accompagnent à parer la Scene ; ce qu'elles font, en plaçant des vases de fleurs en différens endroits, en chantant et en dansant.*)

UNE GRACE, *chantant.*

A cette Scene rustique
Donnons tous nos ornemens;
L'éclat le plus magnifique
Ne vaut pas nos agrémens.

(*On danse.*)

UNE AUTRE GRACE, *chantant.*

Toujours, quoi qu'on veuille faire,
C'est à nous qu'on a recours;
Sans nous on ne sauroit plaire:
Avec nous on plaît toujours.

(*On danse.*)

UNE AUTRE GRACE, *chantant.*

Venez, charmante Thalie,
Vos Acteurs peuvent sortir:
Votre Scene est embellie;
Venez, venez nous divertir.

(*Les Graces répétent en Chœur les deux derniers vers.*)

Fin du Prologue.

PERSONNAGES
DE LA COMÉDIE.

M. PATELIN, Avocat.

Madame PATELIN, sa femme.

HENRIETTE, leur fille.

GUILLAUME, Drapier.

VALERE, fils de Guillaume, et amant d'Henriette.

COLETTE, servante de Patelin, et fiancée à Agnelet.

AGNELET, Berger de Guillaume, et amant de Colette.

BARTOLIN, Juge du Village.

UN PAYSAN.

DEUX RECORDS.

La Scene est dans un Village près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. PATELIN, *seul.*

CELA est résolu ; il faut, aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf... Ma foi ! on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un Avocat ? Ne diroit-on pas plutôt que je serois un Magister de ce Bourg ? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village où je demeurois pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires... Elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin mon compere le Juge du lieu. Pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche Marchand Drapier... Pas de quoi m'acheter un méchant habit.... Ah ! pauvre Patelin !

pauvre Patelin ! comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille! Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé ? Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie... Oui, tâchons, adroitement, à nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de Monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille... (*Apercevant sa femme.*) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoutons-les, sans nous montrer. (*Il se cache dans un coin du Théatre.*)

SCENE II.

Madame PATELIN, COLETTE, M. PATELIN, *caché.*

Madame PATELIN, *à Colette.*

OH ! çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà.

Madame PATELIN, *à Colette.*

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller si proprement qu'elle va ?

COLETTE.

Eh ! c'est, Madame, que Monsieur votre époux lui donne...

Madame

Madame PATELIN, *l'interrompant.*

Mon époux, il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

M. PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

Madame PATELIN, *à Colette.*

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste ! Madame, il faut vous la dire. Valere, le fils unique de Monsieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier, qui demeure-là, est amoureux de Mademoiselle Henriette, et il lui fait des présens, de tems en tems.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller ?

Madame PATELIN, *à Colette.*

Mais, où prend Valere de quoi faire ces présens ? son pere est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! Madame, quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent : cela est dans l'ordre ; et Valere fait comme les autres : c'est la regle.

Madame PATELIN.

Mais, que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'auroit fait aussi ; mais il craint que son pere n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise,

que notre Monsieur va toujours mal vêtu : cela fait mal juger de ses affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'est à quoi je vais donner ordre.

Madame PATELIN, *à Colette.*

J'entends quelqu'un ; retire-toi.

(*Colette rentre.*)

SCENE III.

M. PATELIN, *sortant de sa cachette*, Madame PATELIN.

Madame PATELIN.

AH ! te voilà ?

M. PATELIN.

Oui.

Madame PATELIN.

Comme te voila vêtu !

M. PATELIN.

C'est que... je... je ne suis pas glorieux.

Madame PATELIN.

C'est que tu es un gueux ; et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à Hen-

riette, et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Madame PATELIN.

Toi, proprement ! et avec quoi ?

M. PATELIN, *voulant s'en aller.*

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

Madame PATELIN, *l'arrêtant.*

Et où allez-vous, s'il vous plaît ?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Madame PATELIN.

Sans avoir un sou acheter un habit ?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre ? gris de fer, ou gris de more ?

Madame PATELIN.

Eh ! prends-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner... Je vais parler à Henriette : je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent gueres !

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(*Madame Patelin rentre.*)

SCENE IV.

M. PATELIN, *seul.*

ELLE n'est pas encore fermée.... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monsieur Guillaume pour venir à bout de mon dessein... (*L'appercevant.*) Le voilà, avec son fils : allons-nous mettre *in habitu*, et revenons promptement.

(*Il rentre.*)

SCENE V.

M. GUILLAUME, *portant une piece de drap brun*, VALERE.

M. GUILLAUME, *à part, étalant sa piece de drap en dehors de sa boutique.*

ON commence à ne voir gueres clair dans la boutique : exposons ceci un peu plus à la vue des passans... (*A Valere.*) Oh ! çà, Valere, je t'avois dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALERE.

Est-ce, mon pere, que vous n'êtes pas content d'Agnelet.

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALERE.

Moi ?

M. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présens ; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert. Tout cela fait que je te soupçonne.

VALERE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts ?.... (*A M. Guillaume.*) Je vous assure, mon pere, qu'Agnelet nous sert très-fidélement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi ; mais non pas moi, car, depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeuroit pour entrer à mon service, il me manque six vingts moutons, et il n'est pas possible qu'en si peu de tems il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALERE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLAUME.

Oui, avec des Médecins ; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaut ; mais c'est un niais, et le plus rusé coquin.... Enfin, je l'ai pris

sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, et je l'ai fait ajourner devant Monsieur le Juge. Cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait?

VALERE.

Ah! mon pere, j'ai trop de respect pour vos moutons!

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en Justice.... Mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte. Approche cette chaise.... (*Valere lui donne un livre et une chaise.*) C'est assez; laisse-moi. Si un Sergent, que j'ai envoyé querir, me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALERE, *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon pere, pour s'accommoder avec lui.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à part.*

Bon! le voilà seul: approchons.

M. GUILLAUME, *à part, feuilletant son livre.*

Compte du troupeau.... &c.... Six cents bêtes.... &c.

M. PATELIN, *à part, lorgnant le dra*

Voilà une piece de drap qui seroit bien mon
(*A M. Guillaume.*) Serviteur, Monsieur.

M. GUILLAUME, *sans le regarder.*

Est-ce le Sergent que j'ai envoyé querir : q
tende ?

M. PATELIN.

Non, Monsieur, je suis ...

M. GUILLAUME, *l'interrompant, en le r*

Une robe ?.... Le Procureur donc ?.... Servit

M. PATELIN.

Non, Monsieur, j'ai l'honneur d'être Avoc

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'Avocat : je suis votre s

M. PATELIN.

Mon nom, Monsieur, ne vous est, sans dou
inconnu ? Je suis Patelin, l'Avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monsieur.

M. PATELIN, *à part.*

Il faut se faire connoître.... (*A M. Guillaum*
trouvé, Monsieur, dans les mémoires de feu m
une dette qui n'a pas été payée, et....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rie

M. PATELIN.

Non, Monsieur : c'est, au contraire, feu n
qui devoit au vôtre trois cents écus; et, comm
homme d'honneur, je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer? Attendez, Monsieur, s'il vous plaît.... je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-tems votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse ; je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (*Lui offrant sa chaise.*) Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

M. PATELIN.

Monsieur !

M. GUILLAUME.

Monsieur !

M. PATELIN, *s'asseyant.*

Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup plus riche que je ne suis ; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête-homme est de bien payer ses dettes ; et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt, et bien compté ; mais il faut vous donner le tems de faire dresser une

quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela est juste. Eh! bien, demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon tems, Monsieur Guillaume? je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout; je ne suis que trop de loisir! on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi! le plus habile homme de tout ce pays.... (*Examinant la piece de drap.*) Voilà un assez beau drap?

M. GUILLAUME.

Fort beau!

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence!

M. GUILLAUME.

Oh! Monsieur!

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse!

M. GUILLAUME.

Oh ! oh ! Monsieur !

M. PATELIN.

Des manieres nobles et franches, qui gagnent le cœur de tout le monde !

M. GUILLAUME.

Oh ! point, Monsieur !

M. PATELIN.

Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. GUILLAUME.

Je le crois. C'est couleur de maron.

M. PATELIN.

De maron ? Que cela est beau ! Gage, Monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon Teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du village.

M. GUILLAUME.

Ah ! ah ! ah !

M. PATELIN, *tâtant le drap.*

Cette laine me paroît assez bien conditionnée ?

M. GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

Je l'ai cru.... A propos d'Angleterre, il me semble, Monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble ?

M. GUILLAUME.

Chez Monsieur Nicodême ?

M. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour !

M. GUILLAUME.

Je l'ai ouï-dire à ma mere.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je savois lire et écrire !

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyiez appliqué aux grandes choses ! Savez-vous bien, Monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un État ?

M. GUILLAUME.

Comme un autre.

M. PATELIN.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap, comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *à part.*

Le garderai !.... Ce n'est pas-là mon compte. (*A M. Guillaume.*) Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulois pas toucher ; mais je vois bien, Monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le sais bien; mais je n'aime point à prendre à crédit.... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard? Quel air de santé, et de longue vie!

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap; afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi dequoi le payer?

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra.... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

M. PATELIN.

Oui, très-complet, juste-au-corps, culotte et veste, doublés de même; et le tout bien long et bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... Oui.... six aunes.... Voulez-vous que je les coupe en attendant?

M. PATELIN.

En attendant.... Non, Monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle est fort bonne.... (*A part.*) Voici un homme très exact.

M. PATELIN

M. PATELIN.

Vous souvient-il, Monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'écu de France?

M. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village?

M. PATELIN.

Justement; nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du tems; que je vous ouis dire de belles choses!

M. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez?

M. PATELIN.

Si je m'en souviens? Vous prédites dès-lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus!

M. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin!

M. PATELIN.

Combien, Monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME, *regardant la marque.*

Voyons.... Un autre en payeroit, ma foi! six écus; mais allons.... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN, *à part.*

Le Juif!.... (*A M. Guillaume.*) Cela est trop honnête! Six fois cinq écus, ce sera justement....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus: le compte est bon.... Parbleu! pour renouveller connoissance, il faut que nous man-

gions demain à dîner une oie, dont un Plaideur m'a fait présent.

M. GUILLAUME.

Une oie; je les aime fort!

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez là; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle!... Par ma foi! il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin il soit fait à dîner?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce seroit grand dommage!

M. GUILLAUME.

Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y songerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. PATELIN, *prenant le drap.*

Cela est heureux?

M. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. PATELIN.

Bon ! est ce que je ne me fie pas à vous ?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez ; je vais le faire porter, et vous m'envoierez par le retour....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Le retour.... Non, non ; ne détournez pas vos gens : je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi.... Comme vous dites, le Tailleur aura plus de tems.

M. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh ! point, point. Je ne suis pas glorieux : il est presque nuit ; et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, Monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

M. PATELIN. *l'interrompant.*

Eh ! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cens trente écus, et l'oie à dîner... Oh ! çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur... Eh ! serviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

(*M. Patelin rentre chez lui.*)

SCENE VII.

M. GUILLAUME, *seul.*

IL s'en va, parbleu ! avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dine demain chez lui, et il me payera, il me payera.... Voilà, parbleu ! un des plus honnêtes et des plus conscientieux Avocats que j'aie vu de ma vie ! J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cents écus, sur lesquels je ne comptois point ; car je ne sais d'où diable peut venir cette dette ?... Mais, à la bonne heure... Oh ! çà, il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui.... (*Appelant.*) Hola ! hola ! qu'on enferme tout cela là-dedans.... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons ?

SCENE VIII.

AGNELET, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

AH ! ah ! voleur... Je puis bien faire ici de bonnes affaires ; ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, Monsieur, et bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un Monsieur m'a baillé certain papier, qui parle, dit-on, de moutons, de Juge, et d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne tueras jamais plus mouton, qu'il ne t'en souvienne!

AGNELET.

Eh! mon doux maître, ne croyez pas les médisans!

M. GUILLAUME.

Les médisans, coquin! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette ame, c'étoit pour l'empêcher de mourir!

M. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir!

AGNELET.

Oui, de la clavelée, à cause, ne vous déplaise, que quand ils mouriont de vilain mal, il faut les jeter; et on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont! Le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aune.... Ote-toi d'ici, scélérat! six vingts moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fi !

M, GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monsieur le Juge.

AGNELET.

Eh ! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez ; et accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu ?

AGNELET.

Le Ciel vous donne joie !

(*M. Guillaume rentre chez lui.*)

SCENE IX.

AGNELET, *seul.*

Il faut donc que j'aille trouver un Avocat pour défendre mon bon droit.

SCENE X.

VALERE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE, *à Valere.*

LAISSEZ-MOI, Valere ; mon pere et ma mere me suivent. Nous allons souper chez ma tante : ils m'ont dit de m'avancer ; retirez-vous.

AGNELET, *à Valere.*

Voulez-vous, Monsieur, que j'éteigne la lumiere?

VALERE.

Non, tu me priverois du plaisir de la voir.... (*A Henriette.*) Belle Henriette, souffrez, je vous prie...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Non, Valere, je tremble...

VALERE.

Craignez-vous une personne qui vous adore ?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi ?... (*A Colette.*) Ne me quittez pas, Colette. (*Agnelet tire Colette par le bras.*)

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE, *à Valere.*

Si vout m'aimez, Valere, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de Monsieur votre pere.

COLETTE.

C'est à quoi, Agnelet et moi, nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déja imaginé un moyen honnête qui réussira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALERE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE, *apercevant M. Patelin.*

Voici mon pere; fuyons tous.

(*Elle s'en va avec Valere, Colette et Agnelet.*)

SCENE XI.

M. PATELIN, Madame PATELIN.

M. PATELIN.

EH! bien, ma femme, ce drap est-il bien choisi?

Madame PATELIN.

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce Monsieur Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre!

M. PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

Madame PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en sortir; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as pro-

posé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh ! mon Dieu, ma femme, en honnête homme !... Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être honnête-homme : c'est quand on est pauvre, qu'il est difficile de l'être... Mais laissons tout cela ; allons souper chez ta sœur, et, dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

Madame PATELIN.

Allons ; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

PERSONNAGES DU PREMIER INTERMEDE.

ORPHÉE.
TROUPE D'OMBRES.
PAN.
TROUPE DE FAUNES.

(Orphée vient d'un côté du Théatre, avec les Ombres qui le suivent par-tout ; il s'assied sur un lit de gazon, et joue de la Lyre. Pan vient de l'autre côté, avec les Faunes qui l'accompagnent ; il est triste de la perte de la Nymphe qu'il aime, et qu'il cherche par-tout : il s'assied sur un autre lit de gazon, et joue de la flute. Un Faune, pour expliquer le sujet du chagrin de Pan, chante ce qui suit, et ce Dieu l'accompagne.)

UN FAUNE, *chantant.*

Le Dieu Pan a perdu la Nymphe qu'il adore ;
Envain pour la chercher dans ces vastes forêts
Nous avons devancé la diligente Aurore :
Qui ne seroit touché de ses tristes regrets ?
Ce qui redouble, enfin, l'ennui qui le dévore,

C'est qu'il brûloit d'amour pour ses jeunes attraits,
Et n'étoit pas heureux encore.

(*Tandis qu'Orphée touche sa Lyre, une Ombre, pour exprimer sa douleur, chante les Vers suivans.*)

UNE OMBRE, *chantant.*

Orphée a reperdu son épouse fidelle;
En vain, pour la chercher sur ces gazons naissans,
Nous avons joint nos cris à sa voix qui l'appelle:
Qui ne seroit touché de ses tristes accens?
Mais ce qui rend, hélas! sa douleur plus cruelle,
C'est qu'il étoit lié par des nœuds innocens
Et se trouvoit heureux près d'elle!

LE FAUNE.

Lorsqu'au devoir l'amour doit sa naissance,
Un cœur est moins sensible à ses charmans attraits;
C'est rarement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaisirs parfaits.

L'OMBRE.

Lorsqu'au devoir l'amour doit sa naissance,
Un cœur est plus sensible à ses charmans attraits;
C'est seulement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaisirs parfaits.

LE FAUNE et L'OMBRE, *ensemble.*

Lorsqu'au devoir l'amour doit sa naissance,

LE FAUNE.
Un cœur est moins sensible } à ses charmans attraits.
L'OMBRE.
Un cœur est plus sensible }

LE FAUNE.
C'est rarement
L'OMBRE.
C'est seulement } dans l'innocence,

Qu'on goûte des plaisirs parfaits.

LE FAUNE.

A quoi sert ici de feindre?
L'Amour fait les plus doux nœuds;
C'est l'amant que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ses feux.

L'OMBRE.

A quoi sert ici de feindre,
L'Hymen fait les plus doux nœuds;
C'est l'époux que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ses feux.

LE FAUNE et L'OMBRE, *ensemble*.
A quoi sert ici de feindre,

LE FAUNE.
L'Amour fait
L'OMBRE.
L'Hymen fait } les plus doux nœuds.

LE FAUNE.
C'est l'amant
L'OMBRE.
C'est l'époux } que l'on doit plaindre,

S'il perd l'objet de ses feux.

LE FAUNE et L'OMBRE, *ensemble*.
Ils sont à plaindre également :
Tâchons d'adoucir leurs souffrances;

Et,

Et, par nos chants et par nos danses,
Consolons l'époux et l'amant.

(*Entrée de Faunes et d'Ombres, qui par leurs danses tâchent de consoler Pan et Orphée. Pendant les danses, Pan continue à jouer tristement de la flûte, et Orphée de la Lyre; ce qui oblige Thalie à leur avouer ce qu'elle a fait.*)

THALIE.

Pan, Orphée, apaisez votre sombre tristesse;
Pour les jeux que je donne à cette auguste Cour,
C'est moi qui viens de ravir, en ce jour,
Votre épouse et votre maîtresse.
J'ai fait venir Bacchus, et Comus, et l'Amour,
Pour dissiper votre mélancolie;
Vous reconnoissez bien Thalie?
Je vous réponds des objets de vos feux;
On vous les rendra toutes deux
A la fin de ma comédie.
Retirez-vous; faites place à mes jeux.

Fin du premier Intermede.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GUILLAUME, *seul sur la scene*, M. PATELIN, *dans sa maison.*

M. GUILLAUME, *à part.*

IL est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans sa journée; voyons un peu. Premiérement je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de Monsieur Patelin, pour une dette de feu son pere; plus trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici; item, une oie à diner chez lui, apprêtée de la main de sa femme: après cela comparoître à l'ajournement devant le Juge contre Agnelet, pour six vingt moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout... (*Regardant à sa montre.*) Mais ouais? il y a long tems que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme: allons le trouver... Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole.. Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles... Que faire? .. Faisons semblant de lui rendre visite, et saçhons un peu de quoi il est question.,, (*Ecoutant à la porte de M. Pa-*

telin.) Je crois qu'il compte mon argent... (*Flairant à la porte.*) Je sens qu'on apprête l'oie... Frappons. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans sa maison.*

Ma fem...me.

M. GUILLAUME, *à part.*

C'est lui-même.

M. PATELIN, *dans la maison.*

Ouvrez la porte... voilà l'Apothicaire.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'Apothicaire !

M. PATELIN, *dans la maison.*

Qui m'apporte l'éméthique, l'éméthi...i...que.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'éméthique!... C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte. Frappons encore plus fort. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Caro.... o.... gne ! ma...a...sque ! ouvriras-tu...u...

SCENE II.

Madame PATELIN, M. GUILLAUME.

Madame PATELIN, *à voix basse.*

AH ! c'est vous, Monsieur Guillaume ?

M. GUILLAUME.

Oui, c'est moi ; vous êtes, sans doute, Madame Patelin ?

Madame PATELIN.

A vous servir... Pardon, Monsieur, je n'ose parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh ! parlez comme il vous plaira ; je viens voir Monsieur Patelin.

Madame PATELIN.

Parlez plus bas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Eh ! pourquoi bas ? Je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

Madame PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira ; mais il faut que je le voie.

Madame PATELIN,

Hélas ! le pauvre homme, il est bien en état d'être vu !

M. GUILLAUME.

Comment ! que lui seroit-il arrivé depuis hier ?

Madame PATELIN.

Depuis hier ? Hélas ! Monsieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit ? Il vint pourtant hier chez moi.

Madame PATELIN.

Lui ! chez vous ?

M. GUILLAUME.

Lui, chez moi ; et il étoit même fort gaillard, et fort dispos.

Madame PATELIN.

Ah ! Monsieur, il faut, sans doute, que cette nuit vous ayiez rêvé cela.

M GUILLAUME.

Ah ! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé ! Et mes six aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé ?

Madame PATELIN.

Six aunes de drap ?

M. GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap, couleur de maron ; et l'oie que nous devons manger à diner ? Eh ! l'ai-je rêvé ?

Madame PATELIN.

Que vous prenez mal votre tems pour rire ?

M. GUILLAUME.

Pour rire ! ventrebleu ! je ne ris point, et n'en ai nulle envie. Je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe, six aunes de drap.

Madame PATELIN.

Hélas ! le pauvre homme, plût au Ciel qu'il fût en état de l'avoir fait !... Ah ! Monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau, qui le jetta dans la rêverie, où je crois qu'il est encore.

M. GUILLAUME.

Oh ! par la tête-bleu ! vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

Madame PATELIN.

Oh ! pour cela, en l'état où il est, il n'est pas possible ; nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit ; si vous le voyiez, il vous feroit pitié.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié !... (*Voulant entrer chez M. Patelin.*) En quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou...

Madame PATELIN, *l'interrompant et l'empêchant d'ouvrir la porte.*

Ah ! n'ouvrez pas cette porte ! vous allez tuer mon mari ! Il lui prend, de tems en tems, des envies de courir !... (*Voyant paroître M. Patelin, qui accourt la tête envelopée de chiffons.*) Ah ! le voilà parti...

SCENE III.

M. PATELIN, Madame PATELIN, M. GUILLAUME.

Madame PATELIN, *à M. Guillaume.*

JE vous l'avois bien dit... Aidez-moi à le reprendre... (*A M. Patelin.*) Mon pauvre mari, répose-toi-là.

(*Elle arrête M. Patelin, et elle va chercher un fauteuil à l'entrée de sa maison, pour le faire asseoir.*)

M. PATELIN, *assis, et criant.*

Haye, haye, la tête !

M. GUILLAUME, *à part.*

En effet, voilà un homme en un piteux état !... Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... (*A M. Patelin.*) Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Ah ! Bon jour, Monsieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monsieur Anodin !

Madame PATELIN.

Il vous prend pour l'Apothicaire : allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien.... (*A M. Patelin.*) Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Oui, je vous ai fait garder....

M. GUILLAUME, *à part.*

Bon ! il s'en souvient.

M. PATELIN.

Uu grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN, *à Madame Patelin.*

Ma femme, fais-la voir à Monsieur Anodin : il verra si j'ai quelque embarras dans les uretaires.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretaires !... Monsieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matieres ; elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe,

M GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoie !

Madame PATELIN.

Eh ! Monsieur, sortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles ! (*A M. Patelin.*) Voulez-vous me compter de l'argent ? Je veux être payé.

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilulles ; elles ont failli à me faire rendre l'ame.

M. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'eussent fait rendre mon drap !

M. PATELIN, *à Madame Patelin.*

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi .. Comme ils montent !

M. GUILLAUME *Madame Patelin.*

Je n'en vois point

Madame PATELIN.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il rêve ? Allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare ! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les Médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Il ne rêve pas à présent... Il faut que je lui parle... (*A M. Patelin.*) Monsieur Patelin ?

M. PATELIN.

Je plaide, Messieurs, pour Homere.

M. GUILLAUME.

Pour Homere !

M. PATELIN.

Contre la Nymphe Calypso.

M. GUILLAUME.

Calypso !... Que diable est ceci ?

Madame PATELIN.

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en : sortez, je vous prie !

M. GUILLAUME.

A d'autres !

M. PATELIN.

Les Prêtres de Jupiter... les Coribantes... Il l'a pris ; il l'emporte... Au chat ! au chat ! ... Adieu mon lard !

M. GUILLAUME.

Oh ! çà, quand vous aurez assez rêvé, me payerez-vous, au moins, mes trente écus ?

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentissoit plus du doux chant de sa voix....

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais ! aurois-je pris quelqu'autre pour lui ?

Madame PATELIN.

Eh ! Monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME.

Attendez : il aura peut-être quelqu'intervalle... Il me regarde, comme s'il vouloit me parler.

M. PATELIN.

Ah ! Monsieur Guillaume !

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Oh ! il me reconnoît.... (*A M. Patelin.*) Eh ! bien ?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon.

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Vous voyez, s'il s'en souvient ?

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir

M. GUILLAUME.

Morbleu ! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier.

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un Procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu ! celui-là aura eu mon drap. Un Procureur ! je ne le verrai de ma vie.... (*A M. Patelin.*)

Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap, à telles enseignes...

Madame PATELIN, *l'interrompant.*

Eh ! Monsieur, si vous lui parlez d'affaires, vous l'allez tuer !

M. GUILLAUME.

A la bonne heure.... (*A M. Patelin.*) A telles enseignes que feu votre pere devoit au mien trois cents écus. Ventrebleu! je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent.

M. PATELIN, *se levant.*

La Cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pirryque étoit une certaine danse, ta ral, la, la, la... (*Prenant M. Guillaume et le faisant danser.*) Dansons tous, dansons tous.... Ma commere quand je danse....

M. GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *à part.*

Oh ! je te ferai bien décamper.... (*A Madame Patelin.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte : ne les entends-tu pas ? Écoutons. Paix, paix ; écoutons.... Oui.... les voilà.... je les vois.... Ah ! coquins, je vous chasserai bien d'ici... Ma hallebarde, ma hallebarde.... (*Il va prendre une hallebarde à l'entrée de sa maison, et revient.*) Au voleur, au voleur.

M. GUILLAUME, *à part.*

Tubieu ! il ne fait pas bon ici... Morbleu ! tout le monde me vole ; l'un mon drap, l'autre mes moutons ; mais, en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

M. PATELIN, Madame PATELIN.

Madame PATELIN.

BON ! le voilà parti : je me retire ; mais demeure encore-là un moment, en cas qu'il revînt.

M. PATELIN, *croyant voir revenir M. Guillaume.*

Le voici.... Au voleur.... C'est Monsieur Bartolin .... Il m'a vu.

(*Madame Patelin sort.*)

SCENE V.

M. BARTOLIN, M. PATELIN.

M. BARTOLIN.

QUI crie au voleur ? Quel bruit fait-on à ma porte ? Quel désordre est ceci ?... Ah ! ah ! c'est vous, mon compere !

M. PATELIN.

Oui, c'est moi qui....

M. BARTOLIN.

En cet équipage.

M. PATELIN.

C'est que.... j'ai cru.

M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN.

Un Avocat sous les armes !

M. PATELIN.

J'ai cru entendre des....

M. BARTOLIN.

Militant causarum patroni.

M. PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetoient ma porte.

M. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram judice.*

M. PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTOLIN.

Il en faut faire informer....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Mais il n'y en avoit point.

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Faire ouïr des témoins...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et contre qui ?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Et les faire pendre..

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et qui pendre ?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Point de quartier aux voleurs !

M. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point, et que je me suis trompé.

M. BARTOLIN.

Ah ! ah ! cela étant ainsi, *cedant arma togæ.* Allez quitter cette hallebarde, et prendre votre robe, pour venir à l'audience que je donnerai ici dans une heure.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

M. PATELIN, *seul.*

C'EST aussi ce que je vais faire.... Je dois plaider pour certain Berger, dont Colette m'a parlé.... Je pense que le voici... Allons quitter cet équipage, et revenons promptement.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE VII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as besoin d'un Avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; et il n'y a dans tout le Village que Monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience feu mon frere et moi, il y a

quelque tems ; mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas. Au moins, ne lui dis pas que tu sers Monsieur Guillaume ; il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer, et il croira que je sers toujours ce Fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE, *voyant venir M. Patelin.*

Voilà ton Avocat, adieu.

(*Elle rentre chez M. Patelin.*)

SCENE VIII.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN, *à part.*

AH ! ah ! je connois ce drôle-ci.... (*A Agnelet.*) N'est-ce pas toi qui a fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, Monsieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux freres, que je garantis des galeres ; l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frere.

M. PATELIN.

Vous fûtes malade au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frere. Enfin je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon maître.

M. PATELIN.

Ton maître, est-ce ce Fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, et je vous payerai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser?

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paie petitement mes gages; et que, pour m'indommager, sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grace, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point-là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remede est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès, pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit.... quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je pris.... un.... dirai-je tout?

M. PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton, qui se portoit ben. Ma fi! sans y penser, ne sachant que faire... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge: tant y a, que je ne sais comment cela se fit; mais il mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends.... Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET.

Mon maître étoit caché dans la bergerie. Il me dit que j'en avois fait autant de six vingts moutons, qui lui manquoient.... Or vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez; et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie,

comme vous êtes Avocat, de faire en sorte qu'il ait tort, et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre; par la premiere, il ne t'en coûtera pas un sol.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

M. PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fi! oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte denier, ni maille.

AGNELET.

C'est ce que je demande.

M. PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

Le voici, on va te faire venir devant le Juge.

AGNELET.

Il est vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

M. PATELIN.

A toutes interrogations qu'on te fera, soit le Juge, soit l'Avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage, et faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'est pas ben difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir ; mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette ame !

M PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout-à-l'heure donner audience; ne manque point de revenir ici : tu m'y trouveras. Adieu.... N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur.... Que les gens de bien ont de peine à vivre !

Fin du second Acte.

SECOND INTERMEDE.

PERSONNAGES DU SECOND INTERMEDE.

THALIE.
L'AMOUR.
BACCHUS.
COMUS.

THALIE.

VENEZ, paroissez sur la scene,
Dieux des festins.... et vous, Amour.
Après avoir, en ce beau jour,
Et d'Orphée, et de Pan, calmé la triste peine,
Amusez un moment cette brillante Cour,
Dans ce jour de réjouissance;
Cependant qu'Agnelet, Guillaume et Patelin,
Se préparent pour l'audience
Du vénérable Bartolin.

L'AMOUR et BACCHUS, *chantant ensemble.*

Qu'à me suivre chacun s'empresse;
C'est moi qui puis combler vos vœux.
L'AMOUR. J'inspire par-tout la tendresse.
BACCHUS. Je répands par-tout l'allégresse.

L'AMOUR.
Il faut aimer } pour être heureux.
BACCHUS.
Il faut boire }

COMUS.

En vain de rendre heureux vos jours,
Et l'Amour et Bacchus se disputent la gloire,
Chacun sait que sans mon secours,
On ne sauroit aimer, ni boire.

L'AMOUR, BACCHUS et COMUS, *ensemble.*

L'AMOUR.
Je rends heureux } ceux qui suivent mes pas.
COMUS.
Je rends contens }
BACCHUS.
Je rends joyeux }

Sans moi c'est en vain qu'on s'apprête,
Il n'est point de riante fête,

BACCHUS.
Si Bacchus } n'en est pas.
L'AMOUR.
Si l'Amour }
COMUS.
Si Comus }

THALIE.

Vous contestez en vain, tout le monde confesse
Que tous trois des humains vout êtes desirés;
Mais qu'il est bon que la Sagesse,

Entre dans la délicatesse
Des plaisirs que vous leur offrez.
S'il faut pourtant, sans complaisance,
Juger à qui l'on doit donner la préférence,
Je croirois que c'est à l'Amour....
(*A Bacchus et à Comus.*)
Pour vous deux, je ne sais ce que chacun en pense;
Mais allez préparer vos mêts les plus exquis,
Nous en ferons l'expérience,
Lorsque nos jeux seront finis.

Fin du second Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Or sus, les Parties peuvent comparoître.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera ne réponds que de la maniere que je t'ai dit.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est-ce-là ?

M. PATELIN.

Un Berger qui a été battu par son maître, et qui au sortir d'ici va se faire trépaner.

M. BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse Partie, son Procureur, ou son Avocat.... Mais que nous veut Monsieur Guillaume ?

SCENE II.

M. GUILLAUME, M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

JE viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Ah! traître! c'est contre M. Guillaume.

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

M. PATELIN, *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME.

Ouais! quel homme est-ce-là?

M. PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un Avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'Avocat... (*A part.*) Il a quelque chose de son air.

M. PATELIN.

Je me retire donc.

M. BARTOLIN.

Demeurez, et plaidez.

M. PATELIN.

Mais, Monsieur....

M. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je. Je veux, au moins, avoir un

Avocat

Avocat à mon audience. Si vous sortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part, se cachant la figure avec son mouchoir.*

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur; parlez.

M. GUILLAUME.

Vous saurez, Monsieur, que ce maraut-là...

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Point d'injures.

M. GUILLAUME.

Eh! bien, que ce voleur...

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Appellez-le par son nom, ou celui de sa profession.

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monsieur, que ce scélérat de Berger m'a volé six vingts moutons.

M. PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

M. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, Avocat?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTOLIN.

Tant pis; continuez.

M. GUILLAUME, *à part.*

Parbleu ! cet Avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

M. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol ?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve ! Je lui vendis hier... je lui ai baillé en garde six aunes... six cents moutons, et je n'en trouve à mon troupeau que quatre cents quatre-vingt.

M. PATELIN.

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ma foi ! si je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

M. BARTOLIN.

Laissez-là votre homme, et prouvez le fait.

M. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap.... je veux dire par mon livre de compte. Que sont devenues les six aunes.... les six vingts moutons qui manquent à mon troupeau ?

M. PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Tête-bleu ! Je crois que c'est lui-même.

M. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même. *Non est quæstio de persona.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée. Que répondez-vous à cela ?

M. GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux ; qu'il emporta sous.... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier moi-même .... (*A part.*) Oh ! c'est lui .... (*A M. Bartolin*) Oui, je lui vendis six.... six.... je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Pure invention, Monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Parbleu ! Monsieur le Juge, il n'est rien de plus véritable ; c'est lui-même. Oui, il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin au lieu de me payer trente écus.

M. BARTOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap, et trente écus ? Il est, ce me semble, question de moutons volés ?

M. GUILLAUME.

Il est vrai, Monsieur : c'est une autre affaire ; mais nous y viendrons après Je ne me trompe pourtant point ? Vous saurez donc que je m'étois caché dans la bergerie... (*A part.*) Oh ! c'est lui très-assurément... (*A M. Bartolin.*) Je m'étois donc caché dans la bergerie ; je vis venir ce drôle : il s'assit-là. Il prit un gros mouton... et... et avec de belles paroles, il fit si bien, qu'il m'emporta six aunes.

M. BARTOLIN.

Six aunes de moutons ?

M. GUILLAUME.

Non, de drap, lui... Maugrebleu de l'homme !

M. BARTOLIN.

Laissez-là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drole donc, ayant tiré de sa poche son couteau... Je veux dire mon drap... Non, je dis bien, son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe, et l'emporta chez lui, et ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

M. PATELIN, *riant.*

Ah, ah, ah !

M. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

M. PATELIN, *riant.*

Ah ! ah, ah !

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Ouais ! vous êtes hors de sens, Monsieur Guillaume ; rêvez-vous ?

M. PATELIN.

Vous voyez, Monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

M. GUILLAUME.

Je le sais fort bien, Monsieur. Il m'a volé six vingts moutons, et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap, couleur de maron, il m'a payé de papillons noirs, la Nymphe Calipot, ta

ral la, ma commere, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu'il est allé chercher?

M. PATELIN, *riant.*

Ah, ah, ah! Il est fou, il est fou!

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

En effet... Tenez, Monsieur Guillaume, toutes les Cours du Royaume ensemble ne comprendront rien à votre affaire. Vous accusez ce Berger de vous avoir volé six vingts moutons; et vous entrelardez là-dedans, six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce Berger... Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même... (*A Agnelet.*) Approche-toi: Comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée...

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Il ment; il s'appelle Agnelet.

M. BARTOLIN.

Agnelet ou bée, n'importe... (*A Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que Monsieur t'avoit baillé en garde six vingts moutons?

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Ouais! la crainte de la Justice te trouble peut-être... Ecoute, ne t'effraye point.. Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Oh ! oh ! que veut dire ceci ?

M. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Vous avez gtand tort, Monsieur Guillaume.

M. GUILLAUME.

Moi, tort ? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons : l'un me paye de chansons, l'autre de bée... et encore, morbleu ! j'aurai tort ?

M. BARTOLIN.

Oui, tort : il ne faut jamais frapper, sur-tout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh ! ventrebleu ! il étoit nuit, et quand je frappe, je frappe par-tout.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Il avoue le fait. Monsieur, *Habemus confitentem reum.*

M. GUILLAUME.

Oh ! va, va, *confitareum*, tu me paieras mes six aunes de drap, où le diable t'emportera !

M. BARTOLIN.

Encore du drap ? On se moque ici de la Justice... Hors de Cour et de Procès, sans dépens !

M. GUILLAUME.

J'en appelle... (*A M. Patelin.*) Et pour vous, Monsieur le fourbe, nous nous reverrons !

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIM, *à Agnelet.*

REMERCIE Monsieur le Juge.

AGNELET.

Bée... bée...

M. BARTOLIN.

En voilà assez. Va vîte te faire trépaner, pauvre malheureux !

(*Il sen va.*)

SCENE IV.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN.

OH ! çà, par mon adresse, je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée . . .

M. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle ; mais, à présent il me faut de l'argent, entends-tu ?

AGNELET.

Bée . . .

M. PATELIN.

Eh ! laisse-là ton bée... Il n'est plus question de cela ; il n'y a ici que toi et moi : veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, et me bien payer ?

AGNELET.

Bée . . .

M. PATELIN.

Comment, coquin, je serois la dupe d'un mouton vêtu ?... Tête-bleu ! tu me payeras, ou. .

(*Agnelet s'enfuit.*)

SCENE V.

COLETTE, *en deuil*; M. PATELIN.

COLETTE.

EH ! laissez-le aller, Monsieur, il s'agit de bien autre chose !

M. PATELIN.

Comment donc ?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nous ont fait aviser d'un moyen sûr pour faire consentir Monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille ; ne serez-vous pas bien payé ?

M. PATELIN.

Seroit-il bien possible ?... Mais de qui as-tu pris le deuil ?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'alloit faire trépaner : il est mort dans l'opération ; et c'est Monsieur Guillaume qui l'a tué.

M. PATELIN.

Ah ! je vois dequoi il est question .. Ah ! fort bien, j'entends.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement : je vais demander justice à Monsieur le Juge.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

M. PATELIN, *seul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort, et, par bonheur, Monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce Berger est un rusé coquin! il m'a toujours trompé moi même, moi qui trompe quelquefois les autres; mais je le lui pardonne, si, par son adresse, je puis marier richement ma fille.

SCENE VII.

M. BARTOLIN, COLETTE, M. PATELIN.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous-là? le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le Village en est déja informé... Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hi, hi, hi!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

La pauvre fille!... Méchante affaire pour Monsieur Guillaume.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Il étoit mon fiancé, é, é, é!

M. BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i!

M. BARTOLIN.

Il sera puni; et déja, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps: on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. Il est là, dites-vous, chez votre oncle le Chirurgien? Je reviens dans un moment.

(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

M. PATELIN, COLETTE.

M. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort?

COLETTE.

Laissez-le aller. Mon oncle est d'intelligence avec nous; et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vîte.

M. PATELIN.

Mais, quelqu'un dans le Village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout-à-fait conclu.

SCENE IX.

M. BARTOLIN, M. PATELIN, COLETTE.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

NON, de ma vie, je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là; les coups, ou le trépan l'ont entiérement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Ah, ah, ah !

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Que je plains le pauvre Monsieur Guillaume! c'étoit un bon homme; il y avoit plaisir à avoir affaire avec lui.

M. BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que faire? Voilà un homme mort, et sa fiancée qui me demande justice?

M. PATELIN, *à Colette.*

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi...

COLETTE, *l'interrompant.*

Hélas! Monsieur, je ne suis ni intéressée, ni vindicative, et s'il y avoit quelque expédient honnête... Vous savez combien j'aime ma maîtressse, votre fille, qui est filléule de Monsieur? (*Montrant M. Bartolin.*)

M. BARTOLIN.

Ma filleule !... Eh ! bien, quel intérêt a-t-elle à tout ceci ?

COLETTE.

Valere, Monsieur, le fils unique de Monsieur Guillaume, en est amoureux, et desire de l'épouser. Son pere refuse d'y consentir : vous êtes si habile l'un et l'autre. Voyez s'il n'y auroit pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que Monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé !

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

C'est prendre les voies de la douceur.

M. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener : il faut que je lui en parle moi-même ; mais y consentez-vous, Monsieur Patelin ?

M. PATELIN

Eh ! . . . je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille . . . . cependant . . . . pour sauver la vie à Monsieur Guillaume . . . . allons, allons, j'y donnerai les mains ; et je serois fâché de faire pendre un homme.

M. Bartolin.

J'entends qu'on me l'amene ... (*A Colette.*) Vous, allez vîte faire enterrer secrettement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

(*Colette s'en va.*)

SCENE X.

M. BARTOLIN, M. PATELIN.

M. Patelin.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

(*Il s'en va.*)

SCENE XI.

M. GUILLAUME, DEUX RECORDS, M. BARTOLIN.

M. Bartolin, *à M. Guillaume.*

Ah! vous voici? Eh! bien, vous savez, Monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

M. Guillaume.

Oui, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

M. BARTOLIN.

Il l'est véritablement ; je viens de le voir moi-même, et vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peste soit de moi !

M. BARTOLIN.

Oh ! çà, j'ai une chose à vous proposer : il ne tient qu'à vous de sortir d'affaire, et de vous en retourner chez vous en liberté.

M GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi ? serviteur donc.

M. BARTOLIN.

Oh ! attendez : il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu ?

M. GUILLAUME.

Belle proposition ! je n'aime ni l'un, ni l'autre.

M. BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai ?

M. GUILLAUME.

je l'ai battu ; s'il est mort, c'est sa faute.

M. BARTOLIN.

C'est la vôtre. Ecoutez : Monsieur Patelin a une fille, belle et sage.

M. GUILLAUME.

Oui, et gueuse comme lui.

M BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

M. GUILLAUME.

Eh ! que m'importe ?

M. BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

M. BARTOLIN, *aux Records.*

Qu'on le mene en prison.

M. GUILLAUME.

En prison... Maugrebleu !... Laissez-moi, au moins, aller dire chez moi qu'on ne m'attende point ?

M. BARTOLIN, *aux Records.*

Ne le laissez pas échapper.

SCENE XII.

M. PATELIN, HENRIETTE, VALERE, COLETTE, M. BARTOLIN, M. GUILLAUME, DEUX RECORDS.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

VOILA le contrat.... (*A M. Guillaume.*) Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

M. GUILLAUME, *à part.*

Que de patelineurs !

M. BARTOLIN.

Allons, voici toutes les parties ; expliquez-vous vîte: voulez-vous sortir d'affaire ?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTOLIN, *lui présentant le contrat.*

Signez ce contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTOLIN, *aux Records.*

En prison, et les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds!.... Tubieu! comme vous y allez!

M. BARTOLIN.

Ce n'est encore rien; je vais, tout-à-l'heure, vous faire donner la question.

M, GUILLAUME.

Donner la question!

M. BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire; et, après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

M. GUILLAUME.

Pendre! miséricorde!

M. BARTOLIN.

Signez donc. Si vous différez un moment, vous êtes perdu; je ne pourrai plus vous sauver.

M. GUILLAUME.

Juste Ciel! que faut-il faire? (*Il signe.*)

M. BARTOLIN.

Je l'ai oui dire à un fameux Médecin: les coups à la tête sont dangereux comme le diable.... (*Après que*

M. Guillaume a signé.) Voilà qui est bien. Je vais jeter au feu la procédure ; et je vous en félicite.

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires !

M. PATELIN.

L'honneur de votre alliance...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ne vous coûte gueres.

VALERE.

Mon pere, je vous proteste....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Va t-en au diable !

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Et moi aussi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

M. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCENE XIII et derniere.

UN PAYSAN, AGNELET, M. BARTOLIN, M. PATELIN, M. GUILLAUME, VALERE, HENRIETTE, COLETTE, DEUX RECORDS.

LE PAYSAN, *à Agnelet.*

MARCHE, marche, de par le Roi !

AGNELET.

Miséricorde !

M. GUILLAUME.

Ah ! traître ! tu n'es pas mort ?... Il faut que je t'étrangle ; Il ne m'en coûtera pas davantage.

M. BARTOLIN.

Attendez.... (*Au Paysan.*) D'où sort ce fantôme !

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier ; par quoi je le mene en prison.

M. BARTOLIN, *à Agnelet.*

Ouais ! tu n'as plus de coups à la tête ?

AGNELET.

Ma fi ! non.

M. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit, chez le Chirurgien ?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, Monsieur.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat que je le déchire.

M. BARTOLIN.

Cela est juste.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus!.... Il faut bien, par force, que je laisse la chose comme elle est; mais vous me paierez les trois cents écus de votre pere?

M. PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

M. GUILLAUME.

Son billet?... Et mes six aunes de drap?

M. PATELIN.

C'est le présent de nôces.

M. GUILLAUME.

De nôces?... Au moins, je tâterai de l'oie?

M. PATELIN.

Nous l'avons mangée à diner.

M. GUILLAUME.

A diner?... (*Montrant Agnelet.*) Oh! ce scélérat paiera pour tous, et sera pendu!

VALERE.

Mon pere, il est tems de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons !

Fin de la Comédie.

ÉPILOGUE, OU TROISIEME INTERMEDE.

PERSONNAGES DU TROISIEME INTERMEDE.

THALIE.

CHŒUR DES DIEUX.

THALIE.

CEPENDANT que Bacchus et Comus, à l'envi,
Des biens que leur main nous dispense
Vont disputer la préférence,
Nous, d'un juste devoir acquittons-nous ici,
Et finissons par là notre réjouissance.
Jupiter a paru satisfait de nos jeux :
Témoignons-lui notre reconnoissance,
Faisons pour lui des vœux.

LE CHŒUR, *chantant.*

Témoignons-lui notre reconnoissance,
Faisons, faisons pour lui des vœux.

UN DES DIEUX.

Puisse-t-il voir toujours reposer son tonnerre,
Et goûter le plaisir d'avoir par ses exploits,
Contraint les peuples de la terre
A tenir enchaîné le Démon de la Guerre,
Et de venir, pour vivre sous ses loix,
De son auguste sang lui demander des Rois?

LE CHŒUR, *chantant.*

Puisse-t-il, &c.

UN DES DIEUX.

La gloire qui l'environne,
Ne peut croître désormais;
Ce n'est que pour sa personne,
Qu'on peut faire des souhaits.

LE CHŒUR, *chantant.*

La gloire, &c.

UN DES DIEUX.

Et sur la terre et sur l'onde,
Il voit tous les cœurs contens:
Puisse-t-il jouir long-tems
Des biens qu'il a faits au monde!

LE CHŒUR, *chantant.*

Et sur la terre, &c.

FIN.

LE MUET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par BRUEYS et PALAPRAT.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET DU MUET.

LE Baron d'Otigny a deux fils, dont l'un s'appelle Timante et l'autre le Chevalier. Le Baron auroit voulu marier Timante à une fille du Marquis de Sardan, l'un de ses anciens amis ; mais Timante n'y consentant pas, le Baron, mécontent de ce fils aîné, veut le déshériter, et propose le Chevalier pour gendre au Marquis. Timante aime une jeune Comtesse, veuve, avec laquelle il s'est brouillé, parce qu'il est jaloux d'un Capitaine de vaisseaux, qu'elle reçoit chez elle ; mais sachant qu'elle desire avoir un valet muet, selon la mode qui s'en est, depuis peu, introduite à Naples, il veut le lui donner, et il charge son valet Frontin de lui en procurer un. Frontin n'en pouvant point trouver, propose à un homme qui se donne pour Juif, nommé Simon, nouvellement arrivé à

Naples, et n'y étant connu de personne, de passer pour ce muet, et il le présente à Timante, en cette qualité. Timante se raccommode avec la Comtesse, qui détruit ses soupçons sur le Capitaine. Ce vieux marin n'est que son ami, et il lui a confié une jeune personne, nommée Zaïde, dont la famille est inconnue, et qu'il avoit retirée des mains d'un corsaire, pendant un de ses voyages. Le Chevalier n'est pas plus disposé que Timante à épouser la fille du Marquis, que l'on lui propose. Il a aperçu Zaïde, et en est devenu amoureux. Il ne sait comment s'introduire chez la Comtesse pour voir la jeune inconnue. Il se confie à Frontin, qui imagine de le faire passer pour le muet que Timante a promis à la Comtesse. Le Chevalier accepte cet emploi; mais, ne pouvant long-tems se contenir, il se découvre à Zaïde, qui ne tarde pas à partager l'amour qu'elle lui a inspiré. Le Baron apprend que le Chevalier est devenu muet, et il le croit réellement affligé de cet accident. Frontin lui persuade que c'est le violent amour que le Chevalier a conçu pour Zaïde qui l'a privé de la parole. C'étoit celui de ses deux fils sur lequel le Baron avoit fondé le

plus d'espérance, et il se désole de ce prétendu malheur. Frontin, déguisé en Médecin, lui conseille de lui faire épouser Zaïde; mais le Capitaine ne peut consentir à la donner à un muet. Cependant, la Comtesse, qui s'est aperçue de l'amour de Zaïde et du Chevalier, qu'elle ne connoît pas pour le frere de Timante, a renvoyé ce prétendu muet. Le Baron fait venir Simon, qui débrouille toute l'intrigue, étant reconnu par le Capitaine, par Zaïde, et même par le Marquis pour être un certain Griffon, Sicilien et frere de la nourrice de Zaïde. Cette Zaïde se trouve être une fille du Marquis, prise par un corsaire, dès l'âge de deux ans, pendant un trajet de Naples à Palerme, où le Marquis l'envoyoit auprès de sa mere. Le Capitaine l'avoit reprise sur le corsaire, ramenée à Naples, et confiée à la Comtesse. Des bijoux volés à Zaïde par Griffon, et qu'il avoit chargé Frontin de vendre pour lui, attestent la vérité de cet événement. Le Marquis, charmé de retrouver Zaïde qu'il croyoit morte, la donne au Chevalier, et le Baron consent au mariage de Timante avec la Comtesse, dont Frontin épouse la suivante, Marine.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE MUET.

« J'AVOUE que j'ai toujours eu pour cette Comédie un véritable foible d'Auteur, aussi grand que si je l'avois faite tout seul, dit Palaprat, dans le Discours qu'il a placé au devant. Cependant, nous avons été trois à le composer ; et le troisieme vaut bien la peine d'être nommé : ce n'est seulement que Térence. En lisant et relisant son *Eunuque*, avec mon cher associé Brueys, nous nous trouvâmes tous deux une égale envie d'accommoder cette Piece à nos mœurs. Il n'étoit pas possible de la donner sous ce titre. Le plus grand Poëte que la France ait eu en son genre, l'inimitable La Fontaine, y avoit échoué. Nous fûmes intimidés par son exemple. Il y a un *Eunuque* imprimé, de la composition de ce célebre Auteur (Voyez le tome sixieme des Comé-

dies du Théatre François de notre Collection) ; mais à force de l'avoir voulu rendre, pour ainsi dire, littéralement, cette exactitude auroit déshonoré l'original et le Traducteur, si l'un et l'autre pouvoient l'être, après la gloire où ils sont parvenus. »

« Il s'agissoit donc de mettre autre chose sur la scene qu'un eunuque. Après y avoir rêvé, j'eus le bonheur d'imaginer le premier un muet. Cette idée me rit. Il me sembloit qu'une jeune femme du monde qui voudroit être servie par un domestique muet fourniroit des traits dans nos mœurs, et qu'un jeune homme, éperduement amoureux, obligé à faire le muet pour obtenir sa maîtresse, et à parler, en même-tems, pour ne la pas perdre, se trouveroit dans des situations à faire plaisir. Peut-être que, si j'avois pu retenir quelque tems la joie que je sentis d'avoir fait cette déconverte, quelque chose de meilleur auroit été inventé par mon camarade, qui, étant né sous ce beau ciel dont le soleil murit nos bons vins muscats, a une imagination dont la vivacité ne dément pas le feu de ce terroir ; mais enfin la complaisance qu'il avoit pour moi le fit

arrêter à mon idée d'un muet. Je le laissai le maître de la fable, en suivant son original, autant qu'il lui seroit permis, et, quand il en eut fait l'esquisse, nous travaillâmes tous deux, tantôt séparément, tantôt ensemble, à faire, sur ce modele, une Piece pour notre Théatre. »

« Il y avoit bien des choses à changer, surtout pour donner à la passion de notre Timante, qui est le Phédria de Térence, cette délicatesse, que la plupart des Anciens ont ignorée ; j'ose le dire, sans craindre de blesser la profonde vénération que j'ai pour eux. Et comment, si nous avions rendu Phédria tel qu'il est, auroit-on souffert un amant qui s'absente deux jours pour laisser son rival dans une possession tranquille de sa maîtresse ? On se récrieroit, avec raison, aujourd'hui, que le caractere de Phédria ne seroit pas toujours égal, et on auroit de la peine à concevoir que le même homme qui consent à laisser ce qu'il aime pendant deux jours entiers au pouvoir d'un autre, fût capable de sentir pour cet objet aimé tout ce que la passion la plus vive et la plus décente peut inspirer.... »

« Phédria, cet amant si passionné, promet à

sa maîtresse qu'il s'éloignera d'elle, tout exprès, pendant deux jours, afin que son rival en soit entierement le maître. Les anciens ne se faisoient pas sur cela de scrupules : aussi n'introduisoient-ils que des courtisanes sur leur Théatre. Il faut avouer, si nous ne présentons jamais des caracteres plus naturels que les leurs, au moins, je ne le crois pas possible, que nous les présentons quelquefois plus beaux, et qu'on auroit raison de ne pas souffrir aujourd'hui qu'une femme (même du caractere de Thaïs, si on osoit la faire paroître) priât son amant de trouver bon qu'elle se fît des amis, de la maniere que celle-ci le propose à Phédria ; et qu'on ne dise pas que la belle action qu'elle a en vue la justifie, que c'est pour rendre une jeune fille à ses parens. Quand ce seroit pour faire rebâtir les murailles de sa ville, comme une autre Phryné, son amant y peut-il consentir, s'il l'aime véritablement ?.... »

« Ce n'est pas à Térence que je reproche ce défaut, c'est à son siecle. La Comédie est une imitation. On y excelle quand on imite bien, si le principe d'Aristote est vrai, que rien ne peut entrer dans l'esprit que par les sens. Térence ne

pouvoit copier que ce qu'il voyoit. Demanderiez-vous à un Peintre qui n'auroit vu de sa vie que l'affreüse solitude de ces Saints solitaires qui sont près de Grenoble, qu'il peignît d'imagination les beaux jardins de Marly. »

« Je ne cite que ce seul endroit de *L'Eunuque*, quoiqu'il y en ait plusieurs autres qui ne choquent pas moins la délicatesse ; jusques-là que la Piece finit par un des plus bas accommodemens dont un homme sans amour puisse être capable. Phédria, devenu paisible possesseur de Thaïs, consent à recevoir le Capitaine dans leur commerce, par de sordides vues d'intérêt. Je suis serviteur en cela aux Anciens, dont j'aime d'ailleurs les beautés à l'idolâtrie ; mais tout un, ou tout autre : je ne puis consentir à voir confondre deux choses aussi opposées que la débauche et l'amour. »

« Voilà un écueil que nous avons bien évité dans notre imitation. Quant au reste, nous avons suivi Térence le plus exactement que nous avons pu, et c'est à quoi nous dûmes le succès de cette Piece. Il y a un caractere qui plut beaucoup, quoiqu'il ne soit qu'ébauché ; c'est celui

du Capitaine de vaisseaux, que nous avons mis au lieu de Thraso. J'étois à l'armée, à la suite des Princes de Vendôme, lorsqu'on joua cette Piece, et je fus surpris que toutes les lettres que je recevois sur son succès me parloient, sur-tout, du Capitaine de vaisseaux. C'est un marin, un peu impoli. Le métier le comporte ordinairement, à ce que disent ceux qui n'en parlent pas bien. Roselis, qui joua ce rôle, y jetta beaucoup de grace, et le fit valoir par lui-même. Ces Ouvrages sont faits pour être joués. »

« L'absence de mon associé m'avoit rendu le maître de cette Comédie. Mon intention étoit de la mettre en vers, et elle le méritoit bien ; mais les besoins pressans de l'état (je veux dire de l'état où je me trouvois, obligé à suivre à l'armée le Prince auquel j'avois l'honneur d'être attaché,) fort peu en argent comptant, trop glorieux pour le lui laisser connoître ; tout cela m'engagea (abusant peut-être des pouvoirs que mon ami m'avoit laissés) à lire cette Piece à l'aréopage du Théatre, telle qu'elle étoit. C'étoit au mois de Mai. L'absence des Officiers paroissoit déja fort aux Spectacles. Peut-être que la saison et le

défaut d'autres nouveautés ne contribua pas peu au plaisir avec lequel elle fut reçue, et l'on en eut assez bonne opinion pour me donner de l'argent sur l'espérance de son succès.... »

« Le *Muet* fut toujours vu avec grand plaisir, pendant la vie du Comédien qui y jouoit d'original le rôle de Frontin (Raisin le cadet). Après la mort de cet excellent Acteur, ce rôle tomba entre les mains de celui à qui j'avois donné le personnage du Chevalier dans la nouveauté de la Piece (La Thorilliere), et l'on ne s'aperçut pas que Frontin eût changé de maître. »

« Il me semble que cette Comédie fut jouée long-tems de suite à sa reprise. Tous ceux qui la lisent en sont touchés. Les mœurs y sont observées avec une sévérité stoïque, et on ne laisse pas d'y rire avec la joie d'une Comédie Italienne. Il n'est gueres rien de plus intéressant que les dangers et les embarras de Cherea, qui est notre Chevalier, et de Zaïde, qui n'est qu'un personnage muet dans Térence. Cette Piece attendrit et réjouit en même-tems. »

Les freres Parfaict, qui, dans leur *Histoire du Théatre François*, ont adopté ce jugement de Palaprat

Palaprat sur *Le Muet*, nous disent que cette Comédie n'eut que cinq représentations à sa premiere mise, et six autres à sa premiere reprise, du 13 Juillet suivant. Mais, ajoutent-ils, « le peu de profit que les Auteurs en retirent n'empêche pas de la mettre au rang des bonnes Pieces, tant par le fonds que par la conduite et par le dialogue. »

Ils rapportent une note de Grandval, le pere, qui nous apprend que le rôle du Baron d'Otigny fut joué par La Grange, celui du Marquis de Sardan par Guérin, celui de Timante par Raisin l'aîné, celui de Zaïde par la Demoiselle Raisin, celui de la Comtesse par la Demoiselle Le Comte, celui de Marine par la Demoiselle Beauval, celui de Simon par Desmarres, et qui nous confirme que ceux de Frontin et du Chevalier le furent par Raisin le cadet et par La Thorilliere, comme nous l'avoit dit Palaprat.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* trouvent que « cette Piece a tous les agrémens du comique, qui vient naturellement du fonds du sujet même et de l'action ; qu'elle est dénouée très-

heureusement, et que c'est une copie digne de son original. »

Lors de la reprise qui fut faite de cette Piece le 18 Avril 1730, l'Abbé Pellegrin fit insérer dans le *Mercure* de Mai suivant des Réflexions critiques, où l'on voit qu'il ne trouve pas que le personnage du Muet soit assez naturellement amené au sujet ; que la fin du troisieme acte termine l'action de la Piece, de maniere que les deux actes suivans sont presque superflus, et qu'enfin le dénouement est trop à la façon de Térence. « Cependant, ajoute-t-il, à ces petits inconvéniens près, la Piece ne dément pas la réputation que ses Auteurs se sont acquise. »

La reprise du 7 Février 1779 fit dire à l'Auteur du *Mercure* du 25 du même mois, que « cette imitation de *L'Eunuque* de Térence, inférieure à l'original pour l'élégance du style, lui est fort supérieure pour tout le reste ; que le dialogue du *Muet* est plus vif, plus pressé que celui de *L'Eunuque*, les incidens mieux préparés, plus vraisemblables, et qu'enfin, sur notre scene, les mœurs de *L'Eunuque* révolteroient les Spectateurs

les moins délicats, au lieu que celles du *Muet* sont pures, séveres, sans que cette sévérité nuise à la gaieté et au comique. »

Cette Piece, qui n'avoit pas paru depuis plusieurs années, fut revue alors avec plaisir. On la remit avec soin. Les rôles en furent très-bien rendus par MM. Préville, Monvel, Fleury, Bellemont, Vanhove, Des Essarts et Bouret, et par Madame Préville, Madame Bellecourt, et Mademoiselle Contat. M. Préville, dans le rôle, très-difficile, de Frontin, et Madame Bellecourt, dans celui de Marine, mériterent particulierement et obtinrent les plus grands applaudissemens, par la gaieté, le naturel, l'intelligence et le comique qu'ils surent déployer dans cette Piece.

Feu Bellecourt a fait quelques changemens au dénouement de cette Comédie; mais « la maniere dont il l'a arrangé manque de netteté d'ensemble et d'effet, et fait regretter l'ancien qui, pourtant, est très-défectueux, » dit encore l'Auteur du *Mercure* du 25 Février 1779.

Pierre Le Loyer donna en 1573 une Comédie en cinq actes, en vers de quatre pieds, intitulée

Le Muet insensé, dans laquelle un Magicien rend un fils muet et fou pour faire consentir son pere à lui faire épouser celle qu'il aime ; et quand le pere y a consenti, le Magicien rend au fils la parole et la raison.

En 1751, le 20 Octobre, on joua au Théatre François une petite Comédie, en un acte, en vers, composée à l'occasion de la naissance du Duc de Bourgogne, par M. Alliot, et intitulée *Le Muet par amour*. Elle n'eut qu'une seule représentation, et n'a pas été imprimée.

Il y est question d'un jeune amant qui a commis une indiscrétion, laquelle a fâché l'oncle de sa maîtresse, et, pour se la faire pardonner et obtenir celle qu'il aime, il est condamné à passer un jour entier sans parler.

Ces deux Pieces n'ont pas d'autres rapports avec *Le Muet* de Brueys et Palaprat, ni avec *L'Eunuque* de Térence.

LE MUET,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par BRUEYS et PALAPRAT ;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 22 Juin 1691.

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTIGNI, pere de Timante et du Chevalier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

LA COMTESSE.

TIMANTE, amant de la Comtesse.

ZAIDE, fille inconnue.

LE CHEVALIER, amant de Zaïde.

UN CAPITAINE DE VAISSEAUX.

GUSMAN, valet du Capitaine.

FRONTIN, valet de Timante.

MARINE, suivante de la Comtesse.

LISETTE, suivante de Zaïde.

SIMON.

La Scene est à Naples.

LE MUET, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

OUAIS ! mon maître seroit-il déja rentré chez la Comtesse?... Il n'y a point d'apparence : il est encore un peu jour, et il n'y veut entrer que de nuit... Il faut l'attendre ici, et faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre les pieds chez cette infidelle. Son honneur y est trop intéressé, et l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais... J'entends quelqu'un... Le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-tems.

SCENE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

Bon soir, Frontin, je t'ai vu entrer dans ce Palais, et je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi ? Je n'ai pu encore vendre ta chaîne d'or: crains-tu que je ne te la vole? veux-tu que je te la rende ? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc ? N'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire ?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile !

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure ? je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi !

SIMON.

Sot tant qu'il te plaira !

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler ?

SIMON.

Oui, difficile, Frontin, et plus difficile que tu ne crois!

FRONTIN.

Pécore!

SIMON.

Tiens, déja dans l'hôtellerie où tu m'as mis, en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le muet, pour m'exercer; je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

Butor!

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens; je ne pus m'empêcher de l'aller quérir moi-même.

FRONTIN.

Ivrogne!

SIMON.

Ce matin encore une servante m'a surpris comptant les heures, parce que j'avois envie de diner.

FRONTIN.

Gourmand!

SIMON.

Si tu savois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie, et puis, tout à coup, ne parler plus!

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup, et que tu as de belles choses à dire!

SIMON.

Oh ! franchement tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ah ! voici tes sots raisonnemens de l'autre jour ? Eh ! ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet ; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un ; que, n'en trouvant point, je me suis avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, et que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin, par son ordre, je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

SIMON.

Morbleu ! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sais ce que c'est, mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoutumé de me tenter ; et faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu avois le sens commun. Entre nous, les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays ; et les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les Orfévres ne disent rien de bon pour toi. Ainsi, quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne saurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, et en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom et d'habit sont des choses plus

aisées à faire que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ah ! mon enfant, de toutes les manieres de s'énoncer c'est la plus courte, la meilleure et la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer, pour le repos de nos oreilles ! Vois-tu ? les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé !

FRONTIN.

Courage !.... Ça, tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis. Il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre, par signes, quelles sortes de gens l'auront demandé : comprends-tu ?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah ! voyons un peu, quand un homme de robe, un de nos Sénateurs, par exemple, aura été au logis, comment le lui feras-tu entendre ?... (*Simon copie un homme de robe.*) Fort bien, fort bien ! Vive Simon... Et un homme d'épée, là, un Cavalier d'un bel air?....

(*Simon copie mal un homme d'épée.*) Fort mal, fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit. Fi! on diroit à ton action que ce seroit un Archer du Prévôt qui l'auroit demandé, et non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre.... (*Il lui montre, et Simon l'imite.*) Oui dà, oui dà; cela n'est pas déja trop mal... Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vu faire; je te l'ai montré... (*Ce que Simon fait déplaît à Frontin.*) Oh! Fi, fi! Que diantre fais-tu? Voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien; remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps... (*Frontin contrefait les femmes de qualité.*) Allons, à toi... (*Simon tâche à l'imiter.*) Eh! pas mal, pas mal; cela viendra, avec un peu d'exercice... En voilà assez pour le coup: retire-toi Je ne veux point que mon maître te voie encore. Il ne t'a jamais vu; mais il te connoîtroit à l'habit. Quand il en sera tems, je t'irai quérir. Adieu.

SIMON, *s'en allant.*

Serviteur.

FRONTIN, *à part.*

Voilà un drôle qui n'est pas encore stylé, si par hasard....

SIMON, *revenant.*

A propos, Frontin, je savois bien que j'avois quelque chose à te demander.

FRONTIN.

Eh! quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh ! vraiement oui, les muets rient, imbécille !

SIMON, *s'en allant.*

C'est assez ; je te remercie.

FRONTIN, *à part.*

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot.... Si ma fourberie venoit à être découverte.... (*Voyant Simon.*) Encore ?

SIMON, *revenant.*

Eh ! dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets ? je n'en ai jamais vu rire ?

FRONTIN.

Ah ! voici une belle question !.... Et comment veux-tu qu'ils rient, nigaud ? Ils rient comme les autres hommes.... (*A part.*) Peste soit du questionneur ! Il a tant fait que voici mon maître.... (*A Simon.*) Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voie : au moins, prends bien garde à toi !

SCENE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE, *à Frontin.*

AH ! te voilà, Frontin !

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; il y a même long-tems.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la Comtesse m'a donnée,

Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé? (*Simon fait la révérence.*) Ouais ! il marque entendre ce qu'on dit ?

FRONTIN.

Oh ! point, Monsieur, c'est que les bons muets, au mouvement des levres, comprennent ce qu'on veut dire... (*Simon fait une inclination de tête.*) Voilà-t-il pas ? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Oh ! je vous le garantis muet, et des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer. Sache seulement où il sera après soupé pour l'aller quérir et le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, Monsieur ?

TIMANTE.

Non ; je te dirai pour qui c'est : j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

(*Simon sort.*)

SCENE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH! bien, Monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la Comtesse?

TIMANTE.

Je ne sais.

FRONTIN, *lui montrant la porte de la Comtesse.*

Voilà pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez!

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir, un moment après, à votre rival!

TIMANTE.

La perfide!

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût cru ce matin?.... « Oui, » Frontin, dis que Timante est le dernier des hommes, » si je revois jamais cette infidelle, si je remets le pied » chez elle; que la foudre, que le Ciel, que la terre... » et cætera. Un petit laquais, (*Faisant le signe de montrer la taille d'un enfant.*) pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille, de la part de cette infidelle....

Adieu mon courroux !... Vous êtes un homme d'une grande résolution !

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi ?

TIMANTE.

Non, toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici ?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh ! oh !

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeste !

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tudieu !

TIMANTE.

Tu ne le crois point ? Tu le verras. Elle me fait rappeler ; elle voit le tort qu'elle a. Elle veut se justifier : je

je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira ; mais je lui ferai bien voir qui je suis.... Hélas ! j'ai perdu pour elle les bonnes graces de mon pere : il a tourné toute son affection du côté de mon frere. Je risque tout pour elle ; mais, assurément, je ne serai plus sa dupe !

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, plus vous raisonnerez, plus vous pesterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous savez que je ne suis pas nouveau en ces sortes d'affaires ? Je sais qu'en amour ce n'est que soupçons, brouilleries, raccommodemens : aujourd'hui guerre, demain treve ; puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé, comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire ; mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je saurai bien accorder mon amour avec ma raison : mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, il y a long-tems que l'amour et la raison sont brouillés ensemble : ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur : je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez ; mais je crois

aussi que puisqu'elle vous fait rappeler, elle compte, à coup sûr, qu'elle vous apaisera.

TIMANTE.

Elle?

FRONTIN.

Oui, elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après, chez elle, ce Capitaine de vaisseaux, qui ne la quitte point depuis quelques jours?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh! bien, que pourra-t-elle me dire?

FRONTIN.

Je ne sais; mais ce sera elle qui le dira, et vous qui l'écouterez ... Tenez, Monsieur, figurez-vous qu'elle est présentement devant vous, avec tous ses charmes, et qu'elle se justifie; que sa bouche vous parle, que vous oyez le son de sa voix, et que ses yeux vous regardent : n'est-il pas vrai qu'elle a raison?

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques

feintes larmes, en conscience, croyez-vous tenir un seul moment devant elle ?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet ?

TIMANTE.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Ne la voyez point. Vous y êtes encore à tems ; personne ne vous a vu entrer. En tout cas, c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine, qui viennent à Naples ; vous direz que vous alliez voir le Marquis de Sardan : aussi-bien cette salle sépare son appartement de celui de la Comtesse. Allons, courage ; prenez une belle résolution : n'irritez pas davantage Monsieur votre pere. Il est si colere de ce que vous refusez la fille du Marquis qu'il est résolu de donner cette même fille, avec tout son bien, à votre frere, le Chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, et d'un beau nom comme le vôtre ? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur qu'on ne sauroit faire parler qu'avec des machines, et de qui l'on ne sauroit arracher quatre paroles de suite ; un imbécille, enfin, que votre pere ne vous préféreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout !

TIMANTE, *allant du côté de chez la Comtesse.*

Je le veux bien ; retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN, *lui montrant le chemin pour s'en aller.*

Mais, si vous voulez vous en retourner, c'est par-là qu'il faut aller, et non pas par-là. Vous vous approchez toujours de la porte de la Comtesse !

TIMANTE.

Hélas ! je ne sais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis. Je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages : je le vois, je le sais, je le sens ; cependant, je meurs d'amour, et je ne sais à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme !.... Mais j'entends votre pere... Il parle assurément au Chevalier. Cachons-nous dans ce coin : ils ne nous verront point. Écoutons ce qu'il lui dit ; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

(*Ils se cachent.*)

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au Chevalier.*

VENEZ, venez, mon fils. Votre frere s'est rendu indigne de mon affection ; je l'ai tournée toute vers vous, et, avec une belle fille, je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sol de mon bien : vous êtes toute ma consolation...

Vous ne répondez rien, mon fils ? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, et je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite ; mais je voudrois vous voir plus gai : votre mélancolie m'afflige. Vous la perdrez, sans doute, devant la fille que je vous destine. Elle est jeune, elle est belle, et son pere est mon ancien ami. Vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas, au moins, être si triste devant lui... Mais le voici tout à propos.

(*Le Chevalier s'enfuit dès que le Marquis paroît.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, TIMANTE; FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au Marquis.*

Vous avez toujours prévenu mes desirs, Marquis; et il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez su que j'allois chez vous ?

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils, le Chevalier. C'est un fils obéissant celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, et qui par sa soumission me console de toutes les

extravagances de son frere... (*Cherchant le Chevalier.*) Approchez mon fils..... (*Appelant.*) Chevalier.... (*A part.*) Qu'est-il devenu ?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Voilà son fils l'obéissant !

LE BARON, *appelant.*

Hola ! Chevalier !...

FRONTIN, *à part.*

Il est déja bien loin !

LE BARON, *au Marquis.*

Il faut, sans doute, qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelques jours qu'il est d'une langueur et d'un abbattement qui m'affligent ; mais la vue d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder, dès ce soir, quitte pour différer les nôces de quelques jours, si son indisposition continue. Mais tenons les choses secrettes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déja débauché Timante, et qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai : un agneau n'est pas plus doux. C'est tout le contraire de ce pendard de Timante ; aussi va-t-il servir d'exemple de la maniere dont on doit punir les fils désobéissans!

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, il faut que je vous aime comme je fais pour consentir à ce mariage avec votre second fils, et le procédé de Timante suffisoit pour me rébuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille, au moins, voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne; et vous savez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance, par ce funeste accident qui me fit quitter Messine pour venir demeurer à Naples, toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant, et porté à tout ce que je veux.... Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez; je reviens vous trouver dans un moment. Je vais voir ce qui est arrivé au Chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toujours paru tout languissant et tout malade.

(*Le Marquis entre chez lui.*)

SCENE VII.

FRONTIN, LE BARON, TIMANTE, *caché.*

LE BARON, *rencontrant Frontin.*

Qui est-là?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est-là ?

FRONTIN, *bâillant.*

C'est moi, c'est moi : qu'est-ce ?

LE BARON.

Ah ! coquin, c'est toi ?

FRONTIN.

Je vous demande pardon ; je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là ?

FRONTIN.

Je dormois, Monsieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant oui parler ?

FRONTIN.

C'est, Monsieur... C'est qu'il y a des gens qui parent en dormant, et je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là ?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante ?

FRONTIN.

Oh ! non, Monsieur. Je vous jure que je ne suis

ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonne fortune ?

LE BARON, *à part.*

Ce maraut !... (*A Frontin.*) Oh ! bien, que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent ; après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui, qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup !

LE BARON.

Un peu moins que sa Comtesse... Mais, écoute : je sais, par expérience, que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, quelle injure me faites-vous là ?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, Monsieur ?

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

LE BARON.

Je consens que tu acheves de le perdre.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, mon maître...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je ne compte plus sur lui ; mais, au moins, prends bien garde à ne point te mêler de son frere. Je ne doute point que tu n'aies entendu ce que je viens de

dire ici au Marquis de Sardan ; je te déclare que si le Chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, Monsieur ?

LE BARON.

Oui, à toi. Écoute : de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un ; il est bien juste que tu me aisses disposer de l'autre ?

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, croyez-vous...

LE BARON, *l'interrompant.*

Si tu es sage, prends-y bien garde. Tu sais combien de friponneries tu m'as faites, et que j'ai en main de quoi te faire pendre. Je ne t'en dis pas davantage !

(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

FRONTIN, TIMANTE, *caché.*

FRONTIN, *à part.*

IL a, par ma foi ! quelque raison... Cependant, ils machinent-là une terrible affaire contre mon maître !... (*A Timante, qui paroît.*) Eh ! bien, Monsieur, vous l'avez entendu ? Vous voilà déshérité, si nous ne songeons à apaiser votre pere.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche; je ne suis sensible qu'à sa colere! je l'ai encourue; et pour qui? pour une infidelle!

FRONTIN.

Vous avez raison, Monsieur; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons... Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh! non, Monsieur, on n'ouvre point; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle : sortons.

TIMANTE.

Eh! si fait, te dis-je; on ouvre chez la Comtesse.

FRONTIN, *à part.*

Ah! tout est perdu! Voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Que veut dire ceci, Timante? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entends votre voix dans cette salle! On vous fait dire qu'on a à vous parler : on vous attend; Vous venez, et, au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier. Je crois même que si je

n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

(*Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.*)

FRONTIN.

Oh! point, Madame; nous n'avions garde! c'est... c'est que mon maître...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous ne me dites rien, Timante? Seriez-vous assez fou pour être en colere de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidelle! puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh! c'est donc tout de bon? Voilà, vraiement, bien de quoi, pour faire tant de bruit!

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, et ouverte, un moment après, à l'autre, c'est une bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'en parler!

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons, avant votre départ; car je suis informée que le Vice-Roi vous a nommé du voyage... (*Montrant Frontin.*) Mais, auparavant, dites-moi, ce garçon sait-il se taire?

FRONTIN.

Oui, Madame, fort bien; mais je vous avertis d'une chose: si ce que j'entends dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi: si ce qu'on dit est faux et supposé, je ne l'ai pas plutôt oui que je meurs d'envie

d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté. Je vous confesse mon foible, Madame; c'est à vous à en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien a dire qui ne soit très-véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté : on vous écoute.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine; que six mois après je vins à perdre mon époux?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE, *à Timante.*

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, et de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous étiez alors à Messine. Vous me vîntes voir, Timante, vous me fites changer de résolution, et vous n'ignorez pas que depuis ce tems-là je vous ai confié, avec plaisir, tout ce que j'ai eu de plus secret?

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourd'hui, sans sujet, cette jalousie, a

ici, chez sa sœur qui loge près de ce palais, une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde ?

TIMANTE.

Je sais, Madame, l'histoire de cette Zaïde; j'étois encore à Messine lorsque cette fille, âgée de deux ans, fut prise par ce Capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN, *à la Comtesse.*

Que fait cette fille à la porte fermée ?

LA COMTESSE, *à Timante.*

Eh ! bien, Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce Capitaine, étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce que personne ne connoissoit ni ses parens, ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, et que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur ?

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle ?

LA COMTESSE, *à Timante.*

On a retiré cette fille d'entre mes mains, depuis que nous sommes à Naples, et je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Eh! bien, Madame, vous voulez qu'on vous la rende ?

LA COMTESSE.

Oui, Timante; et j'aurois couru risque de ne la

voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN.

Ah ! nous y voici !

LA COMTESSE, *à Timante.*

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile et peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation, en particulier, où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions : je l'attendois enfin quand vous vîntes ; et comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, et que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres, qui cependant n'étoient pas pour vous, on eut l'indiscrétion de vous renvoyer, en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, Madame, que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite pour me chasser, et pour recevoir mon rival ?

FRONTIN.

Courage, Monsieur !

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre rival ! pouvez-vous vous le persuader ? un homme comme celui-là ? riche et brave à ce qu'on dit, mais brutal comme un Corsaire qu'il est. Eh ! bien, Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade point, n'en parlons pas davantage. Le Capitaine n'entrera plus chez moi ; et quoique je sou-

haite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi ?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà rendu !

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Ah ! Madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincérement !

LA COMTESSE.

Moi ! je ne vous parlerois pas sincérement ? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chere, et vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, Madame !

FRONTIN, *bas.*

Vous voilà déshérité !

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Que dans la nécessité où je suis de suivre le Vice-Roi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes alarmes !

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce Capitaine, à laquelle je dois honnêtement une visite pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même

après souper : partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura gueres jusqu'à votre retour.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Eh ! bien, Frontin ?

FRONTIN.

Je le savois bien moi que, dès qu'elle parleroit, toutes vos belles résolutions, zeste !

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe ?

FRONTIN.

A vous parler franchement ce sont de terribles animaux que les femmes, et quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est toujours problématique.... Oh ! ça, en bonne foi, est-ce que, tout de bon, vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Eh ! le moyen que je puisse vivre sans elle ?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre ? Il me sou-

vient d'avoir lu autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus.

« Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
» Il faut toujours manger et boire ;
» Et c'est un incident nécessaire à l'histoire
» Que de prendre un léger repas. »

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer que sans dîner et sans souper ; et je tiens une bonne cuisine plus nécessaire qu'une maîtresse.

TIMANTE.

Hélas ! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie !

FRONTIN.

Cependant, vous l'avez entendu ; votre pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refusée ? Passe pour cela ; mais il le fait son héritier : voilà le diable ! J'ai cela sur le cœur pour vous ; et, quelque défense qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque sottise qui mette votre pere en colere contre lui.

TIMANTE.

Oh ! nous parlerons de cela quelqu'autre fois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on menera cette fille à la Comtesse Après cela, je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire : je partirai content ; et, pour avoir l'esprit plus en repos durant mon

voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Eh! bien, Monsieur, j'y reviendrai dès ce soir: aussi-bien n'ai-je point vu d'aujourd'hui ma cruelle Marine; c'est ma Comtesse à moi.... Mais, à propos, vous ne songez qu'à cette femme, et vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté?

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit tems: ce soir tu le meneras où je te dirai.... Retirons-nous. Mon pere soupe chez le Marquis; il pourroit nous trouver ici: sortons; j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, Dieu veuille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE, *à part.*

QUELLE impatience de femme ! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est ?

LA COMTESSE, *appelant.*

Marine, attends, Marine.

MARINE.

Me voici, Madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Eh ! bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je le lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas, au moins !

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris ?

MARINE.

Eh ! oui, Madame.

LA COMTESSE, *s'éloignant.*

Tu n'as que la rue à traverser ; amene-la, si tu peux, avec toi.

MARINE, *à part.*

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut ! Elle m'a déja dit, chez elle, dix fois la même chose. Quand je sors, elle me suit pour me le redire... Ah ! la voici encore.

LA COMTESSE, *revenant.*

Écoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir ; je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh ! Madame, vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Oui ; va, et reviens bientôt.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

MARINE, *seule.*

EH ! Dieu soit loué !... Mais... ne m'appelle-t-elle pas encore ?... Non... C'est quelqu'un qui monte l'escalier. Ne seroit-ce point qu'on lui amene Zaïde... Attendons un moment... Ah ! c'est ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec son amour.... Que diantre vient-il faire ici ?

SCENE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

OU vas-tu si tard, charmante Marine ?

MARINE.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est, hibou ?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle ! et tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien à faire de toi ! Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine ! arrête un moment, où tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triste, le désespéré Frontin !

MARINE.

Oh ! ça, m'aimes-tu autant que tu le dis ?

FRONTIN.

Oui, la peste m'étouffe !

MARINE.

Veux-tu m'épouser ?

FRONTIN.

Oui, ou le diable m'emporte !

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve ; touche-là. Je t'aime aussi : j'enrage de te l'avoir dit ; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, et que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du Ciel que l'industrie en partage ; chacun est obligé, en conscience, de faire valoir ses talens ? je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession ?

FRONTIN.

Oui, Marine ; et je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit!

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, et toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagner: tu te mocques de moi.... Mais, laissons cela; parle-moi franchement: que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par ordre de mon maître, pour épier si l'on menera à la Comtesse cette Zaïde dont tu as, sans doute, oui parler?

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout-à-l'heure; je vais la querir: adieu.

FRONTIN.

Attends; j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu ameneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui, ce muet? est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment, oui!

FRONTIN.

Eh ! que diantre veut-elle faire d'un muet ?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un More ; dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, et que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeoises, elle n'en voulut plus, et prit un petit Turc : d'autres en eurent, elle le quitta ; présentement elle s'est avisée d'avoir un muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh ! je te réponds qu'en cela elle sera bientôt suivie par les autres femmes ; elles seront bien-aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point, et j'en sais plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amis ?

MARINE.

Eh ! je t'en réponds, il y a long-tems que nous nous connoissons.

SCENE IV.

ZAIDE, LISETTE, UN LAQUAIS, MARINE, FRONTIN.

ZAIDE, *à Marine.*

BON SOIR, Marine. Ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit?

MARINE.

Oui, Mademoiselle; je vous allois querir.... Mais qui attendez-vous, vous-même?

ZAIDE, *cherchant Lisette.*

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte.... La voici ... (*A Lisette.*) Eh! bien, Lisette, qu'est-il devenu? C'est lui-même?

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vue; mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres....

ZAIDE, *l'interrompant.*

C'est assez, c'est assez; je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la Comtesse.

(*Elle entre chez la Comtesse, avec Lisette et le laquais.*)

SCENE V.

FRONTIN, MARINE.

MARINE.

ADIEU; il faut que j'entre avec elle.... Mais, peste soit de toi! tu es cause qne je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce soir.... Oh! s'il vient, je sais ce que je ferai.

(*Elle rentre chez la Comtesse.*)

SCENE VI.

FRONTIN, *seul.*

ADIEU, ma Déesse... A ce que je viens d'entendre, la Comtesse a dit vrai à Timante, et, après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître et moi, assez heureux dans nos amours. Cependant, du côté de l'intérêt, nos affaires, de l'un et de l'autre, vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans; s'il est privé des biens de son pere, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien au monde avoir servi un maître déshérité!... Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son pere?... Mais par où diable

l'attaquer ?... Il est trop taciturne, et l'on ne sait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire.... Eh ! parbleu, le voici tout à propos.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Qui cherche-t-il ici si tard, et avec tant d'empressement ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Où sera-t-elle allée ? qu'est-elle devenue?... (*A Frontin.*) Ah ! Frontin, que je suis heureux de te rencontrer ! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles ?

FRONTIN.

Et de qui, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce palais ; mais dans quel appartement sera-ce ? Je suis mort si je ne la trouve !

FRONTIN, *à part.*

La peste ! comme il jase.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par-tout ; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas ! peut-être ne la verrai-je jamais !

FRONTIN, *à part.*

Ce n'est plus le même homme.... (*Au Chevalier.*) Et de qui parlez-vous, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vue ! Enseigne-moi où elle est ?

FRONTIN.

Et que puis-je savoir, si vous ne parlez plus clairement ?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu si je ne la retrouve.... Grands Dieux ! qu'elle a de charmes ! et je ne la verrois plus ? Non, il n'est pas possible ; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit, elle n'y peut être long-tems cachée.

FRONTIN, *à part.*

S'il parloit de Zaïde, quel bonheur !.... (*Au Chevalier.*) Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir !

FRONTIN.

Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux ?

LE CHEVALIER.

Oui amoureux ; mais éperduement, et il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Oui, toi. Tu sais les bons offices que je t'ai rendus auprès de mon pere, et que tu me disois toujours: « Chevalier, cherchez seulement une maîtresse, et » vous verrez ce que je ferai pour vous? »

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire!

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie; j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher, et tu me tiendras ce que tu m'as promis... Si tu savois... qu'elle est belle!

FRONTIN.

Ah! je n'en doute point... Courage!

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles qui gâtent leur beauté à force de soins; elle n'a rien que de naturel... Si tu l'avois vue!

FRONTIN, *à part.*

Sachons si c'est Zaïde... (*Au Chevalier.*) Comment est-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? une taille faite exprès pour l'amour; un teint! une douceur!... Je ne puis te l'exprimer. Un tour de visage qui touche, et qui enchante! les yeux... ah? Frontin, quels yeux!

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà aussi savant que je l'étois; mais, de quel âge, à peu près?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le sais encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit! je vous servirai, assurément!

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler, ou par priere, ou par adresse, n'importe, pourvu que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé.... (*A part.*) Mais il le faut faire mieux expliquer... (*Au Chevalier.*) Où l'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre, vis-à-vis de chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN, *à part.*

C'est elle... (*Au Chevalier.*) elle répondoit aux signes?

LE CHEVALIER.

D'une maniere dont j'étois charmé!

FRONTIN, *à part.*

Fort bien... (*Au Chevalier.*) Ne l'avez-vous jamais vue ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure, dans la rue.

FRONTIN, *à part.*

La voilà... (*Au Chevalier.*) Qu'est-elle devenue?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le Commandeur m'a arrêté, et j'en suis inconsolable !

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre et un laquais, qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce Palais ; je les ai perdues de vue sur la porte.

FRONTIN.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux !... Et comment s'appelle-t-elle ?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parens ?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sait point. Elle fut prise par des Corsaires, à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre... Mais où est-elle présentement ? dis-le moi, je t'en conjure!

FRONTIN.

Pas loin d'ici ; là, chez la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle ? J'entrerois tout à l'heure !... On dit que cette Comtesse est une belle personne ?

FRONTIN.

Très-belle !

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre.

FRONTIN.

Oh ! que non !

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin...

FRONTIN, *voulant s'en aller.*

Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc ?

FRONTIN.

Trouver mon maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'aies rendu quelques services.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde. Je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

FRONTIN.

Pour mener à la Comtesse un muet que votre frere lui envoie.

LE CHEVALIER.

Quoi ! ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux ! il verra à tous momens la charmante Zaïde ; il la servira... Quel plaisir seulement d'être auprès d'elle !

FRONTIN, *à part.*

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux !

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là ?

LE CHEVALIER.

Qui ! moi ?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment !

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits ?

LE CHEVALIER.

Et après ?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

J'entends.

FRONTIN.

Et que je dise que vous êtes le muet que Timante lui envoie.

LE CHEVALIER.

Ah! que cela est bien imaginé!

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non assurément.... Que tu es habile, mon cher Frontin. Allons, déguise-moi, tout-à-l'heure, comme tu voudras; mene-moi, au plus vîte.... Qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon! à quoi pensez-vous! est-ce que vous ne voyez pas que je ris?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi! Tu le feras puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sauriez pas faire le muet.

LE CHEVALIER.

Moi?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune, et ne pas parler; cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira: l'amour fait jouer toute sorte de personnages.

FRONTIN.

Mais, Monsieur votre pere?

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain, avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que *Zaïde*, je n'aime que Zaïde : je mourai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frere, et je serai trop riche si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin, vous le voulez?

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le demande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaïde! je ne veux

que

que lui déclarer les sentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les siens et l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue. Le muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponse à votre frere de ce qu'il attend de moi; ensuite je vous amenerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde doit venir ce soir: il a un valet qui n'est pas grue; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre, viens vîte, au moins!

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

FRONTIN, *seul.*

ALLEZ, vous dis-je... Bon! voilà justement ce que je cherchois... Mais, la peste! voici ce que je ne cherchois point! Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embarrasser. Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce soir!

SCENE IX.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à Frontin.*

AH! te voilà, mon brave? viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh! Monsieur, je sais qu'elle ne s'ouvre que pour vous, et je cede aux amans heureux.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

LE CAPITAINE.

ALLONS, frappe... Où vas-tu donc?

GUSMAN.

Chez le Marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la Comtesse, étourdi! frappe donc!

GUSMAN.

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt?...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

C'est pour cela même, coquin! Je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle, qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Eh! Monsieur, vous lui direz cela demain; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraut! à la fin?

GUSMAN.

Eh! Monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

(*Il frappe.*)

SCENE XI.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE, *à Gusman.*

Que viens-tu faire ici ?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir Madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est. Va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà ; tu peux le lui dire toi-même.

MARINE, *au Capitaine.*

Monsieur, je vous demande pardon ; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon soir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah ! Monsieur, elle a une migraine si terrible qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort ; mais, puisque c'est vous, Monsieur, si vous voulez je l'éveillerai ?

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN, *à part.*

Si mon maître n'est fou....

LE CAPITAINE, *à Marine.*

Mais, non : va seulement écouter si elle dort, et si elle ne dort point....

MARINE, *l'interrompant.*

Elle dormira, Monsieur, assurément. Vous n'avèz qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller.... Monsieur, je suis votre très-humble servante.... Adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bon soir, Marine.

(*Marine rentre chez la Comtesse.*)

SCENE XII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

Je vous le disois bien, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine ?....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc ?

GUSMAN.

Elle a, Monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vue.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, et qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre, qu'on prend un teint comme un bonnet.... Mais Marine ne revient point! sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, Monsieur; c'est fort bien fait.

(*Il sort, avec le Capitaine.*)

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, *en habit de muet;* FRONTIN.

FRONTIN.

N'ENTRONS pas encore chez elle : laissons sortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti; allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vîte, et entendons-nous bien, avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même

votre pere de votre amour pour Zaïde ; aussi-bien faut-il qu'il le sache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens : entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout. Depuis que je me suis avisé de vous faire muet, il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre muetisme pour obliger votre pere à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous savez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, et que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut a tellement augmenté par la foiblesse de son âge, qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour ?

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, et tu l'as si souvent trompé...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Je le tromperai bien encore... Je sais son foible sur les sortiléges. Songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déja recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine : elle est fille ; elle pourroit parler, et le stratagême que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent.... Prenez ces hardes et cachez-les quelque part là-dedans ; j'en aurai peut-être besoin.

SCENE XIV.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE, *à Frontin.*

AH ! c'est toi, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, mon ange ; et voici le muet que je mene à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air !

FRONTIN.

Eh ! eh ! c'est un muet fait exprès pour elle... Je vais le présenter.

MARINE.

Non, l'ordre est ce soir de ne laisser entrer per-

sonne... Adieu; je ferai à Madame les complimens de ton maître.

(Elle rentre avec le Chevalier.)

SCENE XV.

FRONTIN, *seul.*

ADIEU, ma Princesse... Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagême peut réussir, voilà le dessein du Baron rompu; mon maître ne sera point déshérité, et je serai payé de mes gages : voilà le fait... Allons apaiser notre autre muet? J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais; mais la confidence qu'il m'a faite de ses friponneries, et la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont d'assurés garans qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sauroit prendre trop de précautions... Oui, encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade. Les Dieux nous gardent de l'un et de l'autre!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZAIDE, *seule.*

Que deviendrai-je, hélas ! dans une conioncture si embarrassante ? demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie ? Il n'est jamais le maître de ses regards, tous ses mouvemens marquent sa passion, et déja tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous. Je tremble, à tous momens, que la Comtesse ne s'en aperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler. Comment soutiendrai-je une conversation si hardie. Le plus sûr est de sortir d'ici... Mais je n'en ai pas la force, et je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCENE II.

MARINE, ZAIDE.

MARINE.

Vous fuyez tout le monde, Zaïde !

ZAIDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAIDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous ?

ZAIDE.

Je ne sais.

MARINE.

J'ai vu le tems que vous n'aviez rien de secret pour moi.

ZAIDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je désobligée en quelque chose ?

ZAIDE.

Non, tu m'es toujours chere.

MARINE.

La Comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil ?

ZAIDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude ?

ZAIDE.

Hélas ! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoît ni ses parens, ni sa patrie ?

MARINE.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau !

ZAIDE.

Que veux-tu qu'il y ait ?

MARINE.

Je ne sais ; mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie, et le muet que Timante a envoyé à Madame réjouit tous ceux du logis ; vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes, auxquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé : vous ne daignâtes pas lui en faire ; et, dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir, vous vous retirâtes brusquement dans votre chambre. Le pauvre garçon en parut tout triste, et il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes sortie.

ZAIDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les muets vous font pitié ?

ZAIDE.

Oui, Marine.

MARINE.

Bon ! et pourquoi celui-ci paroît-il si content de son sort ? Allez, Mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAIDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez, qu'il a bon air !

ZAIDE.

Que vient-il faire ici ?

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

MARINE.

JE crois qu'il nous cherche.... Ah ! tenez, Mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fîtes hier.

ZAIDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi ! Mademoiselle, je n'en aurois pas le courage : il y auroit de la cruauté. Laissez-le un peu se réjouir.... Voyez comme il vous regarde ! Je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAIDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle! Pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui?

ZAIDE.

Je ne l'ai que trop vu!

MARINE.

Ah! Mademoiselle, il ne parle pas; mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAIDE.

Hélas!

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi! Que diantre veut dire tout ceci?

ZAIDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez... Hum... il y a ici quelque chose... (*Elle les prend par le bras, et se met entr'eux deux.*) Ça que je vous envisage un peu l'un et l'autre: voyons... Vous vous troublez! il pâlit, il se déconcerte!

ZAIDE.

Que tu es violente!... On se troubleroit à moins!

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre s'il n'entendoit pas ce que je dis? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vu depuis hier: plus

fine que moi n'est pas bête, et je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAIDE.

Oh! laisse-moi donc en repos; tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe: ou mettez-moi dans votre confidence, ou je vais, tout-à-l'heure, dire mes soupçons à Madame.

ZAIDE.

Garde-t'en bien! Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes? Je veux que vous me confessiez tout, et tout-à-l'heure; vous avez tort de vous défier de moi. Suis-je d'un naturel si farouche? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

SCENE IV.

FRONTIN, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

FRONTIN, *à part.*

AH! que vois-je? mon muet entre les pattes de Marine! Tirons-le de cet embarras... (*A Marine.*) Ah! méchante fille! ah! traîtresse! trahir Timante et Frontin! O Ciel! ô terre! ô mœurs! tout est perdu, tout est corrompu: à qui se fier désormais?

MARINE.

A qui en as-tu ? que dis-tu ? que veux-tu ?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidelle, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincérité...

MARINE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu bu ? qu'as-tu mangé ? es-tu devenu fou ?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, et avoir toujours ignoré l'action la plus noire !

MARINE.

Quelle extravagance ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée ? comme si je n'étois pas informé de tout !

MARINE.

Et de quoi ?

FRONTIN.

Et que fait à l'heure qu'il est le valet du Capitaine dans ta chambre ?

MARINE.

Dans ma chambre, Gusman ?

FRONTIN.

Y est-il pour lui ou pour son maître ? qui trompes-tu de Timante ou de moi ?... Mais tu nous trompes tous deux ; car qui touche l'un, touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision ! es-tu ivre, ou furieux ?

FRONTIN.

Oui, je suis furieux, perfide ! et je veux que tu

viennes, tout-à-l'heure, me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux!

MARINE.

Va-t'en cuver ton vin, ivrogne! j'ai bien d'autres choses en tête, et tu me déclareras toi-même qui est ce beau muet-là, que tu nous as amené, ou....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Tu cherches à m'échapper; mais tu me suivras tout-à-l'heure.

MARINE.

Eh! bien, je te suivrai, quand tu m'auras dit....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Non, tu viendras, tout-à-l'heure, te dis-je. Je veux te prendre en flagrant-délit, te confondre. (*Il l'entraîne.*)

MARINE, *à Zaïde.*

Cet enragé m'entraîne; mais vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

(*Elle s'en va avec Frontin.*)

SCENE V.

ZAIDE, LE CHEVALIER.

ZAIDE, *à part.*

Je mourrois si je me trouvois dans un pareil embarras; il faut m'en délivrer à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi....

SCENE VI.

LE CAPITAINE, ZAIDE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

BON JOUR, ma fille : je viens vous dire adieu ; j'ai ordre de partir demain.

ZAIDE.

Demain, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

(*Le Chevalier fait des signes.*)

Oui, demain... (*Voyant les signes du Chevalier.*) Quel drôle est-ce-là ?... (*Au Chevalier.*) Que demandes-tu ?... (*A Zaïde.*) Oh ! oh ! c'est un muet. Que fait-il ici ?

ZAIDE.

Il est à la Comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendart-là est bien fait ! Je ne l'avois pas encore vu chez elle : d'où l'a-t-elle eu ?

ZAIDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frere le Chevalier. Le Baron d'Otigny est fort en peine de ce fripon-là : on ne sait, depuis hier au soir, où il est allé.

(*Le Chevalier, voyant arriver son pere, s'enfuit.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE.

LE BARON, *au Capitaine.*

AH ! Monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils, le Chevalier?

LE CAPITAINE.

Moi ! Monsieur ?

LE BARON.

Mon frere, le Commandeur, vient de me dire qu'il le vit hier dans la rue, sur les neuf heures du soir, et qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles : en voilà déja une; mais pour votre Chevalier, je ne l'ai jamais vu.

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Et vous, Mademoiselle ?

ZAIDE.

Moi ! Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point-là nos affaires. Entrons chez la Comtesse ; je viens dîner avec elle... (*Au Baron et au Marquis.*) Serviteur, Messieurs ; jusques au revoir.

(*Il sort avec Zaïde.*)

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Qui sera devenu mon fils ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayiez sujet de vous tant alarmer. Le Chevalier a passé la nuit dehors, et n'est pas encore revenu : voilà bien de quoi ?

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier, en ce même endroit, m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse, et qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier mon frere, le Commandeur, le rencontra deux fois : la premiere fois il courroit après deux filles, comme je vous ai dit ; une heure après, il le vit encore passer : il ne put l'arrêter ; et il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque !

LE BARON.

Oui, Marquis.

SCENE IX.

FRONTIN, LE MARQUIS, LE BARON.

FRONTIN, *à part, au fond du Théatre.*

ÉCOUTONS, sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulut lui demander pourquoi ce déguisement, hors de saison : le Chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, et le quitta brusquement.

FRONTIN, *à part.*

Bon ! l'alarme est au quartier !

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON, *à part.*

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà !

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN, *à part.*

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre !

FRONTIN, *à part.*

Cela est un peu fort !

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN, *à part.*

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner ?

LE BARON.

Si vous saviez combien de fois il m'a trompé !

FRONTIN, *à part.*

N'est-ce que cela ? Il est tems que je lui serve un plat de mon métier... (*Au Baron.*) Monsieur, je vous cherche par-tout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat ! tu as enlevé le Chevalier, qu'en as-tu fait ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre !

LE BARON.

Et quels soins, fourbe ?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler, en secret ?

LE BARON.

Tu veux me tromper ?

FRONTIN.

Moi ! Monsieur ?

LE MARQUIS.

Écoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh ! bien, parle ?

FRONTIN, *à part.*

Cet homme-là m'embarrasse... (*Au Baron*) Monsieur, il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant...

LE BARON, *l'interrompant.*

Parle, te dis-je, et parle haut : je n'ai rien de secret pour le Marquis.

FRONTIN.

Eh ! bien, Monsieur, quand je vis les alarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier, et que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sais-tu ?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir. J'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois savoir. D'abord, je vous ai cherché par-tout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vîte ce que tu as appris?

FRONTIN.

Cet honnête homme, Monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier est arrivé, il ne sortoit point, et qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur et mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entieres à parler par signes à une très-belle fille, qui étoit aussi à la fenêtre, de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, et j'ai su qu'on l'appeloit Ma...za...sa...

LE BARON.

Zaïde?

FRONTIN.

Justement, Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille : on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le sais : je la viens de voir ici... Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous savez donc, Monsieur, qu'elle est chez la Comtesse?

LE BARON.

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Qui diriez-vous, Monsieur, que j'ai trouvé ?

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier !

FRONTIN.

Oui, Monsieur le Chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON, *au Marquis.*

Voilà qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, Monsieur, si je vous dis la vétité ?

LE MARQUIS, *au Baron.*

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, cela m'arrive tous les jours !

LE BARON.

Il faut, tout-à-l'heure, que j'aille chez la Comtesse.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aie tout dit, et puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai !

LE BARON.

Comment ?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point !

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il mort ?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il malade ?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point ?

FRONTIN.

Je ne saurois dire, Monsieur, si c'est qu'on ait jetté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espece de mélancolie; mais je n'ai pu l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah ! Ciel! quelle extravagance ! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystere.

FRONTIN.

Cela pourroit être, Monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi? Je lui ai dit, pour le faire parler, que je savois son amour, et que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh! bien, à cela?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juste Ciel! que sera ceci?

LE MARQUIS.

Bagatelle! le Chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, Monsieur; mais être éperduement amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes, Monsieur!... Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages! et puis, s'il y avoit là quelques charmes?

LE BARON, *au Marquis.*

Ah! Marquis!

LE MARQUIS.

Chansons! vous dis-je; c'est un jeu concerté entr'eux.

FRONTIN, *à part.*

Le maudit homme!

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils!

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous-là vous imaginer?

FRONTIN.

Cette vieille Juive, qui passe pour sorciere, vint l'autre jour au logis, et parla long-tems au Chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme!

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe?

LE MARQUIS.

Non: pour ce garçon-là, oh! puisqu'il vient, de son propre mouvement, vous dire ce qu'il sait, je ne doute point qu'il ne parle sincérement.

FRONTIN.

Si je parle sincérement !... Je n'ai qu'un défaut, Monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le Chevalier, et que, tout-à-l'heure....

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien, Monsieur ! Personne ne le connoît chez la Comtesse : il passe là-dedans pour un muet de naissance ; je crois qu'il vaut mieux le tirer de-là sans éclat. Aussi bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte ?

LE MARQUIS, *au Baron.*

Oh ! pour cela, Frontin a raison. Ce que fait le Chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là : on ne peut pas être mieux intentionné !

LE BARON, *à Frontin.*

Eh ! bien, Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, Monsieur, j'espere que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils : j'espere qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN, *à part.*

Oh ! à cette heure j'en aurai bon marché.

(*Le Marquis sort.*)

SCENE X.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

Que j'avois tort de te soupçonner !

FRONTIN.

Oh ! oh ! Monsieur.

LE BARON.

Hélas ! mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas, Monsieur, vous affliger : quoique le Chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah ! Frontin, j'ai observé que, depuis quelques jours, il étoit tout changé, et parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, Monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole, de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela : il y a là quelque sortilége !

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que commencer, et il y a des médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Oui; mais je voudrois les consulter si secrettement que je ne publiasse pas la folie de mon fils. Ces sortes d'accidens déshonorent une maison!

FRONTIN.

Oh! Monsieur, j'ai oui dire que les folies qui viennent de l'amour ne déshonorent personne: toutes les familles seroient déshonorées!

LE BARON.

Je suis si connu de tous les médecins de Naples.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur.... Il y a depuis deux jours dans ce Palais un des plus grands hommes du monde pour la médecine.

LE BARON.

Eh! qui?

FRONTIN.

Diable! c'est un médecin françois!

LE BARON.

Et si c'etoit un habile homme seroit-il sorti de son pays; les bons médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste! c'est un député de la Faculté de Montpellier, qni va conférer avec l'Ecole de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire!....

suffit qu'il loge dans ce Palais, et que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu?

FRONTIN.

Comme il est étranger, et que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh! bien?

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, tandis qu'on dine chez la Comtesse, je vais le prier de descendre dans cette Salle, où je ferai venir votre fils. Je dirai au médecin que le Chevalier n'a ni pere, ni mere; il l'examinera, sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE BARON.

Mais, comment ferai-je? je n'entends pas le François?

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez... latin?

LE BARON.

Je l'entends encore moins.

FRONTIN.

Eh! bien, Grec, Hébreu, Chaldéen, Syriaque, Allemand, Espagnol, Italien, Languedocien. Comme il a fort voyagé, il possede toutes les langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner.

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, et en quantité; il ne feroit rien sans cela. Jugez s'il est âpre à l'argent, il est médecin et Gascon !

LE BARON.

J'y vais de ce pas; attends-moi.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

FRONTIN, *seul.*

AH ! par ma foi ! voilà un homme bien facile à duper ! Il a pris l'alarme bien chaudement !... Je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, et il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'AI entendu ce que tu viens de dire à mon pere : j'ai compris ton dessein ; mais où trouveras-tu le médecin dont tu as besoin ?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi ?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon ! de la maniere dont je serai travesti, et avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie !.... Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher ?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où personne n'entre que moi.... Mais nous nous hâtons trop de donner cette alarme à mon pere : je devrois savoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde... Je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de deux personnes que je respecte et que j'adore ?

FRONTIN.

Quoi ! vous n'avez pas encore parlé à Zaïde ?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle, et si tu n'étois venu tantôt j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos ; vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la Comtesse ; elle est glorieuse, délicate et hautaine, et ne voudroit pour rien au monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attends donc que j'aie pu savoir si Zaïde approuve...

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile ; gagnons votre pere : puisque Zaïde vous connoit, je la tiens déja rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer ?

FRONTIN.

Vous moquez-vous ? vous ne connoissez pas votre mérite : vous êtes un trésor, au moins, pour être aimé du sexe ; et seroit-il quelque prude qui résistât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler ? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard ; et puis, de votre côté, tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de

mon maître : il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son pere... Je vais querir le médecin ; adieu... J'entends votre pere qui revient ; tenez-vous là, et jouez bien votre rôle.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, *à part, sans voir le Chevalier.*

En vérité, voilà un accident bien étrange !... (*Apercevant le Chevalier.*) Ah ! ah ! voici ce pauvre garçon... Frontin est sans doute allé querir le médecin. Voyons un peu... (*Au Chevalier.*) Mon fils... (*A part.*) Il ne me voit point... Il voudroit me parler... Cela n'est que trop vrai!... Cet enfant m'aime bien !... Voilà qui fait fendre le cœur !... (*Au Chevalier.*) Chevalier... (*A part.*) Ah ! maudit amour ! maudits sorciers !... Mais je crois que voici ce grand médecin : il ne faut pas qu'il sache qui je suis.

SCENE XIV.

FRONTIN, *en médecin*, LE BARON, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

FRONTINUS, Frontinus, non est hic, in las y plegui ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON, *à Frontin, lui montrant le Chevalier.*

Monsieur, Monsieur, ne vous en allez point ; voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste ?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, Monsieur, qu'il n'est pas muet ?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus !

LE BARON, *à part.*

Il a bien raison !

FRONTIN.

Certenamente non est mutus, ma veritablemente non potest parlare.

LE BARON, *à part.*

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bota crispo, boui pecaire, à balisco, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iste, lui, non habet ni patrem ni matrem, et vos, tu, vos vestra merce. Vo seignoria est-il son padre?

LE BARON, *à part.*

Oh! le grand homme! il a connu que je suis son pere! (*A Frontin.*) Eh! bien oui, Monsieur, c'est mon fils. Je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher! Que faut-il faire pour le guérir?

FRONTIN.

Dicam tibi: ho, ho, mouchachou friponello, campis, vos sete inamoratus.

LE BARON, *à part.*

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringairo, vostra mestressa, vostra inamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sont nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure!

FRONTIN.

En la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit; mais qu'ordonnez-vous, Monsieur, pour tirer mon fils de cet accident?

FRONTIN, *tendant les deux mains.*

Io la diro tibi, egovi lo dirai.

LE BARON, *à part.*

Il veut être payé ; c'est un vrai médecin... (*A Frontin, en lui donnant de l'argent.*) Tenez, Monsieur.

FRONTIN, *prenant l'argent.*

Fases me li prendre prenere, et vitamente fatte li pigliar è presto.

LE BARON.

Et quoi, Monsieur !

FRONTIN.

Aquelo drouleto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille ?

FRONTIN

Ouci metis hodie, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui ?

FRONTIN.

E prestq si lascate inveterare lo malo....

LE BARON.

Eh ! bien, si l'on laisse invétérer le mal ?...

FRONTIN.

Causatum per amorem et per magiam...

LE BARON.

Causé par amour et par magie ?...

FRONTIN.

Noun sera pas houro : non erit tempus, non sera pu tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus tems ?

FRONTIN.

Ille lui, sara semper mutus.

LE BARON.

Il sera toujours muet ?

FRONTIN.

Et in fine vo seignoria paralytica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralytique ?

FRONTIN.

Per contagionem et per sympathiam.

LE BARON.

Ah ! Dieux !

FRONTIN.

Ni sabi pas d'autre remedi : alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remede.

(*Le Chevalier sort.*)

SCENE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

No, ne, ne Signore, no, allez, courez prestare, preparare, accomodare per un remedio che non ti fara male : servitor à vo seignoria.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE BARON, *seul.*

ALLONS, puisque les parens de cette fille sont nobles et riches, qu'elle sera un jour reconnue, et qu'il n'y a point d'autre remede, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout que de voir plus longtems en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCENE XVII.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

CE médecin n'est pas encore venu ?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déja ?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le Chevalier ?

LE BARON.

Il l'a vu.

FRONTIN.

Eh ! bien, Monsieur, êtes-vous content de lui ?

LE BARON.

Oh ! le grand homme !

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas su que vous soyiez son pere ?

LE BARON.

Vraiement, vraiement, il l'a d'abord deviné !

FRONTIN.

Le sorcier !

LE BARON.

Viens, Frontin ; allons songer à ce qu'il faut faire : il n'y a pas de tems à perdre.

FRONTIN, *à part.*

Vivat !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAIDE, *seule*.

NE balançons plus, fuyons-le, pour jamais; retournons chez la sœur du Capitaine.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ZAIDE.

LE CHEVALIER.

DE grace, écoutez-moi, Zaïde! suspendez, pour un moment, une si cruelle résolution!

ZAIDE.

Je ne saurois assez-tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, et je n'avois que ce moyen pour vous voir, et pour vous le dire.

ZAIDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre pere, des per-

sonnes de qui je dépends ? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent ?

LE CHEVALIER.

Par-tout ailleurs qu'ils soient, que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles : c'est un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespere plus désormais de ma fortune !

ZAIDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse : j'ai commencé à l'être dès l'enfance ; je le serai toujours !

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle !

ZAIDE.

Hélas ! je ne vous ai déja que trop fait connoître.... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage.... Malheureuse ! c'est bien à moi... Sortez, ou laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde.

SCENE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAIDE.

MARINE, *criant à haute voix, et appelant la Comtesse.*

MADAME ! venez voir : notre muet parle! Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAIDE, *à part.*

Ah Ciel ! je suis perdue !

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Ma pauvre Marine !

MARINE, *appelant.*

Eh ! venez voir, Madame, venez voir.

ZAIDE, *à part.*

Que pensera-t elle ?

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Au nom de Dieu, Marine !

MARINE, *appelant.*

Madame !.... eh ! eh ! Madame !....

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frere de Timante, j'adore Zaïde, et il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir. Si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah ! le fourbe !

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon pere : si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, et d'envelopper Zaïde dans ma disgrace? Zaïde qui t'est chere, Zaïde qui est innocente, et de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embrasse tes genoux ? me veux-tu voir expirer à tes pieds ? me veux-tu voir les noyer de larmes ?

MARINE.

Levez-vous, vous me faites pitié : je suis naturellement tendre; je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine !

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée, vous ne pouvez long-tems tromper la Comtesse; elle ne se doute déja que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, et qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose... Sotte que j'étois !.... Mais il faut vîte finir ceci.... Ça, voyons, que pouvons-nous faire ? Je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, que je te suis redevable ! permets que, dans les premiers transports de ma reconnoissance, j'embrasse encore tes genoux !

MARINE.

Que faites-vous, malheureux! levez-vous, voici Madame.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

LA COMTESSE, *à part.*

QUE vois-je! Zaïde en larmes, Marine effrayée, le muet à ses pieds!... Je n'en dois plus douter... (*A Marine.*) Rentrez, Marine; faites signe à ce garçon de vous suivre... (*A Zaïde.*) Zaïde, demeurez avec moi.

(*Marine et le Chevalier rentrent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, ZAIDE.

LA COMTESSE.

JE vous aime, Zaïde; et l'on ne peut gueres donner plus de marques de tendresse que je vous en ai donné.

ZAIDE.

Je sens comme je dois, Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Attendez à me remercier que je vous aie dit tout ce

que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le muet que Timante m'a envoyé est entré chez nous.... Vous rougissez, Zaïde?

ZAIDE.

Moi! Madame?

LA COMTESSE.

Oui; et cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches; vous n'avez pu me cacher votre trouble: je vous avoue même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous doit, depuis long-tems, me l'avoir acquise.

ZAIDE.

Madame....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAIDE.

Qui? moi! je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque violence? veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois?

ZAIDE.

Moi! Madame, des affaires? une pauvre innocente!.... oh! Ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité que de

ma tendresse. Je n'ai pas voulu, par discrétion, vous parler devant le Capitaine. Vous savez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres? Tout ce que j'ai vù de notre muet me donne de violens soupçons que c'est ce même jeune homme... Avouez-le : pouvez-vous vous cacher de moi, et connoître à quel point je vous aime ?... Vous ne dites rien, Zaïde ?

ZAIDE.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je vous vois des soupçons; je n'y ai point la part que vous croyez... Je suis dans un trouble...

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois, qui augmente ma curiosité, parce que vous m'êtes chere. Ne me déguisez plus rien; déclarez-moi un mystere que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez; je serai peut-être en état de vous servir, avant que le Capitaine parte.... Quoi! toutes mes prieres ne servent qu'à augmenter votre silence ?

ZAIDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, Madame ? Pourquoi vous attachez-vous à me presser ? Aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose ?... Que je suis malheureuse ?

LA COMTESSE.

Oh ! bien, puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au muet, et je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attends pour cela

que l'arrivée de Timante.....Mais le voici plus tôt que je ne l'attendois.

(*Zaïde s'en va.*)

SCENE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

MON retour vous surprend, Madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait gueres plus de douze mille quand le Vice-Roi a reçu un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agréable; mais sur-tout, dans la situation où je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, Madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le muet que vous m'avez envoyé....

TIMANTE, *l'interrompant.*

Hé bien, Madame?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, Madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, et, dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante : il n'est que trop bien fait et trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, Madame, de mon mauvais choix ; mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison ! Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que dans le tems que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayiez conservé assez de sang-froid pour me jouer un pareil tour, et m'envoyer un muet comme celui-ci ? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante ? ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde ?

SCENE VII.

FRONTIN, LA COMTESSE, TIMANTE.

FRONTIN, *à part.*

QUE vois-je! mon maître de retour?... (*Bas, à la Comtesse.*) Madame, je suis votre serviteur: ne pourrois je pas vous dire un mot en particulier?

TIMANTE, *à Frontin.*

Patience... (*A la Comtesse.*) Qu'est-ce que tout ceci, Madame? et qu'a de commun Zaïde, jeune et belle comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgraces de la nature?

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, hum...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Finissons ce jeu, je vous prie; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, a les manieres nobles et galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayiez entrepris de l'introduire chez moi de cette maniere.

TIMANTE.

Les manieres nobles et galantes!... (*A Frontin.*) Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh! pardonnez-moi, Monsieur, vous ne l'avez pas

bien remarqué. (*Bas.*) Je me tue de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse moi en repos... (*A la Comtesse.*) Madame, je commence à être inquiet, à mon tour... (*A Frontin.*) Frontin, fais venir ce muet, tout-à-l'heure, que j'éclaircisse tout ceci... Vîte donc! qu'attends-tu? va le querir... Mais, non, demeure... (*A la Comtesse.*) Le voici, Madame, qui a déja changé d'habit pour s'en aller.

SCENE VIII.

SIMON, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

AH! voici bien d'autres affaires!

TIMANTE.

On lui a fait entendre, sans doute, Madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui?

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi?... Je ne le vois point.

FRONTIN, *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE, *prenant Simon par le bras.*

Eh! le voilà, Madame.

LA COMTESSE.

Qui, ce vieil animal?

SIMON, *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! Ciel! encore un muet!

TIMANTE.

Que veut dire ceci?

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE, *appelant Frontin auprès de lui.*

Viens-ça, toi... (*A la Comtesse.*) Voilà, Madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez de moi, Timante!... (*Appelant.*) Hola! Marine, eh! Marine.

SCENE IX.

MARINE, TIMANTE, LA COMTESSE, SIMON, FRONTIN.

MARINE, *à la Comtesse.*

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet... Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE, *à Frontin.*

Eh ! bien, Frontin, qu'as-tu à dire ?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir...

TIMANTE.

Eh ! bien, maraud ! quand je fus parti ?

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, et....

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; mais...

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Vous voyez bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE, *à Frontin.*

Parleras-tu, pendart ?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes.. Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc ?

FRONTIN, *à Simon.*

Motus, toi, ou !... (*A Timante.*) Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir ? mais, comme depuis huit jours j'avois demandé

par-tout des muets par votre ordre ; un moment après que vous fûtes parti, on m'en amena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, et je le menai chez Madame, en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses !

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, Madame, de cette bête-là ?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

FRONTIN, *l'interrompant.*

J'ai voulu vous le dire, Monsieur ; mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler ?

SIMON, *en colere.*

Ah ! of ! of ! ah !

FRONTIN.

Ah ! of ! of ! ah !.., Tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. (*A Timante.*) Il en est en colere, comme vous voyez ? Il faut lui donner quelque chose pour sa peine : c'est ce qu'il veut dire. Il est bon garçon.

TIMANTE, *tirant sa bourse, et donnant de l'argent à Frontin.*

Volontiers. Donne-lui ces dix pistoles, et qu'il s'en aille.

FRONTIN, *ne donnant que cinq pistoles à Simon.*
Tiens, retire-toi.

SIMON, *à Timante.*

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh ! oh ! qu'est ceci ? voici vraiment un plaisant miracle !

MARINE.

C'est la force de l'or !

LA COMTESSE, *à Timante.*

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner ?

TIMANTE, *à Frontin.*

Frontin, quelle piece avois-tu dessein de me jouer ? Voilà ta fourberie découverte : quel étoit ton dessein? Parle, coquin ! réponds... Tu ne dis mot ?

FRONTIN.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand étonnement que je ne puis parler : la parole de cet homme-là a étouffé la mienne .... (*A Simon.*) Sauve-toi.

TIMANTE, *à Simon.*

Non, tu ne t'en iras pas... (*A Marine.*) Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux savoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement ! Je tremble, Monsieur ; et il faut regarder cela comme un grand prodige !

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité pour te flater que nous croyions que cet homme a été muet ?

FRONTIN.

Voyez ! je l'ai crû moi.

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Il faut confondre ce coquin... (*A Simon.*) Parle tout-à-l'heure.

FRONTIN, *bas, à Simon.*

Garde-t'en bien !

MARINE, *bas, à Simon.*

Frontin te roueroit de coups !

TIMANTE, *à Simon.*

Parleras-tu !

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monsieur ? cela est inutile !

TIMANTE.

Impudent ! je t'apprendrai à te jouer de nous !

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante ; il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puisque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige, assurément ! N'a t'on pas vu mille fois des choses surprenantes annoncer des événemens extraordinaires ? Qui sait si ce n'est pas quelque avis du Ciel pour nos affaires ? la mort de votre pere, la guerre de...

TIMANTE, *l'interrompant.*

L'impudent !

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, si c'étoit la premiere fois qu'un muet eût parlé, je ne saurois que dire ; mais n'avez-vous pas lu l'histoire de ce Roi qui avoit un fils... ou une fille n'importe, qui n'avoit jamais parlé ?... Ce n'étoit donc pas une fille ?... c'étoit donc un fils ?

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire, ce coquin ?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout... (*A la Comtesse.*) Écoutez, Madame ; vous allez entendre un beau trait d'histoire, et qui est fort à propos.... Ce Roi avoit donc un fils qui étoit muet.... Eh ! mon Dieu, comment s'appeloit ce Roi ?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraut, et qu'avons-nous affaire de l'histoire de Crésus ?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment.... (*A Frontin.*) Hé bien ?

FRONTIN.

Oui, Crésus, justement. Vive Madame ! elle aime l'histoire ; c'est aussi une belle chose que l'histoire.... Crésus donc étant dans sa ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut.... Voulez-vous que je vous fasse une brieve description du siége ?

LA COMTESSE.

Oh ! pour cela, non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer, sans le connoître, quand son fils, qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche : la crainte qu'il eut pour son pere lui fit faire un si grand effort que, tout-à-coup, (admirez l'effet du sang !) les cataractes du gosier s'ouvrirent... les membranes du son se rompirent... les palissades de la parole se briserent... Cette épiderme qui enveloppe la prononciation se fendit... l'obstruction de la voix s'amollit... les omoplates des syllabes s'écarterent, et laisserent aux mots un passage libre... les esquinancies auparavant enflées, s'aplatirent... la luette s'échauffa.. les lignes de la taciturnité furent forcées... la nature conduisit, de sa propre main, l'articulation jusques dans les retranchemens du silence .. sa langue se délia, et il s'écria : sauvez le Roi !... (*Bas, à Simon.*) Eh ! sauve-toi... (*A la Comtesse.*) Sauve-toi donc, disoit-il à son pere !

(*Simon se sauve, sans être vu de Timante, ni de la Comtesse.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, MARINE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

VOILA, en vérité, un beau récit !

TIMANTE.

Eh ! Madame, vous avez trop de complaisance pour

ce

ce coquin ; et moi, sans tant de miracle, je ferai parler son muet à coups de bâton... (*Cherchant Simon.*) Mais, qu'est-il devenu ?

MARINE.

Il s'est sauvé, sans que je l'en aie pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas ?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin !

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, je courrai après lui ? Je le ratraperai, assurément !

TIMANTE.

Non. Il me tombera quelque jour en main ; j'aime mieux voir, tout à-l'heure, l'autre muet.... (*A Marine.*) Holà ! Marine, va le querir, puisque Madame veut qu'il sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Encore?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends.... (*A Timante.*) Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille, qui est venu ici, de nuit, et sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends.... (*A la Comtesse.*) Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte ; si ses parens....

TIMANTE, *l'interrompant.*

Je le menerai dans mon carrosse ; personne ne le verra.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez vîte, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends ... (*A Timante.*) Ce muet, au moins, ne sauroit aller en carrosse sans s'évanouir : il craint terriblement cette voiture !

MARINE, *à Timante.*

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt ?

TIMANTE.

Non, non ; ce que Madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir : va le querir.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez le faire venir.

FRONTIN, *bas, à Marine.*

Garde-t-en bien !

MARINE, *bas.*

Ne crains pas cela.... (*A Timante et à la Comtesse.*) Je vais vous l'amener.

(*Elle rentre.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

AVEZ vous su, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence ?

TIMANTE.

Non, Madame; je n'ai vu encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frere le Chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE, *à Frontin.*

Mon frere, Frontin !

FRONTIN.

Oui, Monsieur; je sais ce que c'est.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre pere en est extrêmement alarmé !

TIMANTE, *à Frontin.*

Tu sais ce qu'il est devenu ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; le Chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout, en tems et lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier !

FRONTIN, *bas.*

Cela se pourroit, Monsieur; pour votre service, pourtant.

SCENE XII.

MARINE, LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

MARINE, *à la Comtesse.*

JE ne vous amene point le muet, Madame; le Capitaine s'en divertit, et j'ai cru qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter, sans incivilité.

FRONTIN, *à part.*

Voilà la Reine des filles pour entendre parfaitement bien son monde!

MARINE, *montrant Timante.*

Au reste, de nos fenêtres j'ai vu entrer ici le pere de Monsieur, avec ce Marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE, *à la Comtesse.*

Il ne faut pas qu'ils me voient.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement; nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE, *à Frontin.*

Suis-moi; j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi, j'ai à parler à Monsieur votre pere et au Marquis. Entrez vîte. Je les entends : je vous informerai de tout.

(La Comtesse et Marine rentrent, avec Timante.)

SCENE XIII.

FRONTIN, *seul.*

LA peste me voilà sorti d'un terrible embarras ! Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la Comtesse : cependant, le voilà chez elle ; je ne puis plus éviter qu'il ne la sache. S'il est sage, il m'en saura bon gré.

SCENE XIV.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au Baron.*

QUELLE foiblesse de croire si légérement !

LE BARON.

Ah ! Marquis, si vous étiez son pere, vous feriez comme moi.

FRONTIN, *au Marquis.*

L'amour et les sorciers, Monsieur, sont de terribles gens !

LE MARQUIS, *au Baron.*

Mais avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien.

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous l'allez marier sans consulter vos amis ?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme, assurément !

LE BARON.

Il n'y a pas de tems à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, as-tu revu le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Hé bien, sa mélancolie ?

FRONTIN.

Elle continue toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon !

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable !

LE MARQUIS.

Quelles chimeres !

LE BARON.

Ah ! Marquis, je l'ai vu moi-même ; il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, et très-fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la Comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi ! Monsieur, en cet état vous voulez le marier.

LE BARON.

C'est ce grand médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan !

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, et qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau !

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, je le connois mieux que vous !

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, Monsieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance !

LE BARON, *à part.*

Le pauvre garçon me plaint !... (*A Frontin.*) *Je ne* te croyois pas d'un si bon naturel ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur.

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le Chevalier.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin.... (*Au Baron.*) Croyez-moi, Baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentimens ; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler? Je crois qu'il est chez la Comtesse.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Eh! bien, allons attendre chez nous qu'il en sorte; c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un pere pour son fils!.... (*A Frontin.*) Frontin, trouve-toi ici dans un moment; nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

(*Le Baron et le Marquis sortent.*)

SCENE XV.

FRONTIN, *seul.*

VOILA ma dupe tout du long dans mes panneaux.... Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon. L'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarrasser : il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles; ensuite j'irai parler au Capitaine... Pour ce qui est d'éclaircir mon maître et la Comtesse, j'ai du

tems de reste : quand ils sont ensemble ils ne se séparent pas si-tôt. Ils s'aiment ; j'ai agi pour leurs intérêts : ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

JE n'ai pu trouver ce pendart de Simon ; ce maraut se fait bien chercher !

SCENE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

AH ! malheureux ! falloit-il avoir recours à cet expédient ? Si j'avois été ici, je t'en aurois bien empêché !

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être déshérité !

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon pere !

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violens il faut des remedes de même !

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, et je ne voudrois point, pour toutes choses au monde, qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie; s'il vient à savoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi!

FRONTIN.

Allez, Monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner!

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon! je suis à présent de son conseil secret!

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge, la vérité se fait sentir, malgré qu'on en ait, et les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvu à tout.

TIMANTE.

Cependant, je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la Comtesse?

FRONTIN.

Vos affaires! puis-je mieux les avancer? et la Comtesse étoit-elle assez riche pout épouser un homme déshérité?

TIMANTE.

Mais, enfin, comment obliger mon pere à consentir à mon bonheur?

FRONTIN.

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du Chevalier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point, au moins, me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement ? Un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un notaire. Y dit-on jamais, de part et d'autre, la vérité, et n'y fait-on pas au plus fin ?... Mais nous n'en sommes pas encore-là. Rentrez chez la Comtesse : je vais attendre ici que le Capitaine en sorte pour l'avertir de tout... Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

(*Timante s'en va.*)

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au Baron.*

VOILA Frontin, tout-à-propos !

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, mon ami, va savoir chez la Comtesse si je pourrois dire un mot, en particulier, au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais, Monsieur, le prier, de votre part, de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va mon pauvre garçon.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin ... Le voici heureusement qui sort.

FRONTIN, *à part.*

Tant pis; je voudrois bien lui avoir dit un mot, en particulier.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Très-humble, Messieurs. Parbleu ! je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas !

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier? Je vous trouve triste : vous devriez aller voir ce muet; il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON, *au Marquis.*

Qu'entends-je, Marquis !

LE CAPITAINE, *voulant s'en aller.*

Serviteur, Messieurs; je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Ne pourrois-je pas, Monsieur...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Que voulez-vous ? Je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprès.... Je sais que je devrois être allé chez vous.

LE CAPITAINE.

Eh ! morbleu ! point de cérémonies. Vous savez que je ne suis pas façonnier ?

LE BARON.

Eh ! bien, Monsieur. .. (*Au Marquis.*) Marquis.

LE CAPITAINE.

Oh ! ventrebleu ! dépêchez-vous donc, où je vous plante-là !

LE BARON.

Je vous prie, Monsieur, de consentir que mon fils, le Chevalier, épouse cette Zaïde, qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le Chevalier ?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne savez pas où il est.

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde ! Ne vous mocquez-vous point ?

FRONTIN.

Oh ! non, Monsieur ; c'est tout de bon!

LE BARON.

Oui, Monsieur ; je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une maniere bien lugubre!

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Oui-da, Monsieur, je vous accorde ma fille, et tout mon bien avec elle.... (*Appelant.*) Eh ! Marine, amene-moi Zaïde.

SCENE V.

ZAIDE, MARINE, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

MARINE, *au Capitaine.*

LA voici, Monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAIDE, *au Capitaine.*

Je vous prie, Monsieur, de me ramener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà Monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAIDE.

Le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle.

ZAIDE, *au Capitaine.*

Et le connoissez-vous ?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vu ; mais, puisque Monsieur est son pere, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, Monsieur !

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH ! voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire ; il faut qu'il soit de la nôce.

FRONTIN.

Il en sera, Monsieur .... Hum !....

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui....

(*Le Chevalier se jette aux pieds de son pere.*)

LE CAPITAINE.

Mais, qu'a-t-il fait au Baron ?.... Il se met à genoux,

il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde!

LE BARON, *au Chevalier.*

Levez-vous.

FRONTIN, *au Baron.*

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE BARON, *au Chevalier.*

Mon fils!

LE CAPITAINE, *à part.*

Son fils?

LE BARON, *au Chevalier.*

Levez-vous; on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE, *à part.*

Zaïde!

FRONTIN, *à Marine.*

Voilà qui me va faire pleurer!

MARINE.

En effet, cela est touchant!

LE CAPITAINE, *au Baron.*

Monsieur le Baron?

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle Comédie jouons-nous ici?

LE BARON, *montrant son fils.*

Monsieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils, celui pour qui vous demandez Zaïde?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu ! vous me la donnez belle !

FRONTIN.

Mais....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais qui tienne. Je ne donne point ma fille à un muet !

FRONTIN.

Eh ! Monsieur ! les médecins ont assuré qu'il parlera, criera, pestera, donnera peut-être sa femme au diable, dès qu'il sera marié.

MARINE, *au Capitaine.*

Sérieusement, Monsieur; les médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh ! bien, va-t'en dire, de ma part, à tes médecins, qu'ils lui donnent leurs filles pour le guérir !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis ! il n'y consentira jamais !

FRONTIN, *parlant à l'oreille du Capitaine.*

Vous m'entendez bien ?

LE CAPITAINE.

Va te promener ! je ne donne pas comme cela dans le panneau !

MARINE, *bas.*

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son pere....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler que de te rendre muette.... (*Au Baron*) Testebleu ! Monsieur, pour qui me prenez-vous ? Savez-vous que quand le Chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire ? Qu'il parle, et j'y consentirai.

FRONTIN, *au Chevalier, qui veut parler.*

St, st !

LE MARQUIS, *au Capitaine, en lui montrant le Baron.*

Vraiement, s'il parloit, Monsieur, peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point s'il ne parle.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres !

MARINE, *bas.*

Fiez-vous à ce qu'il vous dit. Je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu ! deux bonnes cautions... (*A Zaïde.*) Zaïde, point de muets, je vous prie !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis !

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Je vais dire à la Comtesse de se donner bien de garde d'y consentir, en mon abscence. Attendez-moi ; je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

(Il rentre chez la Comtesse.)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

LE BARON, *à Frontin.*

C'EN est fait, Frontin !

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de Marins sont durs d'oreille ; mais il ne faut pas encore désespérer.

(Il entre chez la Comtesse.)

SCENE VIII.

UN LAQUAIS, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

LE LAQUAIS, *au Baron.*

MONSIEUR, il y a un homme là-bas, dans la cour, qui demande à vous parler, en particulier, et tout-à-l'heure, pour une chose de la derniere conséquence.

LE BARON, *au Marquis.*

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi ; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis : nous reviendrons ici dans un moment.

(*Il s'en va, avec le Marquis et le Laquais.*)

SCENE IX.

ZAIDE, LE CHEVALIER, MARINE.

MARINE, *au Chevalier.*

HATEZ-VOUS de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine : personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire ! je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être... Je perdois Zaïde si je parlois, si je ne parlois pas je la perdois aussi... Mais allons.

SCENE X.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE, MARINE, ZAIDE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à la Comtesse.*

En effet, il parle ; si je l'avois su plutôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE, *à Frontin.*

Tu peux bien rendre graces à ton maître, sans lui tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette piece !

LE CHEVALIER.

Madame.... Monsieur.... l'amour.... Vous connoissez Zaïde ; pourrez-vous ne point pardonner tout ce que j'ai entrepris ?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, et je considere Timante. Vous aimez Zaïde ; nous savons qu'elle ne vous hait point : nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance !...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Laissons-là votre reconnoissance. Nous n'avons pas de tems à perdre ; le Baron va revenir : songeons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah ! parbleu ! je vais lui dire que j'y consens ; ne te mets point en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez,.. (*Au Chevalier.*) Continuez, vous, à faire le muet ; et laissez-moi conduire le reste.... Le voici.

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, *au Baron, en lui montrant le Capitaine.*

MONSIEUR, j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé Monsieur à consentir....

LE BARON, *sans l'écouter.*

Ah ! traître ! me jouer de la sorte ?

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scélérat !

MARINE, *bas, à Frontin.*

Quelqu'un t'a trahi !

LE BARON, *au Chevalier.*

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte ? (*Le Chevalier se jette à genoux.*)

LE CAPITAINE,

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Nous ne donnons plus, Monsieur, dans ces panneaux; M. votre pere vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monsieur?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme !.... Je suis si en colere que je ne puis parler !

MARINE, *bas, à Frontin.*

Il sait tout.

FRONTIN, *bas.*

J'en tremble !

MARINE, *bas.*

Je te le disois bien !

LE BARON, *à Frontin.*

Tu paieras cher l'alarme que tu m'as donnée !

FRONTIN.

Vous verrez, Monsieur, qu'on vous aura fait entendre....

LE BARON, *l'interrompant.*

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! je suis perdu !

LE CAPITAINE, *à part.*

Le voilà muet à son tour !

FRONTIN, *à part.*

J'ai de quoi me venger de ce voleur !

SCENE XII.

SIMON, LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

LE BARON, *à Simon, en le prenant par le bras.*

AVANCE, avance; montre-toi.... (*Au Marquis.*) Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le muet, parce que Timante en avoit promis un à (*Montrant la Comtesse.*) Madame. Voilà l'homme enfin en la place duquel ce traître a fait entrer le Chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Tu as besoin d'un coup de maître!

FRONTIN, *au Baron.*

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître qui vous assurera...

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu ne sortiras point, infâme! demeure-là, et confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes?

FRONTIN.

Vous ne connoissez pas, Monsieur, le scélérat à qui vous ajoutez foi! c'est un coquin, un fripon qui a changé mille fois de nom, et qui porte une fausse barbe!

SIMON.

Eh! bien, oui, que veux-tu dire ? c'étoit moi qui devois être le muet de (*Montrant la Comtesse.*) Madame.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce visage ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE, *à Simon.*

Ah! voleur, je te trouve!

FRONTIN, *au Baron.*

Je vous l'ai bien dit, Monsieur, que c'étoit un méchant homme!

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaire!

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Zaïde, c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien!

ZAIDE, *au Capitaine.*

Quoi! ce Griffon dont je vous ai entendu si souvent parler, qui nous vola, dès que nous eûmes pris terre?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frere de votre nourrice Espagnole, qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice Espagnole!...

FRONTIN, *au Baron.*

C'est un pendart, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom!

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS, *au Capitaine.*

Seroit-il possible!

FRONTIN, *bas, au Capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici; je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé!

LE CAPITAINE.

Je l'entends bien ainsi!

FRONTIN, *lui donnant une chaîne d'or.*

Voilà déja une chaîne d'or, qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS, *prenant la chaîne d'or.*

Donne-la-moi; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi?

FRONTIN.

Assurément!

LE MARQUIS, *à part, examinant la chaîne d'or.*

Que vois-je? je n'en puis plus douter!

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS, *à Simon.*

Hélas! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt? Je te reconnois: tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à sa mere, qui étoit à Palerme; et j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice Espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon: votre fille ne

périt point ; nous la sauvâmes : nous fûmes pris par des corsaires, et (*Montrant le Capitaine.*) le lendemain, Monsieur nous reprit, sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Ah ! Baron !

LE CAPITAINE.

Voilà, assurément, la même fille qui tomba alors entre mes mains, il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAIDE, *à part.*

Ah ! Ciel !

LE BARON, *à part.*

Qu'entends-je !

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Ah ! Zaïde, vous êtes ma fille Ce que Monsieur me dit, le tems de votre prise, la nourrice Espagnole, Simon, que voilà, cette chaîne que je reconnois ; tout me le confirme, et, plus que tout encore, les secrets mouvemens de la nature qui s'élevent au fond de mon cœur.... Zaïde, vous êtes ma fille !

ZAIDE, *à part.*

Quel bonheur pour moi !

FRONTIN, *à part.*

Et pour moi encore plus grand !

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Juste Ciel !

LE BARON, *au Marquis.*

Ah ! Marquis, le Ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée !

LE MARQUIS.

Oui, Baron... (*Au Capitaine.*) Monsieur, vous me rendez toute la joie de ma vie !

LE CAPITAINE.

Je vous la cede ; mais je veux qu'elle soit mon héritiere.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Que je m'estime heureuse, Monsieur, de l'avoir toujours aimée tendrement !

SCENE XIII et derniere.

TIMANTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE, *au Baron.*

Que viens-je d'apprendre, mon pere ? quel bonheur ! n'y en aura-t-il pas aussi pour moi ?

LE MARQUIS, *au Baron.*

Allons, mon cher ami ; en faveur d'un si beau jour rendez tous vos enfans heureux !

LE BARON, *à la Comtesse.*

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Grace, sur-tout, à Frontin !

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur !... (*A la Comtesse.*) Mais, Madame, si vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre !

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies !

FRONTIN.

Tubleu ! j'ai trop frisé la corde !

SIMON, *au Capitaine.*

Serai-je seul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

3074